

**LE NÉCROLOGE
DES HOMMES
CÉLÈBRES DE
FRANCE, PAR
UNE SOCIÉTÉ...**



NK
Národní knihovna ČR
Historické fondy

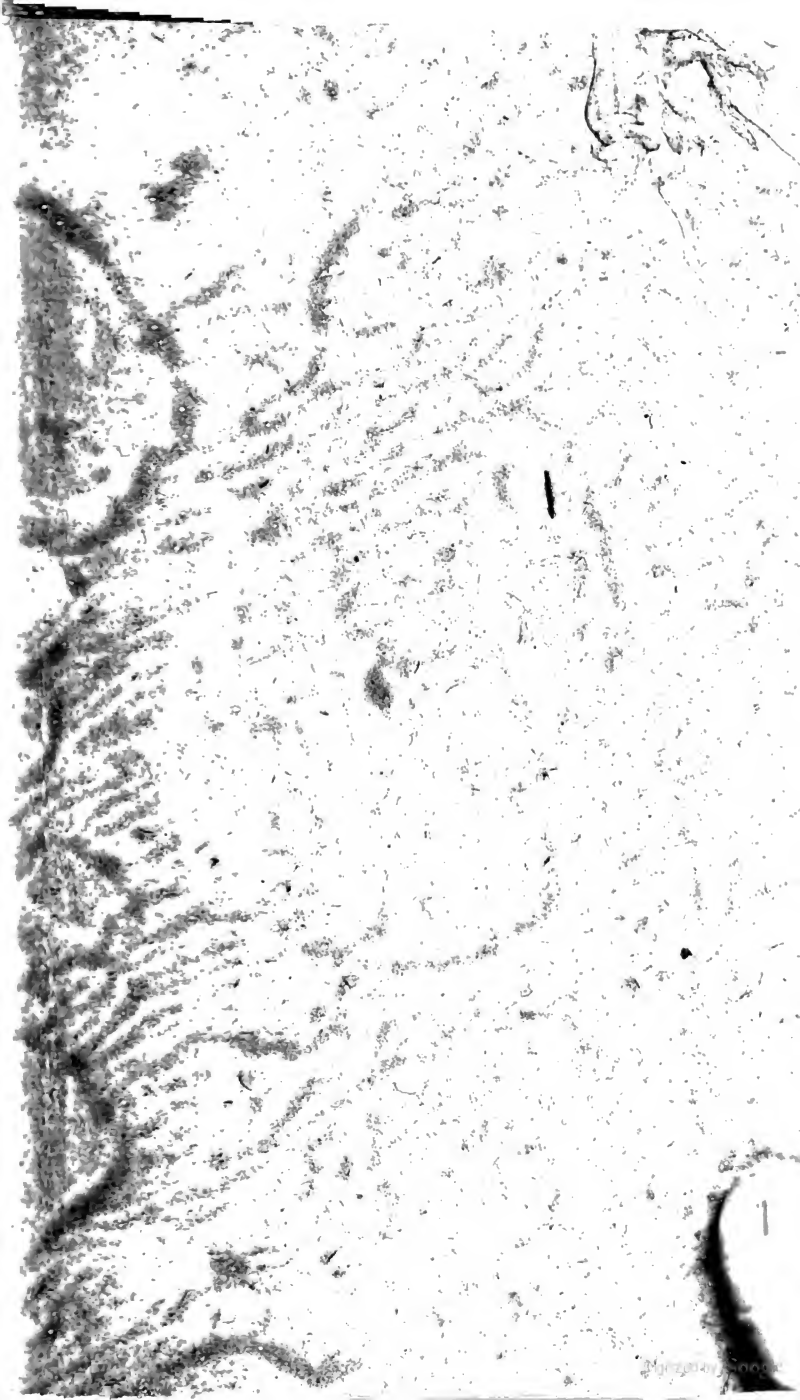
1 J 35/T.4

Národní knihovna



1002384784

J 35



2^o VIII
99

LE NÉCROLOGE

D E S

HOMMES CÉLEBRES

D E F R A N C E.

TOME QUATRIÈME.

ANNÉE 1771.

LE NÉCROLOGE
DES
HOMMES CÉLÈBRES
DE FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
DE GENS DE LETTRES.

ANNÉE 1771.

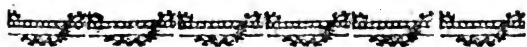


A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR, Imprimeur &
Libraire.

M. DCC. LXXV.



LE NÉCROLOGE
DES
HOMMES CÉLEBRES
DE FRANCE.



ÉLOGE
DE
M. BOYER. (*)



JEAN - BAPTISTE - NICOLAS BOYER,
Chevalier de l'Ordre du Roi, & son Mé-

(*) Cet Eloge nous a été donné & recom-
mandé par un neveu de M. Boyer, à qui nous
Nécrologe, 1771. A

decin ordinaire, naquit à Marseille le 5 Août 1693, de Jean-Baptiste Boyer, Ingénieur-Inspecteur du Port de cette Ville.

Après avoir fait, avec distinction, son cours d'Etudes au College des Peres de l'Oratoire de la même Ville, son pere, pour lui inspirer le goût du commerce, l'envoya à Constantinople avec un de ses oncles, Consul de Crimée; mais un penchant invincible l'entraînait vers les Sciences, & particulièrement vers l'étude de la Médecine. Après lui avoir fait faire un second voyage dans le Levant, son pere, obligé de céder à ses desirs, consentit enfin à l'envoyer à Montpellier, où le jeune Boyer fut reçu Médecin en 1717.

Il est à remarquer que la premiere These qu'il soutint dans sa Licence, fut sur l'inoculation de la petite-vérole,

en témoignons notre reconnaissance. Nous espérons que son exemple donnera de l'émulation à ceux qui peuvent s'intéresser à la mémoire des personnes célèbres.

qu'il avait vue pratiquer à Constantinople. Il y prouva l'utilité dont elle pourrait être en France, si l'on pouvait se résoudre à faire, en faveur du genre humain, le sacrifice de quelques préjugés. M. de Voltaire a été un des premiers Ecrivains qui ayent adoptés à cet égard les idées de M. Boyer, si fortement appuyées depuis par M. de la Condamine. On fait les progrès que la méthode de l'inoculation a faits de nos jours, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

M. Boyer avait reçu de bonne heure d'excellentes leçons d'un de ses oncles, nommé Pierre Boyer, Médecin des armées de Louis XIV, & premier Médecin de la Marine à Toulon, qui s'était distingué, par une pratique heureuse, dans toutes les places que le Roi lui avait confiées.

Montpellier n'était pas un théâtre assez étendu pour que M. Boyer pût y développer tous ses talents. Il vint à Paris avec des recommandations pour le

A ij

Éloge

célèbre M. Dodart, premier Médecin du Roi. M. Chirac, Médecin de M. le Régent, qui remplaça M. Dodart en 1730, M. Helvétius, premier Médecin de la Reine, reconnurent dans M. Boyer les talents de son état, & s'intéressèrent à son avancement & à sa fortune.

La peste de Marseille arrivée en 1720, fut la première occasion qui fit connaître avantageusement le mérite supérieur de M. Boyer. M. le Régent fit partir pour cette Ville six Médecins, trois de Montpellier & trois de Paris. M. Boyer était un de ces derniers, & il fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par son zèle & par ses succès. Les témoignages honorables qu'il en reçut de MM. les Echevins & de M. le Bailli Langeron, Commandant de Marseille; le journal de tout ce qui se passa dans cette Ville pendant le temps qu'elle fut affligée de ce cruel fléau, monument qui subsiste encore, & qui fut déposé dans les Archives publiques, toutes ces preuves, non suspectes, apprendront à la posté-

rité, de la maniere la plus flatteuse, les services que M. Boyer rendit alors à l'humanité. Aussi le Roi, pour l'en récompenser, lui accorda une pension sur le Trésor Royal, par un brevet du mois de Mai 1723; & la même année, il le nomma Médecin du Régiment de ses Gardes. Peu de temps après, M. Boyer se fit recevoir Médecin de Paris, croyant devoir cette espece d'hommage à la premiere Faculté du Royaume.

En 1730, il fit le voyage de Madrid pour y traiter M. le Maréchal Duc de Brancas, alors notre Ambassadeur à la Cour d'Espagne, d'une maladie très-dangereuse. Il eut le bonheur de le guérir, & il reçut, à cette occasion, l'accueil le plus flatteur du Roi d'Espagne, à qui il eut l'honneur d'être présenté, & des principaux Seigneurs de Madrid. M. le Maréchal de Brancas le regarda toujours depuis, moins comme son Médecin, que comme son ami.

Il fut envoyé par M. le Cardinal de Fleury, en 1734, dans la Province de

Hunfruck & dans l'Archevêché de Treves , au secours de nos troupes attaquées de maladies contagieuses, causées par les fatigues du siege de Philisbourg, & par le mauvais air qu'elles avaient respiré après l'inondation du Rhin. La méthode de M. Boyer fut heureuse, & lui attira de la part du Cardinal les témoignages de confiance les plus distingués.

En 1742, plus de cinquante Paroisses de la Généralité de Paris, & les environs mêmes de cette Capitale furent infectés de fievres pourprées & malignes qui causaient les plus grands ravages. M. Boyer s'y transporta sur les ordres de M. d'Argenson, & ne fut pas moins heureux. Il étendit ses secours jusques sur les animaux affligés en 1745, dans la même Généralité, d'une maladie épidémique. M. de Sauvigny, Intendant de Paris, le pressa de chercher, s'il était possible, quelque remede à cette calamité. M. Boyer, qui ne brûlait que du desir de se rendre utile, découvrit,

après plusieurs expériences , le moyen infailible de préserver de la contagion ceux des animaux qui n'en étaient pas encore atteints. Le Mémoire qu'il écrivit à ce sujet , parvint jusqu'en Angleterre , & lui mérita l'honneur d'être admis dans la Société Royale de Londres.

Une maladie très-dangereuse , connue sous le nom de la *Suette* , répandit , en 1747 , la consternation dans les Villes de Chablis , de Beaumont , & dans presque tout le Beauvoisis. A la première invitation de M. l'Intendant , M. Boyer abandonna toute affaire , vola au secours de cette Province , & arrêta les progrès du mal. Le Roi , qui était alors à l'armée , lui assigna , sur le Trésor Royal , une nouvelle pension. Aucun Prince n'a mieux récompensé que ce Monarque les services rendus à ses Sujets. La vie de M. Boyer en fournira encore de nouvelles preuves.

La ville de Beauvais fut elle-même affligée de cette cruelle maladie en 1750.

A. iv

Il est avéré que par la sagesse de ses remèdes, M. Boyer sauva la vie à plus de trois mille habitants. Le Roi, à cette occasion, lui accorda des Lettres de Noblesse, le Cordon de l'Ordre de Saint-Michel, & fit augmenter sa dernière pension. La Ville de Beauvais, par une délibération du 21 Décembre 1750, approuvée de M. l'Intendant, arrêta qu'elle lui enverrait tous les ans un mouton comme un gage de sa reconnaissance. Ce présent que le Roi ne dédaigne pas d'accepter, était pour M. Boyer une distinction très-flatteuse, & cette Ville ne pouvait mieux signaler sa reconnaissance.

En 1734, M. Vernage, ami particulier de M. Boyer, s'était démis en sa faveur de la place de Médecin du Parlement; & depuis, avec l'agrément du Roi, il lui remit aussi celles de Médecin des Châteaux de Vincennes & de la Bastille, places importantes, & qui ne peuvent être exercées que par des personnes que le Roi daigne honorer de sa confiance.

Après la mort de M. Hermann, M. Boyer reçut encore une nouvelle preuve de la considération dont il jouissoit, & il fut nommé Médecin de la Ville de Paris.

Tous ces honneurs ne faisaient que ranimer en lui son zèle pour l'humanité & pour le bien public. Il courut, en 1755, au secours de la ville de Mortagne, où régnaient des fièvres putrides de la plus dangereuse malignité. Les Médecins de la Ville, instruits par lui-même de sa manière de traiter ces maladies, ne tarderent pas à y rétablir la tranquillité, & bientôt les guérisons furent aussi rapides, que l'avaient été les ravages du mal.

La Faculté de Médecine de Paris élut, d'une voix unanime, en 1756, M. Boyer pour son Doyen. Cet honneur lui fut d'autant plus sensible, qu'il l'avait déjà brigué plus d'une fois, sans que le hasard, qui règle les suffrages, l'eût encore favorisé. Mais, comme on l'a dit, cette élection fut unanime; & M. Boyer

fut continué dans cette place plus longtemps que ne le permet l'usage ordinaire. Il semblait que la Faculté de Médecine eût voulu le dédommager, par cette preuve de confiance, des élections précédentes, où le sort ne s'était pas déclaré pour lui. Ce fut dans le temps de son Décanat, qu'il donna au public une nouvelle & dernière édition du *Codex Medicamentarius*, seu *Pharmacopœa Parisiensis*, Ouvrage non moins recherché qu'estimable.

Les talents de M. Boyer étaient encore réservés à rendre un service très-important au Roi en 1757. A l'arrivée de la flotte commandée par M. le Comte Dubois de la Motte, la Marine de Brest fut attaquée d'une fièvre maligne des plus aiguës & des plus meurtrières.

M. de Moras, alors Ministre de la Marine, proposa, de la part du Roi, à M. Boyer, d'aller y donner ses soins. Il s'y rendit à la fin de Décembre de cette année, &, à son arrivée, il trouva dans les Hôpitaux près de sept

mille malades. La plupart des Médecins & des Chirurgiens qu'on avait fait venir des environs, étaient morts de la contagion. M. Boyer, & M. de Courcelles, premier Médecin de la Marine, se dévouèrent, à l'envi, aux fonctions les plus rebutantes, pour rétablir l'Hôpital de la Marine, que le défaut d'infirmierie avait rendu, en quelque sorte, inaccessible, & sur-tout pour se mettre à portée de séparer les personnes qui étaient attaquées de différentes maladies. Dès le commencement de Janvier, ces opérations, d'une nécessité si indispensable, étaient exécutées. Il fallut les renouveler pour le baigne, & on eut soin d'affecter à chaque Hôpital un nombre suffisant de Médecins, pour que tous les malades pussent recevoir des secours.

Mais ces travaux, vraiment héroïques, ne furent pas les seuls auxquels se livra M. Boyer. Il avait rencontré sur les chemins de la Basse-Bretagne une foule de Matelots presque moribonds, qu'on avait eu l'indiscrete facilité de

A vj

laisser sortir des Hôpitaux avant leur entière guérison. La plupart mouraient sur les routes , ce qui était capable de jeter la consternation & l'effroi dans toute la Province. M. Boyer, pour remédier à cet inconvénient, proposa à M. Hocquart, Intendant de la Marine, d'établir, pour les convalescents, des Hôpitaux, dont on aurait soin de ne les laisser sortir qu'après leur parfait rétablissement. Ces travaux multipliés produisirent enfin l'heureux effet qu'on devait en attendre. De seize Hôpitaux qui étaient remplis de malades, à l'arrivée de M. Boyer, il n'en restait plus que six dans les premiers jours de Février ; & les Médecins eurent enfin le loisir de s'occuper des malades de la Ville.

On tint plusieurs conseils. M. Boyer y lut ses Mémoires, qui furent enregistrés dans les Archives de Brest, & qui furent exactement suivis, non par les Officiers municipaux, car aucun d'eux ne voulut se charger de faire le

dénombrement des malades , tant ils redoutaient la contagion ; mais , à la persuasion de M. Boyer , les Médecins eurent le courage de se prêter eux-mêmes à cette opération indispensable. Chacun se rendit dans les quartiers qui leur avaient été assignés , avec des forçats & des brancards pour enlever les malades , faire brûler les meubles qui pouvaient s'être imprégnés du mauvais air , purifier les maisons ; & , au moyen de ces précautions de salubrité , la Ville fut enfin délivrée de tout danger.

Pendant ce temps-là même , M. Boyer s'occupait avec succès à chercher des expédients pour désinfecter tout ce qui pouvait avoir contracté le venin de la contagion. Il avait déjà fourni de pareils moyens pour purifier les vaisseaux des Côtes de Provence , dans lesquels personne n'eût osé descendre , s'il n'en eût lui-même donné l'exemple , en se portant dans la cale du premier vaisseau qu'il fallut désinfecter. Il vint

à bout de rassurer par ces traits de courage, ceux que rien ne pouvait engager à servir les malades, par la crainte exagérée qu'ils avaient du danger de la contagion.

Enfin, après trois mois de résidence à Brest, M. Boyer revint à Paris. Le Roi, pour récompenser ces nouveaux services, rétablit en sa faveur, à la recommandation de M. le Maréchal de Belle-Isle, la place d'Inspecteur des Hôpitaux militaires du Royaume qu'avait exercée M. Helvétius, & qui n'avait pas été remplie depuis sa mort.

M. Boyer eut toujours l'honneur de rendre compte directement au Roi des différentes opérations dont il avait été chargé, & ce Prince bienfaisant l'encouragea toujours par un accueil plein de bonté. Aucun Médecin n'a réuni & occupé tant de places honorables, & ne les a mieux méritées.

Chevalier de l'Ordre du Roi, & un de ses Médecins ordinaires, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Mé-

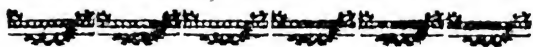
decin de la Ville , du Parlement & des Châteaux de Vincennes & de la Bastille, Associé honoraire du Collège Royal de Médecine de Nancy , Inspecteur de tous les Hôpitaux militaires de France , Censeur Royal , & Membre de la Société Royale de Londres , il ne lui manqua aucune des distinctions dont un homme de son état pouvait être honoré. Il avait été aussi premier Médecin de Madame la Duchesse du Maine ; & tout le monde fait la délicatesse que cette Princesse apportait dans le choix des personnes qu'elle daignait attacher à son service.

Ce qui distingue bien honorablement M. Boyer , c'est la noblesse & le désintéressement avec lequel il exerça toujours sa profession. C'est à un Médecin tel que lui , qui se dévoue aux fonctions les plus périlleuses de son état pour le salut des hommes , qu'il convient de parler d'humanité. Il joignit à ses rares talents les qualités plus recommandables encore de bon Citoyen,

de bon Parent , de bon Ami. Il jouissait enfin de toute sa gloire , lorsqu'au commencement de Janvier 1768 , il fut attaqué d'une maladie aiguë qui le conduisit au tombeau , après trois mois de douleurs souffertes avec la résignation la plus philosophique & la plus chrétienne. Il mourut le 2 Avril , âgé de soixante-quatorze ans , & fut enterré à S. Sulpice , sa Paroisse.

Le célèbre M. Morand , Chirurgien-Major de l'Hôtel Royal des Invalides , Membre de l'Académie des Sciences , & Confrere de M. Boyer dans l'Ordre de Saint-Michel , a prononcé son Eloge , le 9 Mai de la même année , à un Chapitre de cet Ordre , auquel présidait , au nom du Roi , M. le Duc de Duras. Cet Eloge a été imprimé chez le Breton , Imprimeur de Sa Majesté , rue de la Harpe.





É L O G E

DE MONSIEUR

L'ABBÉ TRUBLET.

NICOLAS-CHARLES-JOSEPH TRUBLET, de l'Académie Française & de celle de Berlin, Trésorier de l'Eglise de Nantes, & ensuite Archidiacre & Chanoine de Saint-Malo, naquit en cette dernière ville, au mois de Décembre 1697. Nous ne savons point d'autres particularités sur la naissance de M. l'Abbé Trublet.

Il postula, pendant très-long-temps, l'honneur d'être admis à l'Académie Française, quoique MM. de Fontenelle & de la Motte l'eussent appuyé souvent de leurs pressantes recommandations auprès de cet illustre Corps. Personne n'eut

plus que M. l'Abbé Trublet la tournure de l'esprit académique ; personne n'exprima plus finement de petites choses , & ne sut mieux faire valoir , scruter , analyser de petites idées.

Semblable à ces Satellites destinés à suivre invariablement le cours d'une grande planète , M. l'Abbé Trublet se traîna toute sa vie sur les pas des deux Auteurs célèbres que nous avons nommés. Il les commentait de leur vivant , & les commentait encore long-temps après leur mort. C'est sans doute une preuve de mérite , que de se plaire dans la société de gens qui ont eux-mêmes un très-rare mérite : aussi M. l'Abbé Trublet ne pourrait avoir auprès de la postérité de meilleure recommandation , que son attachement pour deux Ecrivains de cette distinction , si cet attachement même n'eût pas souvent dégénéré en un enthousiasme puérile & presque ridicule. Il ne trouvait rien que d'admirable dans ses deux Auteurs favoris : il saisissait dans leurs Ouvrages des beau-

tés & des finesſes imperceptibles pour d'autres yeux que les ſiens ; & lorsqu'une fois il entrait dans le détail de tout ce qu'il y voyait , on eût été tenté de s'écrier d'après l'intimé : *Quand aura-t-il tout vu !*

Nous ne favons ſi de véritablement grands hommes ne rougiraient pas un peu d'avoir des admirateurs auſſi paſſionnés. Il y a grande apparence cependant que , ſans avoir pour eux beaucoup d'eſtime , la faiblesſe humaine leur rend en bienveillance , ce qu'ils prodiguent en adulation. L'encens le plus groſſier ne déplaît pas toujours ; & tel Auteur qui s'en eſt enivré toute ſa vie , ne pourrait pas ſupporter la critique la plus délicate. Il eſt pourtant vrai que les adulateurs littéraires font ſouvent plus de tort que de bien , aux Ecrivains qu'ils font profeſſion d'admirer. Leur admiration fût-elle ſincere , dès qu'elle eſt exagérée , indispoſe le public ; & contre eux-mêmes , & contre les objets de leur culte. Rien ne ſerait , par exemple , plus

mal-adroit, que de louer M. de Voltaire aux dépens de Corneille & de Racine. Il convient, sans contredit, d'encenser le Saint du jour, mais sans déroger au respect que l'on doit aux autres; ou l'on s'exposerait à être traité comme un profane.

C'est ainsi que M. l'Abbé Trublet croyait relever la réputation de la Motte & de Fontenelle, en avouant que la Henriade l'avait toujours ennuyé. Cet aveu n'a fait de tort qu'au coupable, & n'a pas donné un admirateur de plus aux deux Ecrivains, en faveur desquels il déshonorait ainsi son jugement.

Il est vrai qu'après bien des sollicitations de sa part, l'Académie a paru se ressouvenir enfin de la bienveillance dont ces mêmes Ecrivains avaient honoré pendant leur vie M. l'Abbé Trublet, & qu'en l'inscrivant lui-même dans ses fastes, elle a cru devoir récompenser son zèle pour la gloire de deux de ses Membres. Son successeur n'a pas manqué d'observer à cette occasion, com-

bien l'amitié des hommes célèbres est avantageuse : c'est une recommandation d'un assez grand poids, sans doute, pour avoir de l'influence sur le choix d'une Académie ; mais elle ne suffit pas toujours pour inspirer au public une grande considération pour ceux qui n'auraient à produire que de pareils titres.

On fait que les hommes les plus estimables ont quelquefois des attachements de pure fantaisie. On voit même très-peu d'Ecrivains célèbres qui aient le noble courage d'aimer leurs égaux ; & fort souvent les louanges d'un homme de génie ne prouvent que la médiocrité de celui à qui il les adresse. On caresse volontiers ceux qui ne causent aucun ombrage ; mais il est bien rare que les Gens de Lettres voyent avec complaisance les héritiers ou les rivaux de leur gloire : c'est un travers de l'amour-propre, qui n'admet guere d'exception.

Si M. l'Abbé Trublet, comme nous l'avons ci-devant observé, fit un tort irréparable à son goût, en parlant de

la Henriade avec indifférence, M. de Voltaire ne laissa pas cette injure impunie. Il n'abusa point de la vengeance, lorsqu'il se contenta de dire :

L'Archidiacre T.... prétend que je l'ennuye;
La représaille est juste.

Mais dans sa Satyre intitulée, *le pauvre Diable*, il a enfoncé l'aiguillon un peu davantage; & rien n'est plus mordant que ces vers :

L'Abbé T.... alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esprit d'autrui, par supplément, servait.
Il entassait adage sur adage :
Il compilait, compilait, compilait.
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire ;
Et nous lassait, sans jamais se lasser, &c.

Comme il entre toujours de l'exagération dans la Satyre, il faut rabattre quelque chose de ces traits, pour avoir une idée juste de M. l'Abbé Trublet. A l'avantage, aujourd'hui très-commun, d'avoir de l'esprit, il joignait le mérite

d'écrire quelquefois avec finesse. Ses Essais de Morale seraient même un Ouvrage assez estimable, s'il était encore possible d'avoir en Morale quelques idées neuves. La société du public devrait avertir les Gens de Lettres de ne plus s'exercer sur des sujets rebattus, qui dégèrent nécessairement en lieux communs. On doit sentir combien il est difficile qu'un Moraliste soit autre chose qu'un Compilateur. Il est vrai cependant que l'utilité de la Morale se faisant sentir à mesure que les mœurs se dépravent, il est peut-être convenable de représenter souvent les mêmes vérités ; & il pourrait en être de cette science comme des aliments. Il en faut pour tous les hommes & pour tous les tempéraments. Il se peut aussi que ce soit une nécessité qu'il y ait des Ouvrages de Morale proportionnés à toutes les classes de Lecteurs.

La Lettre de M. l'Abbé Trublet, imprimée à la tête du Recueil de M. de la Motte, doit être lue avec précaution.

Il tâche d'y fortifier, autant qu'il le peut, tous les paradoxes de cet Ecrivain, l'homme de France qui eut le plus d'esprit & le moins de goût. M. l'Abbé Trublet vante beaucoup les Odes de M. de la Motte, parce qu'elles ont l'air d'être extrêmement pensées. Il nous semble, au contraire, que cette affectation continuelle, que cette morgue sentencieuse est précisément ce qui les rend mauvaises. C'est par les sentiments & par les peintures, que la Poésie doit sur-tout attacher : il faut y joindre l'harmonie pour le charme de l'oreille. Rien ne sied moins à la Poésie, que cet appareil pédantesquement doctrinal, qui se fait sentir dans presque toutes les Odes de M. de la Motte. On voit qu'il ne peut se résoudre à quitter un moment la fourrure de l'école ; & à force de vouloir instruire, il est très-rare qu'il s'occupe de plaire. Il donna, très-mal à propos, le nom d'Odes à des Traités de Morale écrits sans aucun enthousiasme, & toujours dépourvus d'harmonie.

monie. La Motte a dit dans son style dur, guindé & bisarre :

Les vers sont enfans de la Lyre :

Il faut les chanter, non les lire.

Et ces vers n'étaient faits, ni pour être chantés, ni pour être lus.

Sa prose a véritablement plus de mérite ; mais, par malheur, il n'a guere écrit que des Dissertations relatives à ses propres Ouvrages, & dans lesquelles il ne cesse de tendre des pieges au goût de ses Lecteurs. On connaît sa manie contre les vers, & le desir qu'il eut d'introduire l'usage d'écrire en prose les Tragédies & même les Odes. Cette seule manie prouve assez qu'il n'était pas Poète.

Il faut avouer qu'aujourd'hui la plupart de nos Tragédies nouvelles gagneraient à être écrites en prose, parce que rien n'est au-dessous d'une Poésie médiocre ; mais quand on a sous les yeux les belles Tragédies de Racine, & lorsqu'on est à portée de voir com-

Nécrologe, 1771.

B

bien, entre les mains d'un homme de génie, l'art des vers ajoute même à la prose la plus accomplie, on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez malheureusement organisés, pour être insensibles aux charmes d'une pareille Poésie, & pour embrasser l'opinion de M. de la Motte.

Que l'on écrive, si l'on veut, des Tragédies en prose; mais que du moins on ait la bonne foi de convenir que c'est par faiblesse & par le seul désespoir de pouvoir égaler un grand Poète. M. de la Motte, à qui la Nature avait refusé le talent de bien écrire en vers, ressemblait un peu au Renard de la Fable. (*) Il cherchait à faire illusion par le mérite qu'il avait, & à décrier celui qu'il n'avait pas. Comme, en effet, il était bon Profateur, il ne né-

(*) Messier Houdart, peut-être on vous croirait ;
Mais, par malheur, vous n'avez pas de queue.

Rouffseau.

gligeait rien pour faire valoir la prose aux dépens de la Poésie ; mais le public n'a pas été dupe.

M. l'Abbé Trublet vante , avec justice , le vrai talent de M. de la Motte , celui d'écrire en langage commun , d'une maniere très-séduisante ; mais plus il paraît frappé de ce mérite , plus on est étonné qu'il n'ait pas mieux imité son modele. On trouve dans sa Lettre même sur M. de la Motte , plusieurs phrases qui certainement ne donnent pas l'idée d'un style bien soigné.

„ Je perds , dans M. de la Motte ,
„ dit-il , un homme qui m'aimait. Je
„ crois dire ceci sans orgueil. J'aimais
„ M. de la Motte plus que je ne puis
„ vous dire , plus que je ne croyais
„ l'aimer ; & quand on aime à un cer-
„ tain point , on ne tire pas vanité d'être
„ aimé.

C'est jouer sur le mot *aimer* , que de le répéter ainsi cinq ou six fois en quatre lignes. La petite maxime énigmatique qui termine cette phrase , ne nous paraît d'ailleurs qu'une puerilité.

B ij

Nous tombons sur un autre passage dont nous ne sommes pas plus contents. “ La Nature dit à chaque homme , en le formant , soyez cela , & ne soyez pas autre chose , si vous voulez être quelque chose. Elle avait dit à M. de la Motte , soyez ce que vous voudrez. La règle de suivre son talent , n’était pas faite pour lui ; elle l’eût obligé à tout , & ainsi à l’impossible. Si ce n’est pas-là le jargon de M. Marivaux , renouvelé d’après celui des Précieuses , nous sommes fort trompés.

Ce n’est que jeu de mots , qu’affectation pure ,
Et ce n’est point ainsi que parle la Nature.

M. l’Abbé Trublet prétend que notre meilleur Profateur est beaucoup plus près de la perfection , que notre meilleur Poète. Mais qu’en savait-il ! Il faut , pour juger les Poètes , avoir , du moins , quelque étincelle du feu divin qui les anime. Racine est-il donc plus éloigné de la perfection de l’art des vers , que

Bossuet ou Pascal de celle de la prose ?

Le même Auteur ajoute , qu'à l'exception de M. de Voltaire , nos meilleurs Poëtes n'ont écrit en prose que très-médiocrement , & que Racine , à cet égard , ne mérite aucune distinction , parce qu'il n'a fait , en langage vulgaire , aucun Ouvrage d'une certaine étendue. M. l'Abbé Trublet ne s'est pas douté que Racine était précisément l'homme à qui la Nature avait dit : foyez ce que vous voudrez. Il eût certainement acquis tous les genres de gloire auxquels il eût voulu prétendre. Qui eût reconnu le premier Poëte tragique de la Nation dans la Comédie des Plaideurs , Comédie charmante , & qui parut à Moliere même remplie de sel & de graces ? Racine s'est montré supérieur à nos meilleurs Poëtes lyriques , dans les Chœurs d'Esther & d'Athalie.

On a de lui quelques Epigrammes non moins piquantes que celles de Rousseau. Celui de ses Contemporains qui l'avait le mieux connu , Despréaux ne

diffimulait pas qu'il l'eût redouté dans le genre satyrique. Enfin, il a écrit en prose, non-seulement, comme le dit M. l'Abbé Trublet, quelques Préfaces très-élégantes, & quelques Discours parfaitement beaux; mais son Histoire de Port-Royal, que le savant Abbé d'Olivet regardait comme un chef-d'œuvre, auquel, sans doute, il n'avait manqué qu'un sujet plus intéressant. Les meilleures Lettres de Pascal lui-même ne l'emportent pas en enjouement & en finesse sur celles que Racine écrivit contre quelques Ecrivains de Port-Royal, qui lui faisaient un crime de ses Tragédies. On vit le moment où les Jésuites allaient être vengés des Provinciales; & cependant M. l'Abbé Trublet veut que nos meilleurs Poètes n'aient jamais été que des Profateurs très-médiocres!

Lorsque cet Ecrivain se trompe ainsi sur un homme tel que Racine, lorsqu'on lui voit semer, à chaque ligne, les opinions les plus bisarres, on ne doit

plus être-étonné, quand il ajoute que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, ce serait de dire qu'ils valent de la prose; mais qu'il n'en connaît pas de tels. Apparemment il en exceptait, au moins, ceux de M. de la Motte, puisqu'il l'appelle un de nos plus grands Poètes. De pareils paradoxes ne méritent pas l'honneur d'être réfutés sérieusement.

Il paraît que M. l'Abbé Trublet eût été très-sensible à la critique, si sa bonhomie & sa médiocrité ne l'en eussent souvent préservé. Il donne le nom de grosse injure au titre d'un Livre fait par Madame Dacier, pour défendre Homère, qu'elle entendait parfaitement, contre M. de la Motte, qui ne l'entendait pas. Ce Livre est intitulé : *Des causes de la corruption du goût*. Nous avouons que ce titre ne nous a jamais paru fort injurieux. Nous sommes seulement un peu surpris de la délicate sensibilité de M. l'Abbé Trublet.

Nous apprenons que cet Auteur avait travaillé pendant quelques années au Journal des Savants. D'après ce que nous avons vu de ses opinions singulieres en matiere de Littérature, nous présumons que les articles qu'il a pu fournir à ce Journal, ne doivent pas être exempts de paradoxes. On fait que dans la dernière année de sa vie, il avait travaillé aussi au Journal Chrétien, Ouvrage entrepris pour venger la Religion des calomnies des incrédules. L'intention d'un pareil Ouvrage était très-louable, sans doute; mais quand on n'est point animé du génie des Arnaud, des Bossuet, des Pascal, on doit craindre de fortifier le parti de ces mêmes incrédules, en ne leur opposant qu'une défense trop faible. Tout le monde n'a pas le droit de porter la main à l'Arche du Seigneur.

M. l'Abbé Trublet est mort à Saint-Malo, sa patrie, au mois de Mars 1770. Il a laissé la réputation d'un

très-honnête homme ; mérite très-préférable , fans doute , à celui d'écrire poliment en prose, & même en vers.



É L O G E

D E

*M. B O U C H E R,**Premier Peintre du Roi, & Directeur de
l'Académie Royale de Peinture & de
Sculpture.*

FRANÇOIS BOUCHER naquit à Paris en 1704. Son bonheur l'ayant appelé à être un des Eleves de M. le Moine, ses succès rapides le firent trouver bientôt un des plus dignes d'être sous la direction d'un si grand Maître.

A cet âge, où le célèbre M. de Voltaire s'emparait déjà des couronnes épiques & tragiques, à dix-neuf ans le jeune Boucher remporta le premier prix de l'Académie de Peinture, & vit approcher ce moment si souhaité où la magnificence

B vj

de nos Rois devait l'entretenir comme un fils de l'Etat, & le conduire au centre des Arts qu'il avait pratiqués jusqu'alors.

Le voyage d'Italie fit passer sous les yeux de M. Boucher, non-seulement les précieuses Antiques (*) qui s'y conservent, mais les merveilles qu'elles ont enfantées sous le regne des Médicis, & qu'elles y ont perpétuées jusqu'à ce que le génie qui préside à ces Arts, les conduisît aux pieds du Trône de Louis-le-Grand.

Tel qu'un jeune homme échauffé par le feu naissant du génie, dévorant toutes les richesses de la Grece & de Rome, passe avec une admiration presque égale d'Homere à Anacréon, de Thucydide à Sapho, de Démosthene à Platon, de Virgile à Tibulle, de Catulle à Cicéron,

(*) On appelle *Antique* ce qui a été fait depuis le siècle d'Alexandre jusqu'à celui de l'Empereur *Phocas*, ou jusqu'à l'irruption fatale des Huns dans la Lombardie, époque du silence de tous les Arts.

d'Horace à Tacite, & d'Ovide à Lucrece, sans soupçonner encore auquel de ces grands Hommes il doit un jour ressembler davantage; mais remplissant son ame de toutes leurs beautés différentes; tel un jeune Artiste au milieu de Rome moderne & de toutes les Ecoles savantes de l'Italie, admire, s'étonne & s'agrandit à l'aspect des chefs-d'œuvres qu'il contemple & qu'il étudie.

A peine M. Boucher fut-il de retour à Paris en 1731, que l'Académie Royale de Peinture le reçut parmi ses Agréés, & le vit trois ans après au nombre de ceux qui devaient augmenter sa gloire.

Dès 1735, il entra dans les dignités de ce Corps, & les parcourut toutes jusqu'à la mort du célèbre Carle Vanloo, auquel il succéda dans la place de premier Peintre du Roi, ainsi que dans celle de Directeur de l'Académie; seconde faveur plus satisfaisante encore, s'il est possible, que la première, parce qu'étant libre de la part de l'Académie qui l'accorde, elle sera toujours une

preuve que le Roi ne peut faire un choix qu'elle approuve davantage.

Vous me parlez d'un homme de Lettres, parlez-moi de ses Ouvrages, a dit, avec raison, M. l'Abbé d'Olivet. En effet, la vie d'un homme de cabinet ou celle d'un Artiste, quelque célèbres qu'ils soient, offre rarement des faits assez importants pour amuser la curiosité publique. Donner une idée vraie des talents & du génie de M. Boucher, est donc tout ce que nous avons à faire ici.

Il posséda à un degré supérieur toutes les grandes parties de l'Art de la Peinture, & il put s'effayer & se distinguer facilement dans tous les genres; mais sensible, aimable & voluptueux, il se vit presque toujours entraîné vers les Graces, dont il fut généralement appelé le Peintre.

S'il peignait Vénus qui vient demander à Vulcain des armes pour son fils, ce n'était point aux forges brûlantes de ce Dieu, ce n'était pas aux terribles Cyclopes qu'il accordait la place prin-

cipale sur sa toile; c'était sur la Mere des Amours & sur son cortege enchanteur, qu'il portait le plus grand éclat de la lumière, & qu'il attachait par conséquent les yeux : c'était ce groupe de Divinités bienfaisantes, & si cheres aux ames comme la sienne, qu'il avait peint avec plus d'amour.

Dans le nombre des Tableaux de dévotion qu'il a faits, la *Nativité* & le sujet simple & gracieux des *saintes Familles* sont les objets qu'il a choisis le plus souvent, parce qu'ils ne l'éloignaient, ni des graces, ni de la beauté qu'il aimait à peindre, & qu'il retrouvait aisément dans la figure de la Vierge & dans celle de l'Enfant.

Émule à cet égard de *Carle Maratte*, qu'on nommait à Rome *Carlucio delle Madone*, il mérita, comme ce Peintre, qu'on dît des Vierges & des Anges qu'il a peints, qu'ils avaient quelque chose de céleste. *Che tanti Angeli & tante Madone dipinte da lui, ei pajono quasi venute da Cielo.*

Il faut pourtant convenir que peut-être dans quelques-uns de ses Tableaux consacrés à la piété, entraîné par son talent, il a pu commettre la faute du *Guide*, qui, dans la Chapelle secrete du Vatican, avait peint une Vierge dont un Pape fit couvrir la poitrine par le *Maratte*. (*)

Si l'on cherchait avec lequel des fameux Peintres de l'Italie M. Boucher eut plus de rapport, ce serait peut-être à l'*Albâne* qu'il faudrait s'arrêter. Il eut, comme lui, la facilité du travail, la correction, la légèreté d'une touche spirituelle & fine, une composition brillante & riche, des airs de têtes d'un goût & d'une expression supérieurs, & un soin précieux de terminer avec grace, & les mains, & les pieds de ses figures.

(*) Carle Maratte ne se servit que de pastel pour le changement que lui demandoit Sa Sainteté, afin qu'on pût, lorsqu'on le voudroit, ôter ce voile avec une éponge.

Pierre de Cortonne fut encore un des Peintres célèbres qui excita chez M. Boucher le plus d'émulation ; il s'occupa toujours, & réussit souvent à l'égaliser dans la forme heureuse & dans l'arrangement pittoresque de ses groupes, ainsi que dans les grands effets du clair obscur, qui distinguent les ouvrages du Peintre Toscan.

Ce qui ne peut étonner faiblement dans M. Boucher, c'est que le goût vif qu'il eut toujours pour le plaisir, ne l'empêcha pas d'être le plus abondant des Peintres de son temps. Son imagination toujours active & son amour pour son Art, ne lui laisserent jamais perdre un jour pour sa gloire.

Il est vrai que c'était dans l'affiduité de son travail qu'il trouvait des ressources pour satisfaire les goûts, & que ces goûts à leur tour satisfaits & renaissants toujours, étaient la source féconde où il allait puiser les idées riantes dont presque toutes ses productions sont remplies.

Sans avoir été élevé par les Muses

comme *Jules Romain*, (*) aucun Peintre ne s'appropriâ plus heureusement les richesses de la Poésie, sur lesquelles on le vit même quelquefois renchérir.

Ceux qui connaissent les deux Tableaux charmants qu'il fit *du lever & du coucher du Soleil*, (§) ne peuvent qu'être de notre avis à cet égard. Ils n'ont pu oublier, entr'autres beautés, le trait ingénieux & pittoresque qui se trouve dans le second de ces Tableaux.

Les chevaux d'Apollon prêts à se précipiter dans les vagues enflammées de l'Océan, retournent leur tête vers la terre; & de leurs naseaux sort encore un reste de feu qui doit former le crépuscule à l'horison. Idée neuve & sublime, digne d'avoir été exprimée par Homère ou par Virgile.

(*) *Julius à puero musarum eductus in antris.*

DUFRESNOI.

(§) Ces deux Tableaux vendus à l'inventaire de Madame la Marquise de P....r, appartiennent aujourd'hui à M. de Saincy.

Varié , fécond & plein d'invention dans tout ce qu'il entreprenait , mais surtout dans les sujets agréables que son goût naturel lui faisait préférer , M. Boucher vit toujours la beauté , & les graces plus difficiles à faisir qu'elle , se reproduire sous son pinceau en mille formes différentes. Nous ne pouvons laisser ignorer , qu'ayant eu comme l'*Albâne* le bonheur de se choisir une compagne qui pût sans cesse lui retracer l'idée de ces Graces fugitives , il fut , comme ce grand Homme , en faire le plus heureux usage pour son Art.

On a vu long-temps nos Amateurs les plus délicats assiéger son atelier , pour se disputer entr'eux des dessins légers d'une ou de deux figures , mais toujours si bien pensées , si gracieuses , si sveltes & si piquantes , qu'elles étaient sûres d'attirer tous les regards dans leurs Cabinets.

Il faisait monter lui-même le nombre de ces dessins si recherchés , & qu'a fait connoître encore plus l'heureuse inven-

tion de graver de *Demarteau*, à plus de dix mille. Le Public semble avoir appris avec peine, qu'il ne s'en trouverait pas dans ses porte-feuilles autant qu'on l'espérait : M. Boucher ne pouvait l'en consoler mieux, qu'en les laissant remplis, comme il a fait, des plus beaux & des plus rares dessins de tous les grands Peintres. On sait que l'amour qu'il avait pour son Art, le transportait à la vue des chefs-d'œuvres de ses Maîtres, & qu'il n'épargna jamais rien pour se procurer ce qu'ils nous ont laissé de plus piquant dans ce genre.

C'est depuis qu'il fut attaché à la Manufacture des Tapisseries de Beauvais, qu'on l'a vu se livrer plus fréquemment au genre du paysage, si propre aux tentures de nos appartements ; mais il faut en convenir, ce fut la nature embellie par l'imagination qu'il peignit presque toujours : peut-être parce que les gens riches, auxquels ces tapis sont destinés, ne verraient pas avec plaisir la nature grossière & souffrante de nos Payfans,

& que cela rappellerait à plusieurs d'entre eux l'image des malheurs dont ils peuvent être la cause, ou peut-être parce qu'il eut à cet égard les idées de MM. d'Urfé & Fontenelle, qui crurent devoir changer l'histoire de nos campagnes en un roman ingénieux, digne en effet d'une Nation, dont la langue même s'est refusée à oser imiter *Théocrite* & *Virgile*, dans le détail non figuré des choses champêtres.

Il en va, ce me semble, (dit M. de Fontenelle,) des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans des ballets, pour représenter des Paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Paysans véritables; ils sont même ornés de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Paysans. On croirait que ce détail a servi de règle à M. Boucher, dont les Bergeres ont bien plus l'air de Nymphes, que de femmes destinées à la garde des troupeaux.

Ce fut toujours comme un Poète de goût, qu'il peignit nos campagnes : non

comme le *Mantouan*, (*) chez qui le Berger *Faustus* dit que sa maîtresse a un gros visage boursoufflé & rouge , & qu'elle est même un peu borgne ; mais d'après les illusions délicieuses de l'antique vallée de *Tempé*.

Cependant nous étions déjà éloignés de ces jours où Louis XIV , dont tous les goûts avaient de la noblesse , avait discrédité , pour le temps de son regne , la vérité Flamande , en ordonnant qu'on ôtât de ses yeux les *Bambochades* (§) qu'on lui avait présentées. M. Boucher ne pouvait ignorer que tous les Cabinets se peuplaient de ces imitations exactes , mais serviles de la nature , (†) & qu'une tabagie de *Van-Ostade* se couvrait d'or , tandis qu'à peine on jetait

(*) Baptiste Mantouan , Carme & Poète.

(§) C'est ainsi que ce Prince appella les Tableaux Flamands qu'on avait mis sous ses yeux.

(†) *Admiranda tibi levium spectacula rerum.*

les yeux sur nos meilleurs Tableaux Français , comme on voit aujourd'hui un Drame Anglais l'emporter sur nos Comédies nationales chez la plupart de nos prétendus connaisseurs.

Il est aisé de conjecturer que ce fut pour échapper aux suites ruineuses de ce changement de goût , que M. Boucher composa le nombre infini de des-
sins qui nous restent de lui.

A l'aide de ces compositions légères & galantes , il sut se conserver des acheteurs , que des ouvrages plus essentiels & plus faits pour sa gloire auraient difficilement arrêtés.

Il avait même été contraint de faire plus encore pour soutenir sa dépense & ses goûts différents ; il avait , sans en rougir pour lui-même , accepté la ressource des talents médiocres. Les dessus de porte , les panneaux de voitures , la folie même des Pantins avaient exercé des pinceaux faits pour les Graces : ainsi les Arts sont forcés de s'avilir , dès qu'ils cessent d'être protégés.

Un ministère sage & grave, qui avait succédé à des temps de calamité générale, avait naturellement porté ses vues du côté de l'utile, & les Arts d'agrément attendaient des regards plus doux qui leur redonnaient la vie.

Madame la Marquise de P..... r jetta les yeux sur les Lettres & sur les Arts, & les ranima par son crédit ; l'Académie de Peinture & de Sculpture lui doit encore un Chef (*) qui la soutient, & qui semble vouloir laisser à la postérité l'exemple trop rare d'une administration généralement approuvée.

Le goût qu'avait pris M. Boucher pour le paysage, fut quelquefois ramené à la nature par le *Benedette*, (†) qu'il se plaisait à imiter dans ce genre de Tableaux champêtres, qu'en termes de l'Art on appelle des *marches*, & où les animaux de la campagne sont réunis sans confusion

(*) M. le Marquis de Marigny.

(†) Benoît Castiglion de Gênes.

sion , & groupés avec intelligence. L'imagination n'a rien à embellir dans ces sortes de sujets ; & tout est de rigueur pour la vérité. M. Boucher s'y conforma ; & le Peintre Génois n'eut sur lui que l'avantage d'avoir eu pour dernier Maître, *Vandick* , & d'avoir habilement faisi dans son Ecole quelques tons divins de la couleur de ce Peintre inimitable.

Cette infériorité de M. Boucher relative à la seule couleur , nous conduit naturellement à parler de la sienne , qui ne fut pas toujours la même. Ses premiers Tableaux furent les plus heureux à cet égard.

Le disciple de *le Moine* n'avait point encore oublié les leçons de l'Auteur immortel du *plafond d'Hercule* ; & d'ailleurs nouvellement arrivé d'Italie , ses yeux étaient faits à un ton de couleur mâle & vrai. On peut voir chez M. *Wattelet* une de ses premières productions , qui joint au mérite de l'invention & du dessin , celui du coloris ; mais il faut en convenir , il tomba un peu dans le pour-
Nécrologe , 1771. C

pre ; & les chairs paraissaient , dans les derniers temps , comme éprouvant le reflet d'un rideau rouge. (*)

Il n'ignorait pas le reproche qu'on lui faisait à cet égard ; mais il s'en excusait sur sa vue ; & l'Auteur de cet Éloge lui a entendu dire plus d'une fois , qu'il ne voyait qu'une couleur terreuse , où le Public appercevait le cinabre & le vermillon.

Tout le secret de la couleur consiste à conserver à tous les objets leur teinte propre. Mais si l'imagination du Peintre s'échauffe aisément ; si la chaleur productrice de cette faculté lui présente , pour ainsi dire , une autre nature où tout se pare & s'embellit par la main des Graces ; les couleurs éclatantes se prononceront avec trop de force , sans qu'il s'en apperçoive. Les verts de la campagne moins fondus & moins liés, con-

(*) *Haud aliter, quàm cum super atria velum
Candida purpureum similem dat & inficit umbram.*

OVID. *Metamorph.* Lib. 8.

serveront quelque crudité, les roses se multiplieront sur les joues & sur le sein des Bergeres; & le coloris général de l'Artiste s'écartera par degrés du ton de la vérité absolue. D'ailleurs, osons le dire ici, c'est un peu le défaut du coloris de l'Ecole Française; les couleurs franches de la palette s'y laissent trop distinguer. (*)

Instruit des préceptes de son Art, dont il avait la pratique la plus facile & la plus sûre, M. Boucher aimait peu à s'en entretenir long-temps; il se défiait de la charlatanerie des mots, & se contentait de juger du beau, plus par sentiment que par discussion. Il préférerait même, lorsqu'il s'agissait d'éclairer un jeune Ar-

(*) M. de Voltaire, dans son Temple du Goût, après avoir parlé du *Poussin*, de *le Brun* & de *le Sueur*, dit que le Dieu du Goût se plaignait

De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.

C ij

tiste qui venait le consulter, de l'instruire par l'exemple plutôt que par l'étalage des règles qu'un autre lui aurait peut-être prodiguées, au hasard de n'en être pas entendu : *Je ne fais conseiller que le pinceau à la main*, lui disait-il ; & alors prenant le Tableau, il le réformait, le corrigeait en quatre coups, & rendait sensible ce qu'il eût souvent expliqué avec bien moins de profit pour le Peintre, & sur-tout pour le Tableau.

Ami de la jeunesse, puisqu'il l'était du plaisir, il en était souvent entouré ; & comme il n'avait, dans sa manière de peindre, aucune de ces incertitudes, aucun de ces mystères qui rendent quelques ateliers inaccessibles, ses heures de travail étaient des leçons utiles pour tous ceux qu'il jugeait dignes d'en profiter.

Né gai, naturel & franc, il fut toujours d'une société aimable. L'envie ne le troubla jamais ; & personne ne rendit justice avec moins de peine à ses rivaux. Le manège & l'intrigue purent

quelquefois lui nuire ; mais il ne les connut pas plus que la basse avarice. Il était noble & désintéressé ; au point d'enrichir ses amis à ses dépens , en leur abandonnant gratuitement ce qu'ils paraissaient desirer de ses Ouvrages.

Privé de la consolation de faire passer ses talents à son fils , il chercha des gendres à qui son goût & ses lumières pussent devenir utiles ; mais il eut le chagrin de leur survivre. M. *Deshais* , l'aîné , jeune Académicien , que la mort arrêta au commencement d'une carrière qu'il avait ouverte avec les plus grands succès , avait épousé l'aînée de ses filles ; & M. Boucher avait donné la cadette à M. *Baudouin* , habile Peintre en miniature , plus connu encore par des gouasses ingénieuses & piquantes que le Public a vues avec plaisir dans les dernières expositions du Louvre.

Faible depuis long-temps , & tourmenté d'un asthme dangereux , sans abandonner son Art , M. Boucher mourut , presque le pinceau à la main , à l'âge

de 64 ans , après avoir recommandé à sa femme de donner à M. Poissonnier , l'aîné , son Ami & son Médecin , le dernier des Tableaux auxquels il avait travaillé , & qui était encore imparfait. Sa haute & juste réputation le rendait digne d'oser offrir ce qui n'était pas encore terminé. Il se rappelait de s'être souvent passionné pour la simple esquisse d'un grand homme.

Il avait employé les dernières années de sa vie à se faire un Cabinet d'Histoire naturelle. Amant de la nature , il s'enflammait aisément pour tout ce qu'elle avait d'agréable & de beau. Sa riche collection offrira aux yeux des Curieux ce que ce genre peut avoir de rare , & sur-tout ce qu'il peut réunir de plus parfait dans chaque espèce. L'ordre & l'arrangement pittoresque qu'il avait mis dans la disposition de chaque morceau , formaient un coup d'œil ravissant , qui ne pouvait être l'ouvrage que d'une âme sensible à l'harmonie des couleurs.

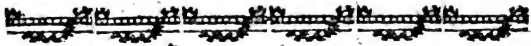
Nous avons oublié de dire , que quoi-

qu'il eût fait peu de portraits , il entreprit celui de Madame la Marquise de P....r en grand ; & nous ne saurions en donner une idée plus avantageuse , qu'en disant qu'il tint à cet égard la balance indécise entre le célèbre M. *Dela-*
latour & lui.

Sa mort a revêtu M. *Pierre* de toutes ses places ; c'est un choix qu'il eût fait lui-même , s'il était d'usage de nommer son successeur.

On a reçu de la main d'un anonyme un Ecrit sur M. Boucher ; mais indépendamment de ce que cet article était déjà fourni , on en aurait difficilement fait usage , parce que le titre d'*Eloge* que portait cet Ecrit , n'empêchait pas que ce ne fût une critique peu décente des talents aimables de notre Artiste.





É L O G E

D U

SR. P A U L I N ,

De la Comédie Française.



LOUIS PAULIN, Acteur de la Comédie Française, était fils d'un Maître-Maçon de Paris. Comme il se sentit peu de dispositions pour le métier de son pere, qui voulait le forcer à le prendre, il s'engagea à l'âge de 17. ans dans un Régiment de Dragons, où il servit quelques années.

Ce goût de jouer la Comédie, qui est devenu si général en France, & qui est quelquefois un des plus honnêtes délassemens de nos Villes de garnison, servit à développer dans le jeune Dragon

C W

un talent qu'il ne connaissait pas, & auquel il se livra tout entier.

Il fit dès-lors, pour se retirer du service, tous les efforts qu'il put ; & il ne fut pas plutôt libre, qu'il vint trouver un Directeur de Comédie à Lyon, avec lequel il fit son marché pour remplir dans sa troupe ce que les gens de cette profession appellent les rôles d'utilité.

Il passa bientôt aux seconds & premiers amoureux, & aux premiers rôles tragiques ; & il débuta le 5 Août 1741 à Paris dans le rôle de *Rhadamiste*, dans lequel il donna assez d'espérance pour qu'on le reçût le 20 Mai 1742 : il est vrai qu'alors son acte de réception ne le destina qu'aux rôles nécessaires.

M. de Voltaire jetta les yeux sur lui pour le rôle de *Poliphonte* dans sa Tragédie de *Mérope*. Une voix forte & des sourcils noirs paraissaient assez convenables à cet emploi ; & quelque temps auparavant la représentation de cette pièce, ce grand Poète disait plaisam-

ment de notre A^{ct}eur, que *c'était un tyran qu'il élevait à la brochette.*

Depuis le grand succès si mérité de *Mérope*, auquel le *Sieur Paulin* ne nuit point, il se vit presque toujours chargé des rôles de la même espèce; mais malheureusement pour lui, les stupides *Tyranneaux* des effais de la plupart de nos jeunes Auteurs, ressembloient trop peu à *Poliphonte*, & ne pouvaient qu'être désagréables pour l'A^{ct}eur chargé de leur barbare imbécillité.

Nous remarquerons ici, pour rendre ces éloges de quelque utilité, qu'un jeune homme à peine sorti du Collège, dès qu'il a rimé quelque Epître ou quelque Elégie, se croit trop aisément en état de chauffer le Cothurne, & ose se faire ouvrir la barrière de nos jeux scéniques, pour y offrir le portrait esquissé de quelqu'un des scélérats dont l'Histoire aurait à rougir d'avoir conservé les noms, si elle n'avait l'objet utile d'effrayer ceux qui pourraient leur ressembler.

Ce motif, suffisant pour un Historien qui ne se pique que d'être vrai, est trop faible pour l'Auteur dramatique, dont l'art principal est d'émouvoir les passions, & de soutenir l'attention de ses spectateurs par des moyens qui fassent trouver quelque espèce de grandeur & d'héroïsme au crime même.

Si le jeune rimeur ne donne au forçait que sa difformité brutale ; si le tyran qu'il peint, ne fait que courir au crime sans précaution & sans génie ; s'il s'enfonce lui-même dans les dangers qui l'environnent, il n'excite qu'un sentiment de pitié & de dédain, qui se réfléchit sur l'Acteur ; & c'est par-là sans doute que Paulin a remporté rarement les suffrages du Public dans ces sortes de nouveautés. Il n'en était pas ainsi lorsqu'il jouait *Pharasma* & les autres rôles de ce mérite.

Là mort de *Montméry*, un des meilleurs Comédiens de ce siècle, laissa en 1743, l'emploi des Paysans vacant ; Paulin offrit de s'en charger, & c'est

fur-tout dans cette espece de rôle que, sans avoir égalé son prédécesseur, il a joui jusqu'à sa mort de l'avantage d'être agréable au Public. Ce fut lui qui joua d'original, en 1749, le rôle de *Blaise* dans *Nanine*; & quoiqu'il manquât à son débit un peu de liant, & à son action un jeu du visage plus facile & plus varié, on peut dire qu'il ne changea jamais la fortune des jolies petites pieces de *Dancourt* & de *Dufresny*, dans lesquelles le caractère de paysan est si agréablement dessiné. On trouve dans l'*Almanach des Théâtres*, à son article, un quatrain qui dit encore plus que nous à cet égard; le voici :

Quand je te vois d'un Roi faire le personnage;
Paulin, je crois être à la Cour;
Quand je te vois un autre jour,
Faire le paysan, je crois être au village.

Il n'est pas aisé de concevoir pourquoi l'emploi des paysans a si souvent été rempli par les Acteurs qui tenaient celui des Rois, & pourquoi, dans la

Province sur-tout , l'un est presque toujours lié à l'autre , sans qu'on y voye aucun rapport , aucune analogie.

Cet usage ne s'est établi probablement que par deux raisons , dont la seconde sur-tout est bien étrangere aux talents que demandait chacun de ces caractères.

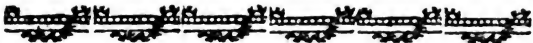
La premiere est que l'emploi des Rois n'a dû être confié d'abord qu'à un Acteur d'une figure & d'une voix importantes , & de cet âge voisin de la maturité , dans lequel l'embonpoint commence à naître. Or , cette dernière habitude du corps à dû naturellement paroître propre à nous représenter un gros fermier , un bon homme des champs , gai , naïf , franc & sans souci.

La seconde est que l'emploi des Rois n'étant pas suffisant pour les services que la troupe a droit d'attendre de chacun de ses membres , on n'a pu y réunir qu'un autre emploi peu considérable ; & celui des paysans est dans ce cas. Nous avons aujourd'hui peu de nou-

veautés où l'on fasse entrer ce personnage , très-propre cependant à couvrir de ridicule l'importance que nous avons jettée sur des objets qui conservent toujours , pour les gens de la campagne , leur antique néant.

Honnête homme & bon camarade , d'une société paisible , égale & douce , Paulin vécut garçon , fut aimé de tous ses égaux , & mourut le 19 Janvier 1770 , âgé de 53 ou 54 ans. Sa maladie lui laissa le temps de mourir en Chrétien ; & il fut enterré à Saint-Sulpice , sa Paroisse.





É L O G E

D E

M. B O N A M Y, (*)

*Pensionnaire de l'Académie Royale des
Belles-Lettres.*



PIERRE-NICOLAS BONAMY naquit à
Louvres en Paris. Ses parents, qui

(*) Cet Eloge est tiré du Journal de Verdun, (Août 1770) dont M. Bonamy a eu pendant fort long-temps la direction. Nous n'y avons fait, ni addition, ni changement : l'Auteur, qui a vécu plusieurs années avec M. Bonamy, n'a rien omis de ce qui pouvait nous faire connaître ce savant Académicien. Quant à la manière dont il a travaillé son sujet, nous n'avons pas cru pouvoir le traiter avec plus d'intérêt. Nous espérons que le public nous saura gré d'avoir préféré cet Eloge à celui que nous nous étions proposé d'écrire nous-mêmes ; il ne pourra que gagner à ce changement.

avaient remarqué en lui des dispositions heureuses, chercherent les moyens de les faire valoir. Ils lui procurerent une excellente éducation, trésor précieux qui vaut mieux que les richesses. Après ses humanités, il entra dans la Communauté de Sainte-Barbe, où il fit sa Philosophie & un cours de Théologie. Il prit, dans cette Ecole, du goût pour l'étude des saints Peres; il lut avec attention leurs Ouvrages, & en fit des extraits qu'il accompagna de ses remarques. Il savait l'Histoire de l'Eglise, & était très-instruit de son ancienne discipline. M. Bonamys'était destiné à l'Etat ecclésiastique, & il en porta long-temps l'habit. Des obstacles l'arrêterent dans cette carrière, & l'engagerent à passer dans celle des Lettres : car alors ces deux routes se touchaient encore; & l'une pouvait conduire aisément à l'autre. La place de Sous-Bibliothécaire de Saint-Victor se présenta; il n'eut pas de peine à l'obtenir. On se souviendra toujours dans cette Maison, des services

importants qu'il a rendus à la Bibliothèque. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir dans cette sorte d'emploi ; des connaissances très-variées , une grande douceur , beaucoup de politesse , & surtout une complaisance à toute épreuve pour le Public. J'ai vu un éloge complet, & de ses talents, & de son affabilité, dans l'itinéraire d'un Savant venu du Nord pour visiter les richesses littéraires de cette Capitale , & qui n'avait pas oublié de voir la Bibliothèque de Saint-Victor. Ces louanges sont d'autant plus flatteuses, que celui qui les donne paraît être lui-même un homme très-instruit , & en même-temps assez difficile à contenter.

M. le Peletier de Souzy , Conseiller au Conseil Royal , & Doyen du Conseil d'Etat , qui avait rempli avec distinction divers emplois honorables dans le Ministère sous Louis XIV & sous la Régence , s'était retiré à l'Abbaye de Saint-Victor , pour y jouir enfin de lui-même. Il connut M. Bonamy ; & bien-

tôt il forma avec lui des liaisons fondées sur leur amour pour les Lettres. M. de Souzy les cultivait. Il était Honoraire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il recommanda, en mourant, M. Bonamy à M. le Peletier Desforts, son fils, qui l'attira auprès de lui pour avoir soin de sa Bibliothèque. M. Bonamy, par son mérite, se rendit bientôt digne d'obtenir l'amitié & la confiance de tous ceux qui appartenaient à cette illustre famille. Ces sentiments pour lui y sont devenus héréditaires. Il était aimé, & est actuellement très-regretté de l'arrière-petit-fils de M. de Souzy, qui fait l'honneur du Parlement par son intégrité, son éloquence & ses lumières. M. Bonamy avait l'avantage d'être considéré d'un grand nombre de personnes distinguées dans la haute Magistrature. Feu M. le Chancelier d'Aguesseau lui avait donné son estime; qui aurait pu lui refuser la sienne?

Son mérite littéraire le fit recevoir,

en 1727, à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il s'annonça avantageusement dans cette célèbre Compagnie par plusieurs discours, qui prouverent que M. Bonamy pouvait traiter toutes sortes de sujets, & qu'aucune partie de la littérature ancienne ne lui était étrangère.

Une érudition variée, mais choisie ; une diction simple, mais correcte ; un raisonnement profond, mais clair & méthodique ; une critique souvent ingénieuse, mais toujours solide, caractérisent les Mémoires qui sont sortis de sa plume. Le nombre en est considérable.

M. Turgot, Prévôt des Marchands, qui faissait avec empressement, & qui savait faire naître tous les moyens d'illustrer son administration, crut qu'il était de la dignité de la Capitale du Royaume d'avoir un Historiographe en titre. Il détermina le Bureau de la Ville à fonder cette place, & à y nommer notre savant Académicien. Ce fut pour

s'acquitter de ce qu'il devait à ce nouvel emploi , que M. Bonamy composa sur Paris plusieurs Mémoires qui ornent le Recueil de l'Académie. Personne ne connaissait mieux que lui la Topographie de cette grande Ville ; personne n'était plus en état de rendre compte de toutes les révolutions qu'elle a essuyées , de tous les changements qu'elle a éprouvés depuis le temps des Romains jusqu'à nos jours. (*) Il avait fait aussi une étude profonde des anciens monuments de notre Histoire ; ce qui engagea M. l'ancien Procureur-Général Joly de Fleury , qui se connaissait en mérite , parce

(*) *Note de l'Editeur.* M. Bonamy assigne trois endroits différents où a été situé successivement l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il occupa d'abord l'emplacement où sont aujourd'hui les Jacobins de la rue S. Jacques. Les Magistrats municipaux transporterent ensuite leurs séances dans une maison dont il reste encore quelques vestiges entre l'Eglise de Saint-Leufroy & le grand Châtelet. Ce ne fut qu'en 1357 , qu'ils allèrent les tenir à la Greve. Dans ces temps-là , on appelait l'Hôtel-de-Ville , le *Parloir aux Bourgeois*.

qu'il en avait lui-même beaucoup, à procurer à M. Bonamy une place de Commissaire au Trésor des Chartes.

M. Bonamy était occupé à recueillir des matériaux pour composer une Histoire de l'Hôtel-de-Ville & de ses Officiers municipaux, lorsque M. Moriau, Procureur du Roi de cette Jurisdiction, laissa à la Ville, par testament, une nombreuse Bibliothèque, à condition qu'elle serait consacrée à l'utilité publique. Les Magistrats municipaux, qui connaissaient dans M. Bonamy les talents nécessaires pour être à la tête de ce dépôt, réunirent la place de Bibliothécaire à celle d'Historiographe. Dès que M. Bonamy eut pris possession de la Bibliothèque, il en fit l'objet favori de son travail. Il y séjournait avec plaisir; elle était, pour ainsi dire, le lieu de plaisance où il passait ses vacances; pendant tout ce temps il n'en sortait presque pas. Il s'y occupait à visiter, à mettre en ordre ou à contempler avec une sorte de joie les richesses qu'elle renferme.

M. Bonamy s'était familiarisé avec les bons Auteurs d'Athenes & de Rome ; il chérissait Horace , & le citait volontiers. Il semble que ce soit la destinée de ce Poète aimable , de faire les délices de tous ceux qui ont du goût pour les Lettres. M. Bonamy ne s'était pas contenté de savoir parfaitement les Langues Grecques & Latines ; il avait aussi étudié l'Hébreu , il entendait l'Italien & l'Espagnol. Quoiqu'il se fût livré à l'étude de l'antiquité , & qu'il eût fait des matieres d'érudition son principal objet , il aimait la Littérature Française. Il connaissait nos meilleurs Auteurs , & il les relisait toujours avec un nouveau plaisir. Il est vrai qu'il donnait la préférence à ceux du siècle de Louis XIV. Il voyait même avec chagrin cette espece de conspiration formée de nos jours contre des Ecrivains , à qui seuls il appartient de tenir le sceptre dans l'empire des Lettres , & dont le regne s'étendra , malgré l'envie , aussi-loin que la postérité la plus reculée.

Aux

Aux talents de l'esprit , M. Bonamy joignait toutes les qualités du cœur. Il était né avec une ame sensible. Il prouva , par son exemple , l'injustice du préjugé vulgaire , qui veut que les Gens de Lettres soient incapables de ces douces émotions , de ces tendres sentimens qui forment les liens les plus étroits de la société. M. Bonamy fit connaissance avec une veuve , dont les vertus le touchèrent encore plus que les appas ; il lui engagea sa liberté. L'intérêt ne présida point à cette union. M. Bonamy n'y acquit qu'une compagne , & y perdit un Bénéfice. Un mariage de cette espece ne pouvait manquer d'être heureux. Pendant près de vingt-cinq années que ces deux époux vécurent ensemble , ce ne fut entre eux qu'un combat de complaisances réciproques. M. Bonamy fut un bon mari ; il eût été un excellent pere , mais il n'eut pas ce bonheur. S'il fut privé de ces tendres objets que la nature nous donne , & qu'elle nous fait une loi d'aimer , il s'en dédommagea

Nécrologe , 1771.

D

en se choisissant des amis, qui le recherchaient avec empressement. Quoiqu'il fût naturellement sérieux & réservé, le plaisir de se voir au milieu d'eux lui inspirait une certaine liberté, une certaine gaieté qui éclataient dans son extérieur. C'était alors que déployant toute son ame, il se communiquait à eux avec confiance dans des entretiens aussi solides qu'agréables. Comme il avait passé une partie de sa vie dans le grand monde, où avec des personnes qui avaient vu la Cour, il savait beaucoup de ces faits particuliers, de ces anecdotes secrètes qu'on ne peut confier à l'Histoire, mais dont le dépôt se conserve dans la mémoire des hommes. On ne se lassait pas de les lui entendre raconter; il avait le vrai style de la conversation; il narrait avec une élégante simplicité, qui était relevée de temps en temps par des faillies pleines de délicatesse.

M. Bonamy déferait beaucoup à l'autorité de ceux à qui il avait accordé son amitié. Il adoptait volontiers leurs

sentiments, leurs opinions. Ses pensées, ses discours & ses actions prenaient facilement la teinte des leurs. Avec un peu d'usage & d'intelligence, il était aisé ; j'ose le dire, de deviner quel était celui d'entre eux qui l'avait entretenu le dernier. Cette facilité, qui fait l'éloge de sa modestie, eût été dangereuse dans tout autre qui n'aurait pas eu, comme lui, le bonheur de n'être entouré que d'amis estimables. Il était cependant quelques occasions où M. Bonamy se décidait par lui-même. Lorsque ses lumières particulières ou sa conscience lui avaient fait prendre un parti, il n'était pas possible de le déterminer à l'abandonner : toute espèce de représentations était inutile ; il prononçait même alors ses volontés d'un ton qui ôtait bientôt l'envie d'insister.

M. Bonamy rendait hommage à la vertu par-tout où il croyait l'appercevoir : un extérieur sage & honnête était auprès de lui une forte recommandation ; & si à ces dehors se joignait un

D ij

langage afforti, on était sûr d'avoir gagné son cœur. J'ignore s'il a été souvent surpris par ces apparences équivoques; mais je puis assurer que personne n'était plus disposé que lui à s'y laisser tromper. Sa candeur ne lui permettait pas de se prêter à ces défiances, que semblent autoriser tous les jours tant d'ames perverses, qui se parent du masque de la vertu.

Avec de pareilles dispositions, il était difficile que M. Bonamy soupçonnât le mal dans les autres. A peine voulait-il le croire sur le rapport des preuves les plus évidentes; & alors, ou il cherchait à l'excuser, ou il le pardonnait aisément. Si quelque impulsion étrangère le faisait sortir de cet heureux caractère, la pente naturelle de son cœur l'y ramenait bientôt.

M. Bonamy mettait de l'ordre & de l'exactitude jusques dans les choses les plus indifférentes. Il exigeait le même esprit de ceux qui dépendaient de lui. Ce n'était pas assez pour lui plaire, de

remplir l'essentiel ; il fallait encore traiter l'accessoire avec la même importance. Au reste, il lui eût été difficile, sans cette ponctualité scrupuleuse, de satisfaire aux fonctions multipliées de toutes les places.

Comme il n'avait aucun motif pour ne pas aimer la Religion, il y était sincèrement attaché. Il l'avait étudiée dans les sources, & la voyait en grand. Il en remplissait les devoirs avec exactitude, mais sans ostentation.

Des passions douces, & qui jamais ne troublèrent la tranquillité de son ame ; le contentement d'esprit que ne pouvait manquer de lui procurer une fortune aisée, dont la possession devait lui paraître d'autant plus agréable, qu'elle était le fruit de ses travaux, & le prix de ses talents ; une vie réglée ; une santé assez uniforme ; un tempérament sain, quoiqu'un peu délicat, & les soins d'une sœur vertueuse, qu'il avait appelée auprès de lui depuis la mort de sa femme, lui procurèrent d'assez longs jours.

D iij

Dans les dernières années de sa vie, M. Bonamy fut sujet à un mal de jambes qui revenait périodiquement au retour du printemps ou de l'été. Cette humeur avait paru, vers la fin de l'hyver dernier, vouloir se produire au-dehors. On était assez tranquille sur son état, lorsqu'il se sentit tout-à-coup attaqué d'une espece d'oppression à la poitrine. On annonça au malade qu'il était en danger. Ce triste avertissement ne l'étonna pas; il se soumit, & reçut avec piété les Sacraments de l'Eglise. Le lendemain Dimanche 8 Juillet, il rendit les derniers sours vers les onze heures du matin, après quinze jours de maladie. Il était âgé d'environ soixante & seize ans.

Personne n'était plus en état que moi de peindre cette ame vertueuse, parce que personne n'a vu M. Bonamy d'aussi près, ni aussi long-temps. Il m'avait connu dès mon enfance; il s'était intéressé au succès de mes premières études. Depuis seize ans, il m'avait attaché à

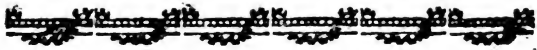
lui pour l'aider dans tous les travaux littéraires. Je regarderai toujours comme un bonheur pour moi, de lui avoir consacré la fleur de ma jeunesse & les plus beaux jours de ma vie. Tant d'années & de leçons & d'exemples, étaient sans doute la plus belle récompense qu'il pût me laisser. Comme les Lettres l'avaient très-bien servi, il avait beaucoup de confiance en elles ; & il ne cessait de m'inspirer les mêmes sentiments.

M. Bonamy, par principe de conscience sans doute, ne voulut jamais se démettre d'aucune de ses places en faveur de personne, quoiqu'on lui eût fait des propositions qui mettaient ses intérêts à couvert.

M. Bonamy était chargé de la composition du Journal de Verdun depuis 1749. Je ne parlerai pas de la manière dont il voulait qu'il fût fait. Je remarquerai seulement qu'il s'était imposé la loi de veiller à ce qu'on n'y imprimât rien qui parût donner la plus légère atteinte, ni aux mœurs, ni à la Religion, ni à la délica-

tesse des Auteurs. M. le Chancelier a confié la direction de cet Ouvrage périodique à M. le Brun, qui réunit les talents de l'homme de Lettres aux vertus sociales qui font l'homme aimable.





É L O G E

D E

M^{LLE}. CAMARGO.



ON ne s'attend à rien moins, dans l'éloge d'une Danseuse, qu'à des noms dignes de nos égards : c'est cependant ce que nous avons à offrir à nos Lecteurs en leur parlant de la célèbre Camargo.

MARIE-ANNE CUPPI (*) naquit à Bruxelles le 15 Avril 1710. Elle était, du côté paternel, d'une noble famille Romaine, qui a donné à l'Eglise des Cardinaux attachés au service de la Maison d'Autriche.

(*) Il y eut dans le XVIe. siecle un Cardinal Romain, du nom de Cuppi, mort Doyen des Cardinaux, & Protecteur des affaires de France à Rome.

D v.

Le sieur *Cuppi*, grand-pere de notre Danseuse, vint s'établir en Flandre, & y épousa une Espagnole de la noble famille de *Camargo* : un arbre généalogique revêtu de toute l'authenticité requise, & que possédait Marie-Anne *Cuppi*, ne permet aucun doute sur cette double descendance.

Le Sieur *Cuppi* mourut quelque temps après son mariage. Il ne laissa qu'un fils au berceau, à sa veuve, qui dissipa la fortune que lui avait laissée son époux, à l'exception du petit fief de *Renoussar*, qui a passé à Marie-Anne *Cuppi* & à ses freres & sœurs.

En dévorant la subsistance de son fils, Madame *Cuppi* n'avait cependant pas négligé son éducation; & les talents agréables qu'il reçut de ses Maîtres & de ses dispositions heureuses, furent pour lui dans la suite une ressource, qu'un mariage contracté avec une jeune personne aussi peu riche que lui, & plusieurs enfants à soutenir, lui rendirent indispensable. Il se réduisit donc à don-

ner, à Bruxelles, des leçons de danse, de musique & de différents instruments.

Marie-Anne Cuppi, dès sa plus tendre enfance, n'avait laissé aucune incertitude sur l'espece de talents qu'on devait lui donner. Elle n'avait jamais pu entendre les sons du violon de son pere, sans être animée presque involontairement par des mouvements si vifs, si légers & si bien mesurés, qu'elle fut regardée comme un prodige, même avant d'avoir eu les premiers principes de l'art de la danse.

A l'âge de dix à onze ans, ses progrès étaient déjà si grands, que Madame la Princesse de *Lignes*, & plusieurs autres Dames de la Cour de Bruxelles, l'envoyerent à Paris avec son pere, pour s'y perfectionner par les leçons de la fameuse M^{lle}. *Prévost*, dont les graces, la vivacité & l'oreille faisaient alors les délices de nos Ballets.

Elle fut recommandée à M. le Prince d'*Isenghien* & à M. le Comte de *Mydelbourg*, son frere, qui se chargerent, avec

D vj

plaisir , d'engager M^{lle}. *Prévost* à prendre pour élève la jeune Camargo : car ce fut le nom de son aïeule qu'elle prit alors , & qu'elle a conservé depuis.

Trois mois de leçons de la D^{lle}. *Prévost*, la mirent en état de venir étonner Bruxelles, par ses talents; mais elle resta peu dans cette ville, où le Sieur *Pelissier*, Entrepreneur de l'Opéra de Rouen, vint faire à son pere des propositions assez considérables, pour le déterminer à engager sa fille avec lui.

Le bruit que fit la jeune Danseuse, était trop voisin de Paris, pour qu'on ne cherchât pas bientôt à l'y attirer; & en effet, le Sieur *Francine* fit un voyage exprès à Rouen, où la chute prochaine de cet Opéra de Province le mit heureusement dans le cas d'emmener avec lui, non-seulement la D^{lle}. Camargo, qu'il avait été chercher, mais les D^{lles}. *Pelissier* & *Petit-Pas*, qui, comme la première, étaient faites pour briller sur un plus grand Théâtre.

M^{lle}. Camargo débuta à Paris par les

caractères de la danse ; & son succès fut si grand , qu'elle fit l'entretien général de cette ville , au point que les modes nouvelles prirent son nom. On se souvient que , dans ce temps-là , l'illustre Maréchal de Villars , à la sortie de l'Opéra , l'ayant abordée près du bassin des Tuileries , ce Jardin immense avait retenti des applaudissements que le public avait donnés à l'hommage public que le Héros venait de rendre aux talents agréables de la Débutante.

De si glorieux suffrages altérèrent l'amitié qu'avait la D^{lle}. Prévost pour son élève , qui fut reléguée dans les Ballets ; mais elle en sortit bientôt , par une circonstance heureuse , qui redonna à ses talents tout l'éclat dont la jalousie cherchait à les priver.

Elle figurait modestement dans un Ballet infernal , où *Dumoulin* , surnommé *le Diable* , devait danser une entrée seul. Son air s'annonce ; il ne paraît point : aussi-tôt la D^{lle}. Camargo , inspirée par le génie de son art , s'élance de sa place

ce , & remplit de caprice le pas entier du Danseur absent , avec un succès incroyable.

Le public connaisseur s'était aperçu du prodige , & son ravissement avait éclaté par les applaudissements réitérés , qui comblèrent de gloire la rivale de M^{lle}. Prévost.

Ce dernier trait acheva de brouiller la Maîtresse , & l'Eleve , à qui les célèbres *Pecour & Blondi* , au refus de la D^{lle}. Prévost , se chargerent de dessiner & de faire répéter désormais les différentes entrées qu'elle eut à danser.

C'est par les leçons du dernier de ces Maîtres qu'elle régla le feu de son exécution , & quelle joignoit la noblesse aux graces , à la légèreté , à la séduisante gaieté qu'elle eut toujours sur le Théâtre. Ce dernier caractère y paraisait si naturel & si bien prononcé , qu'elle l'inspirait aux gens mêmes qui en étaient le moins susceptibles. Effort heureux de son amour pour son talent & pour la gloire ! car elle n'était point gaie hors

de la danse ; ces étincelles de joie qui brillaient dans les yeux & dans tous les mouvements de la Danseuse , semblaient s'éteindre dès qu'elle rentrait dans la coulisse.

Notre siècle , qui devait être celui de la danse , trop ignorée jusques-là , avait donné à M^{lle}. Camargo une rivale bien plus redoutable que la D^{lle}. Prévost ; c'était la D^{lle}. Sallé , si célébrée par les plus illustres & les plus aimables de nos Poètes : il fallut lui céder l'empire des graces simples , tendres , douces & modestes ; mais il restait dans l'art de la danse une assez vaste carrière , pour que M^{lle}. Camargo soutînt sa haute réputation à côté de celle de M^{lle}. Sallé. M. de Voltaire , dans un Madrigal que le lecteur sera charmé de retrouver ici , apprécia les genres de ces deux célèbres Danseuses , & marqua les limites de leur gloire.

Ah ! Camargo , que vous êtes brillante !

Mais que Sallé , grands Dieux , est ravissante !

Que vos pas sont légers , & que les siens sont doux !

Elle est inimitable, & vous toujours nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Graces dansent comme elle.

Ce n'est pas-là le seul hommage que
ce grand Poète ait rendu à la réputation de M^{lle}. Camargo.

Légère & forte en sa souplesse,
La vive Camargo sautait,

dit-il, dans le Temple du Goût.

Le plaisir presse, il vole au rendez-vous;
Chez Camargo, chez Gauffin, chez Julie;

dit-il encore, dans son ingénieuse piece
du Mondain.

L'art du Dessin & des couleurs voulut aussi contribuer à la renommée de M^{lle}. Camargo; & M. *Lancret*, de l'Académie Royale de Peinture, fit d'elle un portrait qui fut bientôt gravé, & qui se répandit dans toute l'Europe, enrichi de quelques vers de M. de la Faye.

Fidelle aux loix de la cadence,
Je forme au gré de l'art les pas les plus hardis;

Originale dans ma danse ,
Je peux le disputer aux *Balons* , aux *Blondis* .

Au milieu de tant de succès , l'Opéra la perdit en 1734 ; mais le goût vif qu'elle avait toujours conservé pour son talent , l'y fit rentrer en 1740 , dans le Prologue des *Fêtes Grecques & Romaines* , sans qu'il parût qu'elle eût discontinué la danse pendant six années entières.

Quelle exécution , du temps du feu Roi ; (s'écrie M. de Cahusac , dans son Traité de la Danse , trois ans après l'entière retraite de notre Danseuse) auroit pu être comparée à celle de Mlle. Camargo !

Ecoutons le même Auteur dans un autre endroit de cet Ouvrage utile. *Vous vous flattez , dit-il , si vous croyez arriver jamais à une gaieté plus franche , à une précision plus naturelle que celles qui brillaient dans la danse de Mlle. Camargo.*

Il est vrai que sa conformation était la plus favorable qu'elle pût être à son art. Ses pieds , ses jambes , ses bras , sa taille , étaient de la forme la plus par-

faite. On fait que son Cordonnier, nommé *Choisy*, fit la plus grande fortune de son état, parce que les femmes de la Cour & de la Ville aimèrent à se persuader qu'il suffisait de l'adresse de *Choisy*, pour avoir le plus joli pied du monde.

Mlle. Camargo avait surpassé aisément Mlle. Prévost dans les menuets & les passe-pieds, parce que cette Danseuse n'avait pas, comme elle, la pointe des pieds tournée en-dehors, & par conséquent les hanches & les genoux; & que par-là elle ne pouvait pas former les pas aussi-bien que son élève.

Il semble que M. Dorat, dans son Poème de la Danse, ait voulu peindre Mlle. Camargo, lorsqu'il a dit, dans ces vers si heureux :

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et se ploye aisément sur le genou flexible;
Que les pieds avec soin rejetés en-dehors,
Des jarrets trop distants rapprochent les ressorts.

Ceux qui ont connu notre Danseu-

se, la retrouvent exactement dans cette image.

Les gavottes, les rigaudons, les tambourins, les marches, les loures, & tout ce qu'on appelle les grands airs, conservaient fidèlement avec Mlle. Camargo leurs caractères propres.

Elle ne fit jamais la *gargouillade*, qu'elle avait jugée peu décente pour son sexe, & qu'elle remplaçait par le *saut de basque*, dont elle & le Sieur Dumoulin ont fait l'usage le plus heureux.

Avec le principe de prendre tous ses pas sous elle-même, elle s'est toujours dispensée de cette précaution connue chez les Danseuses, pour ne pas blesser la décence, malgré la grande élévation de ses cabrioles, de ses entrechats & de ses jettés-battus en l'air. Avec ce seul dernier pas on l'a vue, par gageure, danser toute une entrée, en les faisant en avant, en-arrière, en rond & en couronne. Ce pas, qui était très-brillant dans son exécution, est aujourd'hui très-négligé, sur-tout avec la condition d'être battu bien en l'air.

On n'a jamais mis plus de perfection aux pas de menuet qu'elle exécutait sur le bord des lampes, d'un côté du Théâtre à l'autre; d'abord de gauche à droite, & ensuite revenant de droite à gauche: le public les attendait avec empressement, & les applaudissait avec transport. Les avis du Sieur *Dupré*, qu'elle avait pris à sa rentrée au Théâtre, avaient jeté dans sa danse plus de variété qu'elle n'en avait eu auparavant. Enfin de manieres différentes de M^{lle}. *Prévost*, de *Pecour*; de *Blondi* & de *Dupré*, qu'elle avait eus pour Maîtres, elle s'en était faite une propre à elle, & qui, en leur devant beaucoup, ne les copiait en rien.

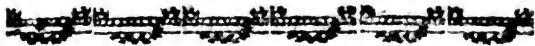
De jolis sons & de la justesse dans la voix, l'engagerent à se montrer encore, avant sa retraite, avec de nouveaux avantages sur ses égales, puisqu'elle réunit dans l'acte charmant d'*Eglé*, des *Talents Lyriques*, le goût du chant à ses talents supérieurs pour la danse.

Il était difficile que M^{lle}. Camargo pût ajouter quelque chose à la gloire

qu'elle s'était acquise ; & elle demanda sa retraite en 1751, qu'elle obtint avec une pension de 1500 liv., quoique la premiere Danseuse n'ait droit de prétendre qu'à cent pistoles ; distinction accordée, suivant les termes du Brevet, au mérite supérieur de la Dlle. Camargo.

Depuis cette dernière retraite jusqu'au 28 Avril 1770, que ses amis l'ont perdue, elle a vécu en femme honnête, en citoyenne paisible & vertueuse, & s'est fait regretter de tous ceux qui la connaissaient, par une conduite modeste, raisonnable & chrétienne.





É L O G E

D E

M^{LLE}. DE LA MOTTE,

De la Comédie Française.



MARIE-HÉLENE DESMOTTES, connue sous le nom de M^{lle}. de la Motte, Actrice retirée de la Comédie Française, mourut à Paris, sur la fin de 1769, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 65 ans. Elle avait débuté au Théâtre Français, le premier Octobre 1722, par le rôle de *Cléopâtre* dans la Tragédie de *Rodogune*, & fut reçue le 21 Novembre suivant ; mais quelque temps après, elle renonça à la Tragédie, pour laquelle elle se sentait peu de talents naturels, & se livra aux seuls rôles comiques.

Son emploi dans la troupe a été long-

temps celui que Paris avait vu remplir ; du temps même de Moliere, par un Aëleur travesti. Les rôles de M^{de}. *Pernelle* , de M^{de}. *Jourdain* , de M^{de}. *De Sotenville* , de la *Comtesse d'Escarbagnas* , de la *Devineressè* , &c. avaient été faits pour *André Hubert*, excellent Comédien dans ces mascarades, & qui mourut en 1700.

Une sorte de décence mal-entendue ; avait donné lieu sans doute à cet usage bizarre, de travestir un homme pour ces especes de rôles. L'art de la scene, en se perfectionnant parmi nous, fit franchir cette petite délicatesse qui tenoit mal-à-propos à la tradition des Drames anciens, dans lesquels tous les rôles de femmes, à la faveur du masque, étaient remplis par des hommes.

Ce fut dans cet emploi comique, & qu'on appelle en termes de l'art, *l'emploi des Ridicules*, que M^{lle}. de la Motte fit, jusqu'à sa retraite en 1759, les plaisirs de la scene.

Nous

Nous avons vu plus d'une Débutante, n'apportant pour ces caractères que leurs dispositions personnelles à être elles-mêmes de parfaites ridicules, les rendre avec froideur & sans gaieté, parce qu'il importe bien plus pour le succès d'un Acteur, qu'il ait le talent de paraître un fourbe ou un avare, que de l'être en effet.

Mlle. de la Motte fut la preuve de cette vérité, puisqu'avec une figure décente, une physionomie vive, une taille élégante & conservée jusqu'à sa mort, de l'esprit & de l'agrément, elle fut toujours très-éloignée d'offrir dans la société quelque chose de commun avec les rôles dont elle s'était chargée. Un peu d'aigreur & d'élévation dans la voix, fut le seul secours que lui prêta la Nature ; tout le reste était dû au talent ingénieux d'imiter, qui fait le mérite d'un Comédien.

Un moment de sensibilité peu réfléchie, disons le mot, un égarement qu'elle se reprocha souvent, lui fit embrasser
Nécrologe, 1771. E

fort jeune ce métier, pour lequel elle n'était pas née. Elevée chez les Ursulines de Metz, elle s'y était attirée l'amitié d'une Dame d'une des plus grandes Maisons d'Allemagne, dont elle ne se fût point séparée, si l'amour n'eût mis un obstacle à cet établissement, plus convenable aux vues & aux sentiments que M. Desmottes, son pere, devait à sa naissance & à son état.

Né à Castel-Jaloux, petite Ville de la Province de Guyenne, où sa famille est revêtue, depuis plus d'un siècle, de la Charge de Lieutenant-Général, il avait embrassé le parti des armes; & après avoir fait presque toutes les guerres de Louis XIV, sans en devenir plus riche, il s'était marié en Alsace, avec une fille bien née, qui s'appellait Marie de la Riviere, & dont il eut deux filles à Colmar.

Ce fut dans cette Ville que M^{lle}. de la Motte naquit, en 1704. Sa sœur cadette, qui vit encore, dans une petite Ville de Bourgogne, ne suivit point

l'exemple de son aînée, & se maria avec un Officier de Cavalerie, qui l'a laissée avec plusieurs enfans, mais sans fortune.

Mlle de la Motte reçue à la troupe du Roi, & jouissant à Paris de l'aisance que donnent les talens dans cette ville, trouva dans les peines où sa mere & sa sœur étaient plongées, une occasion de recouvrer ce qu'elle pouvait avoir perdu de l'estime de sa famille, & se livra toute entière aux charmes de la bienfaisance.

Les vingt dernières années de sa vie n'ont été qu'un tissu de soins tendres & suivis, pour le bonheur de sa mere & le soutien de sa sœur & de sa nombreuse famille. C'est à la juste reconnaissance d'un de ses neveux, que nous devons ce qu'on vient de dire de cette fille estimable.

Amie intime de Mlle. le Couvreur, ce fut chez cette célèbre Actrice qu'elle fit connaissance du plus grand Homme que la France ait vu dans ce siècle, à

la tête de ses armées. Son esprit naturel, sa gaieté, sa franchise aimable, le lui conserverent toujours pour ami. Il ne l'oublia pas même dans un temps où il devint le Héros d'un pays dont il avait fait sa patrie. Des lettres de ce grand Homme conservées par les héritiers de M^{lle}. de la Motte, apprennent qu'il aimait à l'instruire, des premières, de tout ce que ses opérations pouvaient avoir de public. Les amis de M^{lle}. de la Motte ont vu, plus d'une fois, ce Général, si digne de nos regrets, dérober, aux empressements de toute la Nation, des soirées, où il venait jouir paisiblement & sans faste, du plaisir de causer avec son ancienne amie, chez laquelle il était sûr d'ailleurs de trouver une société de Gens de Lettres, qu'elle attirait presque tous les soirs chez elle.

Il s'est conservé une anecdote qui la regarde, & que nous ne pouvons omettre ici, quoiqu'elle paroisse lui être injurieuse; mais l'humeur d'un Auteur

ne tire pas toujours à conséquence ; & le sarcasme qu'on va rapporter , prouve plus le mécontentement , bien ou mal fondé , du bel esprit , que la vérité.

Mlle. de la Motte avait été chargée d'un rôle de Fée dans une de ces petites pieces romanesques , dont le genre est dû à notre siècle conteur. Elle ne parut pas , sans doute , avoir joué le rôle aussi-bien que l'Auteur le desirait ; & celui-ci , dans un moment de vivacité , qui peut-être aurait été moins déplacé vis-à-vis d'*André Hubert* , lui arracha la baguette qu'elle tenait à la main , en lui disant : *Donnez , donnez ; c'est d'une Fée que j'avais besoin , & non pas d'une Sorciere.*

Mlle. de la Motte , au-dessus d'une pareille injure , ne fit qu'en rire avec ses amis , & ne la regarda que comme un des petits inconvénients d'une profession qui l'en dédommageait souvent , par les applaudissement qu'elles méritait du public , & par l'aisance d'une fortune qui lui servait si heureusement à remplir

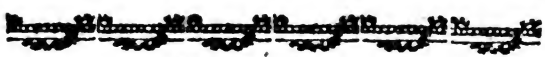
les devoirs d'une fille & d'une sœur vertueuse. Qualités rares chez des gens qui se croient d'un état fort élevé au-dessus de celui de M^{lle}. de la Motte.

Ce n'était pas seulement à sa mère & à sa sœur qu'elle avait fait oublier la première faute de sa jeunesse & de son inexpérience ; elle a mérité à Casteljalous des regrets de ses autres parents, qui ont eu le courage honnête de porter son deuil, malgré les préjugés de la Province.

On trouve dans l'Almanach des Théâtres, ces quatre vers sur cette Actrice :

La Motte rend si finement
Tous les rôles qu'elle débite,
Qu'on croit qu'elle a réellement
Le caractère-qu'il imite.





É L O G E

DE

M. L'ABBÉ CHAPPE,

De l'Académie des Sciences.



JEAN CHAPPE d'AUTEROCHE naquit à Mauriac, dans la haute Auvergne, le 2 Mars 1722, de J. Chappe, Baron d'Auteroche, & de Madelaine de la Forge, fille de Pierre de la Forge, Major du Régiment Royal des Carabiniers.

Après quelques années passées au College des Jésuites de Mauriac, il fut envoyé à Paris, où il continua ses études au College de Louis-le-Grand. Une These générale de Physique, qu'il y soutint avec distinction, annonça quels fruits on devait attendre de son application à cette science de la Nature.

E iv

Heureux Econome du temps , il avait fu en réserver toujours assez pour le goût naturel qui le portait vers le desfin & les mathématiques. Lever des plans par-tout où il se trouvait , ou faire des calculs algébriques , étaient ses amusements favoris.

La connaissance qu'il avait faite , pendant sa Philosophie , de Dom *Germain* , savant Chartreux , l'avait mis sur la voie de l'Astronomie ; & bientôt toutes les nuits qui lui parurent propres à observer , furent perdues pour son repos.

Bien éloigné de penser comme Socrate , que *ce qu'il est nécessaire de savoir de l'Astronomie , pour la navigation , pour la connaissance des saisons , ou pour relever une sentinelle durant la nuit , peut s'apprendre facilement dans l'entretien des Matelots ou de ceux qui chassent de nuit* , il regarda toujours cette science comme la plus digne de son amour. Ce fut à cette passion qu'il livra tout entier un cœur actif & brûlant ; & jamais il ne put se persuader , comme le Sage dont

on vient de parler, que le desir d'expliquer tous les différents mouvements des planètes, de déterminer leur éloignement de la terre, d'écrire leur marche & leurs révolutions, fût une curiosité aussi vaine, qu'injurieuse aux Dieux jaloux de leurs secrets.

Le Pere de la Tour, Principal du College, où il était encore, fit part à M. de Cassini, des dispositions & de l'ardeur du jeune Pensionnaire. Le célèbre Astronome voulut examiner ses essais d'opération, & fut étonné qu'à son âge il se fût déjà porté si loin. Dès-lors il se chargea de cultiver ses talents; & il l'occupa à la levée des plans de plusieurs Maisons Royales, ainsi qu'à l'importante entreprise de la Carte de la France, dont l'Abbé Chappe a été quelques années un des plus utiles coopérateurs.

La traduction des Tables Astronomiques de M. Halley ne pouvait qu'être très-nécessaire à tous ceux qui, comme l'Abbé Chappe, voulaient se consacrer

à l'étude immense du ciel, M. de Casfini lui conseilla de l'entreprendre, & cette traduction parut en 1752, avec des augmentations & des additions qui rendirent l'Ouvrage plus précieux encore, & ne permirent pas qu'on regardât ce premier essai public comme une simple version, qui, loin d'ajouter aux lumières de l'original, les obscurcit le plus souvent. Il ne fallait que du talent pour traduire littéralement M. Halley; mais tirer de nouvelles inductions des opérations & des calculs de l'Astronome Anglais, c'était s'élever jusqu'à lui; c'était annoncer du génie.

L'Abbé Chappe, en traduisant ces Tables, était loin de prévoir qu'un des phénomènes annoncé par M. Halley, devait un jour servir à sa propre gloire, & lui coûter la vie.

L'année suivante, le Roi ayant ordonné la levée de plusieurs plans dans le Comté de *Bitche* en Lorraine, ainsi que l'arpentage de la Forêt qui entoure la ville du même nom; ce fut l'Abbé

Chappe à qui cette opération fut confiée. Mais ce n'était pas assez pour lui de remplir les fonctions du Géometre ; & quoique le ciel de ce Comté fût en général peu propre aux observations astronomiques , quoiqu'il manquât des instruments nécessaires à ses recherches , il s'opiniâtra , pour ainsi dire , à donner à son voyage cette seconde utilité.

Il parvint à se procurer un quart de cercle dans une Cour voisine où il savait qu'on devait trouver aisément tout ce qui peut servir à l'étude des Arts. Les instruments dont il eut besoin , lui furent remis à la Cour du Duc des Deux-Ponts , & après avoir travaillé pendant le jour à la levée des plans qu'on attendait de lui , il détermina , par ses observations nocturnes , la véritable position de la ville de Bitche , sur laquelle notre Géographie s'était jusques-là contentée des *à-peu-près*.

Au retour de ce voyage , qui l'avait fait connaître avantageusement du Ministre & de tous ceux qui cultivaient

les connaissances auxquelles il se livrait avec tant d'ardeur, il se présenta à l'Académie des Sciences, & il y obtint, le 17 Janvier 1759, une place d'Adjoint Astronome, vacante par la promotion de M. de la Lande à celle d'Associé.

Deux comètes qui parurent en 1760, & qu'il observa avec tout le scrupule & la sagacité possibles, justifient l'heureuse opinion qu'avait conçue de ses talents l'Académie qui venait de le recevoir. Ses Recueils précieux ont conservé ce qu'il lui communiqua dans différents mémoires sur cet objet, ainsi que sur la lumière zodiacale & sur une aurore boréale qui fut alors apperçue.

Peu de temps après, tout le Corps des Astronomes de l'Europe, qu'occupait déjà le passage de Vénus sur le Soleil, fixé au 6 Juin 1761, demandait qu'on pût en faire l'observation dans les deux endroits qu'on avait jugés les plus propres à cette double opération. *Tobolsk*, capitale de la Sibérie, & l'*Ist*

de Rodrigue dans la Mer des Indes, étaient les deux lieux désignés.

M. *Pingré* s'offrit pour le dernier de ces rendez-vous, & l'Abbé Chappe, enchanté qu'on eût laissé à son courage l'endroit dont l'accès présentait plus d'obstacles & de difficultés, en sollicita les travaux pénibles avec cette ardeur qu'on voit employer aux ambitieux dans la poursuite des graces & de la faveur.

L'Académie de Russie, que le soin de cette observation regardait naturellement, avait fait demander à l'Académie des Sciences de Paris un coopérateur; l'Abbé Chappe, comme on vient de le dire, s'était offert, & il fut nommé.

Peut-être n'avait-on pas prévu en Russie, qu'il se trouverait, dans le sein même de l'Académie, quelqu'un qui voulût entreprendre un pareil voyage; & l'on peut conjecturer que la politique de ce vaste Empire n'avait pas souhaité de recevoir un Examineur aussi instruit que M. l'Abbé Chappe, puisque l'empressement qu'il eut à partir, pré-

vint un contre-ordre arrivé trop tard en France , & qui aurait pu le priver de la satisfaction de donner aux sciences une preuve éclatante de son amour pour elles , par les fatigues & les dangers qu'il devait éprouver dans une route de 1200 lieues.

Muni des ordres du Roi & des recommandations de son Corps, M. l'Abbé Chappe partit à la fin de Novembre 1760. Par-tout où il trouva des François amis des arts & de leur patrie , il en reçut l'accueil le plus flatteur. M. le Duc de Praslin à Vienne , & M. le Marquis de Paulmy à Warsovie , étaient faits pour se distinguer tous deux à ce double égard ; & notre savant Voyageur , dans sa Relation, leur en a marqué sa reconnaissance.

Arrivé le 13 Février à Saint-Pétersbourg , après mille accidents fâcheux , M. l'Abbé Chappel courut chez M. le Marquis de l'Hôpital , qui le reçut avec bonté. Mais comme son ministère en Russie était prêt d'expirer , ce fut à M.

le Baron de Breteuil ; qui resta Ministre Plénipotentiaire dans cette Cour , qu'il eut l'obligation de voir lever les obstacles qui parurent s'opposer à ce qu'il pénétrât plus loin.

L'Académie de Saint-Pétersbourg désignait alors des lieux moins éloignés que Tobolsk , mais beaucoup moins favorables pour l'objet important qui avait arraché l'Abbé Chappe à sa patrie ; & sans le zèle qu'employa M. de Breteuil , actuellement Ambassadeur à Vienne , M. l'Abbé Chappe n'aurait point parcouru la Sibérie dans sa plus grande étendue , & ne nous aurait pas laissé sur cette partie du Globe , encore trop ignorée , ainsi que sur toute la Russie , les lumières de toute espece , qu'on craignait peut-être qu'il ne nous donnât , & dont sa relation est remplie.

Il est vrai que M. le Baron de Breteuil trouva dans le Comte de *Woronsof* , Grand-Chancelier alors , cette ardeur pour le progrès des connaissances humaines , qui l'inspirait lui-même dans

la vive négociation qu'il avait entreprise pour l'Abbé Chappe.

L'Impératrice Elisabeth donna les ordres les plus précis ; & notre savant Astronome dut à la protection ouverte de cette Princesse, tous les secours dont il eut besoin dans le trajet pénible de 800 lieues qui lui restaient à faire pour arriver à Tobolsk.

Nous passerons légèrement sur les nouveaux périls qu'éprouva M. l'Abbé Chappe, & dont les moindres auraient été, pour un autre que lui, de retarder sa course, & de lui faire manquer le moment indiqué pour son observation.

Aucun Académicien de Saint-Pétersbourg ne s'était présenté pour l'accompagner ; & il partit de cette ville le 10 Mars. Ce fut le 10 Avril suivant qu'il arriva dans la Capitale de la Sibérie, quelques jours avant la fonte des neiges & des glaces, si nécessaires à l'étonnante rapidité des traîneaux, qui dans un mois lui avaient fait faire une aussi grande route, & sans lesquelles il était impos-

sible qu'il ne restât point en chemin.

On ne saurait trop admirer l'heureuse étoile de l'Abbé Chappe, qui lui fait trouver dans les glaces du Nord un Gouverneur, non-seulement ami des Arts & des Sciences, mais qui les cultivait sous ce ciel ingrat. (*) M. le Comte de *Soimanof* accueille le savant Européen, le sert, le protège, & le défend contre les préjugés de l'ignorance & de la superstition.

Il n'y eut que ce Gouverneur, l'Archevêque de Tobolsk, & tout au plus deux ou trois autres particuliers, qui fussent convaincus que le passage de Vénus sur le Soleil était l'objet de sa curiosité & de son voyage. La multitude ne vit dans tous ses apprêts, dans la disposition de son observatoire, & dans tous les instruments qu'il y fit apporter, que des sujets d'allarmes & d'effroi.

(*) C'est ce Comte de *Soimanof* qui a dressé la première Carte exacte de la Mer Caspienne. Il devait une partie de ses connaissances à M. de l'Isle, de l'Académie des Sciences.

Le débordement naturel de l'*Irtis*, & les dégâts qui en furent la suite, lui furent imputés, & augmentèrent la terreur publique. Il fallut faire escorter l'Abbé Chappe, & placer des sentinelles autour de son petit édifice, pour le garantir de l'insolence d'une populace capable de tout dans sa crainte ignorante.

Arrivé au 5 de Juin, M. l'Abbé Chappe touchait enfin au moment de voir remplir tous ses vœux, lorsque, dans la nuit qui précédait ce jour de gloire, tout l'hémisphère, enveloppé tout à coup d'un seul & sombre nuage, fit évanouir ses espérances, & le plongea dans le désespoir le plus vif.

L'observation de ce passage de Vénus devait offrir à l'univers, pour la première fois, le moyen de déterminer avec exactitude la parallaxe du Soleil : ce phénomène était attendu depuis plus d'un siècle par tous les Astronomes. Le célèbre Halley l'avait annoncé ; & la gloire d'en être le témoin semblait être

réservée à notre Physicien : cependant le Soleil déjà à l'horison , ne s'élevait qu'à travers le nuage épais qui dérobaient son éclat à toute la Contrée ; tant de soins, tant de peines , tant de fatigues devenaient inutiles à l'Abbé Chappe , dont l'imagination ardente & vive augmentait encore le supplice , lorsqu'un vent d'Est chassa ce voile importun & cruel vers le Couchant.

Notre Savant , au milieu d'une garde dont il s'était fait escorter pour n'être point assailli par les curieux ; (précaution vaine , puisque tous les citoyens , dans la crainte qu'inspirait sa manœuvre , remplissaient alors toutes les Eglises) notre Savant , dis-je , immobile & l'œil attaché à sa lunette , observa la phase essentielle , l'entrée totale de Vénus sur le Soleil , & termina son opération & ses calculs dans une situation d'esprit qu'il comparait depuis à l'état le plus heureux dont l'ame humaine soit susceptible. Quelques jours après , M. l'Abbé Chappe fit passer ses observa-

tions en Europe , au moyen d'un Courrier que M. de *Soimanof* fit partir pour la Russie ; il en envoya une copie à l'Académie de Saint-Pétersbourg , & une autre à celle de Paris.

L'Astronomie ne fut pas la seule science dont ce voyage avança les progrès. Aidé de quelques observations faites en Russie , par M. de l'Isle , il travailla à diminuer l'imperfection des Cartes Russes qui forment l'Atlas de 1745.

La Minéralogie , l'Histoire naturelle , politique & civile de ces contrées où se porte rarement un œil scrutateur , tout cela se trouve développé dans la Relation que nous a donnée M. l'Abbé Chappe de son voyage en Sibérie.

Elle est composée de 3 vol. in-4°. imprimés chez Debure en 1768 , enrichis d'excellentes cartes géographiques , de plans , de profils de terrains , & sur-tout d'estampes précieuses d'après les dessins de M. le Prince , son ami.

On fait que cet Artiste aimable avait

parcouru la Russie comme l'Abbé Chappe, & que son pinceau charmant, en faisant passer sous nos yeux le tableau des mœurs, des usages & des habillements pittoresques des Russes, a, pour ainsi dire, trouvé une nouvelle nature, qui lui marque dans l'ordre des Peintres une place distinguée.

La dépense étonnante avec laquelle on fit paraître l'Ouvrage de notre Physicien, n'a pu le rendre aussi commun qu'il devrait l'être ; mais sa réputation ne peut que s'aggrandir à mesure qu'il sera plus connu, parce qu'il augmente infiniment la masse de nos connaissances relatives à l'histoire du ciel & de la terre.

Quelques personnes ont voulu soupçonner de moindre exactitude ce qu'il nous apprend sur la puissance, les ressources & les forces réelles de ce vaste Empire ; mais l'Abbé Chappe a été guidé à cet égard par d'excellents mémoires qu'il avait su tirer du cabinet de nos Ambassadeurs & de ceux de quelques

autres Cours ; & l'on peut assurer que personne n'était moins capable que lui de donner sa confiance à des faits peu prouvés , & dont il ne se fût pas assuré par lui-même.

Observateur curieux , adroit & vigilant presque sur tous les objets , il fallait un homme comme lui pour se procurer des secours & des lumières dans un pays où l'ignorance , la pauvreté des sujets , ainsi que le despotisme du Gouvernement les rendent très-difficiles & très-rares. (*) Il suffisait , pour l'Abbé Chappe , qu'il eût envie d'être éclairé sur tel ou tel objet ; aucun obstacle n'était assez fort pour l'empêcher de parvenir à ses vues. Accoutumé dans ses recherches savantes à forcer la nature de se dévoiler à ses regards , il se faisait un jeu de tous les petits mystères des hommes.

(*) Les Russes sont si méfiants & souvent si mal instruits , que lorsqu'on les interroge sur les choses les plus indifférentes au Gouvernement , ils répondent toujours , *Dieu le sait & l'Impératrice.*

Depuis le mois d'Août 1762, époque de son retour à Paris, il s'occupa plusieurs années à rédiger les différents mémoires qui composent l'Ouvrage dont on vient de parler ; mais ce soin important ne l'empêcha pas de contribuer aux travaux de l'Académie ; & le Recueil des mémoires de cette Compagnie en 1767 contient des observations de M. l'Abbé Chappe sur l'électricité, par lesquelles il appuie l'opinion de l'identité du feu électrique avec celui du tonnerre.

Il avait fait placer un mât à 32 toises de l'Observatoire, & le 6 Août de la même année il vit avec M. Cassini, le fils, s'élever du pied de ce mât un trait de feu, qui, allant se réunir à un autre feu sorti de la nue, produisit l'explosion de la foudre.

Ce fut au milieu de ces expériences de physique, que les charmes de l'Astronomie vinrent embraser M. l'Abbé Chappe une seconde fois.

Un nouveau passage de Vénus sur le Soleil était annoncé pour le 3 Juin 1769.

On était sûr d'avoir d'excellentes observations dans le Nord-est de l'Europe : la difficulté était de s'en procurer au Sud-ouest, sur la Côte la plus occidentale de l'Amérique; & le calcul indiquait la pointe de la Californie.

M. l'Abbé Chappe avait triomphé en 1761 des rigueurs du Nord; il ne redouta point les feux d'une zone brûlante; & il partit de Paris en 1768 avec un Ingénieur Français, un jeune Dessinateur, un Horloger & un Valet.

Il se rendit à Cadix, où il devait s'embarquer, muni des ordres du Roi d'Espagne, sur un vaisseau qui allait à la *Vera-Cruz*; mais l'armement de ce vaisseau n'allant pas assez vite au gré de l'impatient Astronome, il risqua le trajet sur un bâtiment qui n'avait que huit hommes d'équipage, & il arriva heureusement dans la Capitale de la nouvelle Espagne, où M. le Marquis de Croy, Gouverneur du Mexique, seconda si bien son activité, qu'il fut rendu à *Saint-Lucar* de la Californie quatorze jours avant

avant celui de l'observation
à faire

Une maladie épidémique
cette contrée fertile, & gène
d'un air assez sain : il en fut d'abord
attaqué faiblement ; & le ciel le plus
pur lui laissa examiner à loisir la co-in-
cidence de la planète de Vénus avec le
disque du Soleil : mais quelques jours
après, languissant encore & tout au plus
convalescent, il osa risquer de passer une
nuit pour observer une éclipse de Lune ;
& cette dernière curiosité lui coûta la vie.

Son principal objet était rempli : il
vit la mort sans effroi ; & recomman-
dant ses papiers à M. *Pauli*, Ingénieur,
il dit qu'il mourait content, puisque son
observation était faite. Sentiment héroï-
que dont il était rempli avant son dé-
part. Nous tenons de M. le Prince, son
ami, qu'ayant cherché à le détourner de
ce second voyage, il lui avait répondu :
*Mon ami, quand je serais sûr de mourir
après mon observation, je ne retarderais
pas mon voyage d'une heure.*

Nécrologe, 1771.

F

Quels regrets ne devons-nous pas avoir, d'être privés de la Relation que M. l'Abbé Chappe nous aurait faite de ce second voyage ! D'après son coup d'œil observateur, nous aurions mieux connu ce peuple sauvage, vif & railleur, qui adore la Lune, qui n'a d'abris que le couvert des arbres, qui ramasse sur quelques plantes une manne délicate descendue avec la rosée, & dont les rivages sont fameux par la pêche des perles.

On vient d'apprendre que M. Baudouin, M^e. des Requêtes, a remis à M. de Fouchy, Secrétaire de l'Académie des Sciences, un paquet qu'il avait reçu d'Espagne, & qui contenait les papiers de M. l'Abbé Chappe, conservés par l'Ingénieur Français, auquel ils avaient été remis.

Le bruit s'était répandu que cet Ingénieur était le seul qui eût échappé à l'espèce de maladie pestilentielle qui nous a enlevé M. l'Abbé Chappe ; mais des quatre personnes qu'il avait con-

duites au Cap S. Lucar, il n'y a que l'Horloger qui, comme lui, ait été la victime du voyage. M. Pauli, le jeune Dessinateur appelé Noël, & le domestique de l'Abbé, sont actuellement à Paris.

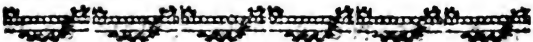
M. l'Abbé Chappe, remplacé aujourd'hui à l'Académie des Sciences par M. Messier, Astronome de la Marine & de la Société Royale de Londres, était d'une taille ordinaire, assez replet, d'un tempérament robuste, d'un caractère noble, désintéressé, droit & plein de candeur. Il avait un esprit ouvert, aimable, gai, & capable, dans l'occasion, d'une fermeté sans bornes. C'est cette dernière qualité qui a causé malheureusement la perte de ses jours, qu'il avait entièrement consacrés au progrès des Sciences.

Tout entier à la gloire qu'il aimait & qu'il voulait obtenir par des routes difficiles, & qui ne la rendissent pas douteuse, il comptait pour rien les agréments d'une vie douce & paisible. Il avait sans doute une de ces ames qu'O-

vide a si bien peintes dans ses Fastes,
Liv. I.

*Felices animos quibus hæc cognoscere primis
Inque domos superas scandere cura fuit,
Credibile est illos pariter vniſque locisque
Altius humanis exſeruiſſe caput.*





É L O G E

D E M O N S I E U R

D E M O N C R I F,

*Lecteur de la Reine, l'un des Quarante de
l'Académie Française, & de celles des
Sciences & Belles-Lettres de Nancy &
de Berlin.*



C E n'est pas un des moindres embar-
ras de l'Histoire littéraire, que de dé-
mêler comment un honnête homme né
avec de l'esprit, mais dont les Ouvra-
ges ne sont qu'agréables & dignes de
quelque estime, est parvenu à la plus
grande considération, par les places qui
lui ont été données, & par les gra-
ces de toute espee qu'on a répandues
sur lui pendant toute sa vie; tandis que
plus d'un homme de génie a vécu trif-

F iij

tement sans récompense & loin de la faveur.

De pareils exemples doivent prouver sans doute, que ce qu'on appelle le bonheur, dépend moins de nos talents que de notre caractère, & que les murmures de quelques mécontents sont plus l'histoire de leur infociabilité, que celle de l'ignorance & de l'insensibilité des hommes.

Cette vérité, utile au charme de la société, s'éclaircira par tout ce que nous avons à dire de l'homme estimable que regrettent aujourd'hui les Lettres.

FRANÇOIS-AUGUSTIN PARADIS DE MONCRIF naquit à Paris en 1687, d'une famille bourgeoise, qui le fit élever, dans l'espérance de lui voir choisir une de ces professions honnêtes, dans lesquelles l'esprit qu'il parut avoir d'assez bonne heure, était un des meilleurs moyens de le distinguer.

L'espérance de ses parents à cet égard fut trompée. Les dispositions brillantes qu'il se trouva pour un exercice plus

fait pour la jeune Noblesse ou pour ceux qui se destinent à l'Etat militaire , qu'à un particulier de son état , lui donnerent des vues contraires à celles de sa famille.

L'avantage qu'il tira de la grace & de l'adresse qu'il avait sous les armes , fut de se trouver souvent avec la jeunesse la plus distinguée de ce temps-là , & de former au milieu d'elle des liaisons honorables , qu'un esprit naturel , une figure aimable , un desir constant de plaire , & sur-tout une humeur égale , douce & complaisante l'aiderent à conserver.

L'amour de la Poésie , si peu susceptible de se partager avec les soins & l'étude d'une autre profession , servit encore à le détourner de la route que lui avaient indiquée sa fortune & ses prétentions naturelles dans la société.

En réfléchissant au bonheur qu'il avait de se faire aimer par-tout où il se présentait , il sentit qu'il pouvait se faire des amis utiles & même des protecteurs ; & la profession des Lettres fut celle à laquelle il se dévoua.

Une de ses plus anciennes productions, est une Ode sur la mort de Louis-le-Grand. Ce genre si élevé de la Poésie n'était pas celui qui convenait le plus à la Muse du jeune Moncrif. Ses Stances n'ont de pyndarique, que de s'occuper peu du sujet annoncé. En effet, de dix strophes dont l'Ode est composée, Louis XIV n'en occupe que les deux premières; & il paraît assez que la faveur du grand Prince qui devait nous gouverner pendant la minorité de Louis XV, était le but où tendaient les efforts lyriques du Poète.

Heureux d'avoir pris pour l'objet de ses éloges un Héros fait pour justifier la flatterie même, M. de Moncrif ne risquait point de rougir un jour d'avoir mérité, par ses louanges, une protection aussi puissante.

La Poésie destinée, dans son origine, à chanter les vertus & l'héroïsme véritable, inspire encore à ses Eleves le goût de la louange; mais en disposant leur esprit au culte, elle leur laisse le

choix de l'Idole. Malheur au Poète, qui, dans ce choix, n'associe pas à son intérêt, comme M. de Moncrif, & la raison, & la vérité. A quel prix un Homme de Lettres ne voudrait-il pas arracher de son recueil l'éloge qu'il a trop légèrement fait de tel homme, tombé depuis dans le mépris!

Les graces & la beauté partagerent aussi de tout temps avec les Héros, les hommages de la Poésie. Cet Art plus doux qu'il faut employer à chanter les Belles & l'Amour, est, pour un jeune Eleve du Parnasse, un des moyens les plus sûrs de se faire des partisans & des prôneurs. Mais si le Poète n'a pas de bonne heure tourné ses pas vers le grand monde, si les beautés qu'il chante sont d'un ordre vulgaire, il sera mal-aisé que sa carrière s'étende par cette voie.

M. de Moncrif, avec un esprit aussi juste qu'aimable, apperçut, du premier coup d'œil, le chemin qu'il fallait suivre. Il s'était procuré des connaissances qui l'avaient jetté dans des cercles ho-

norables ; & il se fit un système adroit d'y contribuer aux agréments qu'on y cherchoit toujours , & qu'on y paye avec usure.

Lecteur intéressant , Acteur ingénieux dans les amusements dramatiques , heureux & facile Artiste lui-même de jolis couplets , de madrigaux flatteurs , de bouquets ou de quelques nouveaux divertissements , il devint nécessaire aux sociétés qu'il amusait , & s'y fit des amis , en n'y portant jamais , ni l'orgueil , ni la bassesse , ni le caprice , ni l'humeur , ni l'inégalité , enfin aucun des vices peu supportables , qui souvent en faisaient exiler ses pareils. Et dès-lors il dut s'attendre à la reconnaissance de tous ceux qui déjà aimaient à partager avec lui leurs plaisirs.

Un des fruits qu'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit , (dit M. de Moncrif lui-même dans une de ses Dissertations , tom. 2 ,) c'est de se procurer une vie agréable.

Nous tenons de ses Ouvrages (comme

me on le voit,) ce que nous venons de dire de lui; & le système que nous lui avons supposé, n'est pas gratuit, puisqu'il ajoute dans la même Dissertation, qu'il ne regarde ses Poésies particulièrement, que comme des *moyens de témoigner l'admiration ou la reconnaissance, d'attirer ou de conserver l'amitié, &c.* tom. 2, pag. 8.

La gayeté naturelle à la Nation Française, avait imaginé dans le commencement de ce siècle le genre plaisant de la parade. Ce fut sur-tout dans ce même Temple, où Chaulieu, la Fare & tous les illustres voluptueux s'étaient rassemblés auparavant, qu'il s'éleva un Théâtre pour cette bouffonnerie, qui fit, pendant plusieurs années, les plaisirs de la meilleure compagnie de Paris.

M. de Moncrif s'y trouvait fort répandu, & il fut un des Hommes de Lettres qui concoururent à rendre cette folie piquante pour les gens d'esprit même.

Nous remarquerons, à l'égard de ce

genre de productions qui ne subsiste plus, & qui a fait place à nos proverbes dramatiques, que ce n'était qu'une imitation de ce qu'on avait vu cent ans auparavant sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

On trouve dans l'Histoire du Théâtre Français, tom. 4, pag. 254, *la farce plaisante & récréative*, qui, pour le style & pour le fond, est l'original de cette espece de plaisanterie.

M. de Moncrif avait passé, dans Paris, pout être un des Auteurs d'une Comédie en trois actes & en vers qui avait pour titre : *L'Oracle des Delphes*. MM. le Président *Hénault* & *Fuselier* étaient nommés avec lui pour cet Ouvrage joué en 1722, & qui fut défendu à la quatrième représentation, parce qu'il contenait *certaines gaietés contre la Religion payenne, & que toute Religion doit être traitée religieusement*, (dit M. de *Leris* dans son Dictionnaire du Théâtre.)

Le petit scandale qu'avait causé cette Comédie, tirée *du Mari confesseur*, de *la*

Fontaine, en a empêché l'impression ; & les Auteurs, quels qu'ils fussent, ont assez bien gardé le secret, pour ne laisser que du doute à cet égard.

Cela n'empêcha pas M. de Moncrif d'être choisi pour être le Secrétaire des Commandemens d'un jeune Prince qui, par une société littéraire formée dans son Palais & sous son illustre protection, annonça son amour pour les Arts, & qui depuis a voulu les honorer encore, en prenant une place à l'Académie Française.

Attaché à M. le Comte de Clermont, M. de Moncrif voulut, en 1732, contribuer aux amusements de Madame la Duchesse douairière ; & ce fut pour cette Princesse qu'il composa la Comédie en un acte & en vers libres, des *Abdérites*, qu'il lui dédia.

Cette petite Comédie fut jouée à Fontainebleau au mois de Novembre de la même année ; mais elle ne parut point sur le Théâtre de Paris, où nous ne devons pas dissimuler qu'elle eût eu peu

de succès, parce que ce genre d'Ouvrage si difficile, demande des talents particuliers que n'avait pas M. de Moncrif, auquel on attribue cependant encore une autre Comédie intitulée : *La fausse Magie*, mais dont aucun de nos Ecrivains sur le Théâtre n'a donné la moindre idée.

L'Essai sur la nécessité & sur les moyens de plaire était une production plus analogue au caractère de M. de Moncrif, & pour laquelle il n'avait qu'à se consulter lui-même. Aussi a-t-il traité cette matière avec assez de succès. On y désireroit peut-être aujourd'hui un peu plus de philosophie & de nerf dans les idées; mais on ne pourrait y employer plus de raison & plus de convenance. Cet Ouvrage estimable contient beaucoup de préceptes très-utiles pour un bon système d'éducation; & c'est un des Livres qu'on peut mettre avec plus de fruit entre les mains des jeunes personnes qui entrent dans le monde.

Une Lettre à Madame de ***, qui

précède une des réimpressions de ce Traité moral, nous dispense d'une longue explication sur l'*Histoire des chats*, qui fit tomber sur M. de Moncrif un torrent de critiques & de libelles. Apprendre au Public de quelle façon cet Ecrivain modeste pensait lui-même de cette bagatelle, c'est le justifier de l'avoir faite.

Dans un écrit mauvais en soi, dit-il, l'esprit n'est qu'un tort de plus. Pourquoi vouloir former un volume ? Pourquoi accumuler des singularités, dont l'inutilité se découvre, & dont la curiosité diminue à mesure qu'on les multiplie ? Aussi a-t-il été libéralement critiqué, ce Livre, que des mains illustres avaient eu la complaisance d'orner de beaucoup de figures, () qui font les trois quarts de son mérite.*

Pour se défendre d'avoir choisi un sujet si bisarre & si peu intéressant, M. de Moncrif, (dit un de ses Censeurs,)

(*) Ces figures étoient dessinées par M. Coppel, & gravées par M. le Comte de Caylus.

cite l'exemple de Lucien ; peut-être en a-t-il l'enjouement. Il allegue encore le Poëme sur la guerre des rats & des grenouilles ; peut-être encore a-t-il le sublime d'Homere.

On ne manqua pas aussi de reprocher au bel-esprit l'étalage d'érudition en tout genre , que ses amis lui avaient fournie, & sur-tout un calcul qui se trouvait faux , parce qu'apparemment on n'avait pas copié juste : ce n'était pas sortir des bornes de la critique jusques-là. Mais un Poète contemporain employa longtemps tous les efforts de sa malignité naturelle , pour perpétuer le ridicule auquel s'était exposé M. de Moncrif ; & l'on fait qu'un de ses plus illustres bien-faïcteurs , celui de ses protecteurs & même de ses amis auquel il devait le plus , & son avancement , & sa fortune , se ressouvint de cette malheureuse histoire *des chats* , lorsque le Poète parut desirer la place d'Historiographe de France , après le départ de M. de Voltaire pour la Prusse. *Tu veux dire , Historiogresse* , lui

dit en riant le célèbre homme d'Etat qu'il est inutile de nommer, puisque nous n'aurions à louer ici que sa facilité à dire de bons mots, le moindre de tous ses talents.

Si la profession des Lettres conduit par les succès à la considération, à l'estime publique, à la fortune ; si elle n'impose qu'un travail indépendant & libre, on peut regarder comme une sorte de justice dans la société, que tant d'avantages soient balancés par le danger de la critique & du ridicule.

Le seul parti qu'il y à prendre pour un homme de Lettre qui s'est fait illusion, & dont le Public a reconnu l'erreur, c'est d'en convenir lui-même ; & c'est ce que fit le sage M. de Moncrif.

Il fit mieux ; il donna le *Rajeunissement inutile*, piece de vers charmante, & qui suffirait seule pour faire de la réputation à un Poëte ; elle est trop connue & trop estimée pour que nous en parlions ici davantage.

La chimere Indienne de la transmi-

gration des ames, fit imaginer à M. de Moncrif un petit Roman intitulé: *Les ames rivales*, qui fut lu avec plaisir, & dans lequel on trouve des traits de critique assez fins relativement aux mœurs.

La fable de ce Roman n'a pas été inutile à celle d'un des Romans de M. Cr..... qui y a pris pour un de ses personnages le nom de *Masulhim*; mais ce qu'il y a de singulier sur cette bagatelle, c'est que M. de Moncrif en ayant donné un exemplaire à un de ses amis qui retournait au Mogol, celui-ci en fit part à un Brame instruit de notre Langue, qui crut y voir de nouvelles branches du merveilleux système des ames douées de la liberté de quitter & de reprendre leurs corps, après s'être promenées dans l'Univers. *En sorte que*, (dit M. de Moncrif;) *je passois dans le Port Royal du Gange pour un génie transcendant. Je reçus même*, (ajoute-t-il,) *un présent du Brame, (*) avec mille assurances d'estime & de vénération.*

(*) Ce présent étoit un petit *in-folio* manuscrit.

Appellé à l'honneur d'être le Lecteur de la Reine, M. de Moncrif jouit, par ce choix honorable, de l'estime qu'il s'était attirée, & du crédit des amis puissants qui l'avaient fait accepter par la plus respectable, & si l'on ose le dire, par la plus aimable des Souveraines.

Il fut bientôt mériter sa confiance & même son amitié, qu'elle n'accordait qu'à des gens qui lui en paraissaient dignes. Ce trait seul suffirait à l'éloge de cet heureux Ecrivain.

Reçu bientôt à l'Académie Française, M. de Moncrif n'eut plus de vœux à faire en aucun genre. A ces places distinguées on en avait réuni d'utiles; l'usage qu'il a fait de la fortune & sa vive reconnaissance, justifient la bienfaisance de ses protecteurs.

Malgré l'attachement qu'il devait aux

crit, représentant les principaux Dieux de l'Inde, avec des notes mystiques. M. de Moncrif a remis ce manuscrit à la Bibliothèque du Roi.

bontés dont l'honorait la Reine, ce fut à ses genoux qu'il courut demander la grace de suivre dans son exil M. le Comte d'A..... Pélisson & lui sont les seuls Littérateurs courtisans qui ayent risqué de déplaire & de se perdre par une conduite dont on a à la Cour si peu d'exemples.

Tous les sacrifices qu'il voulait faire ne furent point acceptés ; mais il fut un de ceux à qui l'on permit d'aller tous les ans témoigner sa reconnaissance à l'illustre exilé, à qui sa disgrâce ne fit presque rien perdre de la haute considération où il avait toujours été, & dans laquelle il est mort.

M. de Moncrif, dont les premiers essais lyriques avaient eu du succès, se voua, pour ainsi dire, à ce seul genre ; car ce n'était pas en sortir, que de faire, par intervalles, quelques couplets délicats & naïfs dans le goût de nos anciennes chansons.

On le vit cependant publier de temps à autre quelques légères dissertations sur

des matieres utiles autant qu'honnêtes , & quelques Cantiques sacrés propres à entretenir la piété de son auguste Maîtresse ; mais , comme nous l'avons dit , son talent particulier le ramenait à la Romance & à la Muse de l'Opéra. Son acte de *Zélinde* sur-tout fit le plus grand plaisir ; & il est un des jolis Ouvrages qu'on remontre au Public avec le plus de confiance.

L'Académie de Berlin & celle de Nancy honorèrent encore , par leur adoption , l'heureuse vie de M. de Moncrif , qui , toujours propre aux amusements de la bonne compagnie , ne s'en sépara jamais , parce qu'il n'eut dans l'âge le plus avancé , aucune des infirmités , aucun des dégoûts qui l'accompagnent ; & qu'au contraire il eut une santé assez robuste , pour être de tout à 80 ans passés.

Il ne nous reste plus à parler que de son ame , qui était , comme dit *Montaigne* , *une des meilleures pieces de sa naturelle condition*. C'est ici que M. de

Moncrif est digne des plus grands éloges; c'est à cet égard que sa gloire solide & vraie s'élève bien au-dessus de celle qu'on acquiert par les dons de l'esprit.

Une Lettre qu'il a écrite à M. Duclos, son ami, sur la bienfaisance, n'a fait que nous tracer l'image de son cœur: il y repousse loin de lui ces cris si souvent répétés par bien des gens contre de prétendus ingrats, dont ils ne sont pas dignes d'avoir à se plaindre. Il ne voit & ne veut voir de prix dans le bienfait, que le bienfait même.

En effet, cet homme, que la fortune & le grand monde n'avaient pu gâter, ne vit jamais dans son aisance rien de plus satisfaisant, que les moyens qu'elle lui procurait d'être utile.

Nous avons sous les yeux une Lettre d'un de ses amis; & voici ce qu'écrit sur notre Auteur, ce Militaire aussi connu par sa bravoure, que par son amour pour les Arts.

C'était un honnête homme, un homme

honnête, un bon citoyen, un bon ami, un bon parent, qualités rares dans ce siècle : il élevait, il soutenait de pauvres parents, qui ne rougissaient pas des bienfaits dont il les comblait ; il n'en parlait jamais lui-même ; & cette générosité serait ignorée sans leur reconnaissance. Jamais il n'a connu un pressant besoin, qu'il ne s'en soit fait un plus pressant encore de le soulager..... Quant à ses amis particuliers, son plus grand bonheur était de leur rendre service, quand il apprenait pouvoir leur être utile ; un plus grand bonheur encore était de les prévenir. Personne n'obligeait comme lui..... Il eût presque fait souhaiter d'être malheureux, pour avoir à se vanter de ses secours, &c.

Nous ajouterons à ces traits, que M. de Moncrif avait un domestique digne de lui être attaché, auquel il laissait toujours une somme d'argent dont il faisait sans intérêt la distribution aux malheureux qui recouraient à lui. Si quelque chose peut étonner plus que cette manière si rare d'obliger, c'est

que nous avons appris qu'il avait bien peu perdu de ses fonds. Nous sommes fâchés d'affliger par-là tous nos avares fastueux, qui aimeraient mieux que nous eussions prouvé que la bienfaisance est toujours une duperie.

C'est ainsi que M. de Moncrif parvint à l'âge de 83 ans, & qu'avec un cœur aussi honnête & aussi noble, il mérita une mort douce & facile. Si le bonheur qui l'accompagna dans sa longue carrière, a plus d'une fois excité l'envie, que ne pouvons-nous espérer que les vertus de son ame exciteront à leur tour quelque émulation ! *Il est un temps dans la vie, (dit l'Abbé Gédoin,) où l'on est plus touché des mœurs, que de la beauté de l'esprit & des avantages de la science, qui, après tout, ne seront jamais la principale partie du mérite de l'homme.*

Voici l'építaphe qu'a faite de cet homme estimable M. de la Place, son ami.

Epítaphe

de M. de Moncrif.

145

Epitaphe de M. de Moncrif.

Des mœurs dignes de l'âge d'or,
Ami sûr, Auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard & plus aimable.

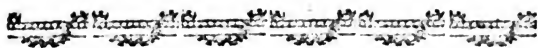


Nécrologé, 1772.

Q

2

1771-1772



É L O G E

D E

*M. MACQUER,**Avocat en Parlement.*

PHILIPPE MACQUER, né à Paris le 15 Février 1720, d'une famille honnête, était le frere de M. Macquer, savant Médecin & célèbre Chymiste, de l'Académie Royale des Sciences. Ils ont vécu constamment dans une intimité dont on ne trouve guere d'exemples, même parmi des freres.

Philippe Macquer, né avec d'heureuses dispositions pour les Lettres, fit avec succès ses humanités, sous les meilleurs Maîtres de l'Université de Paris, & principalement sous M. le Beau, actuelle-

G ij

ment Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. L'habile Professeur l'ayant toujours distingué de la foule de ses autres disciples, l'avait initié dans le petit nombre d'Élèves choisis, auxquels, indépendamment des leçons publiques, il aimait à donner chez lui, dans le particulier, de ces instructions familières & détaillées, si propres à hâter l'effet des talents naissants. M. le Beau, frère du précédent, qu'une mort prématurée a enlevé à la République des Lettres, & dont nous avons fait l'éloge dans notre Nécrologe, était de cette petite Académie, où il préludoit à la place qu'il devait un jour occuper dans celle des Inscriptions & Belles-Lettres.

M. Macquer eut achevé de bonne heure ses études, en y comprenant les deux années de Philosophie. Son inclination naturelle le portait vers cette partie de la Littérature, dont le principal mérite est la beauté du style & le génie de l'éloquence ; mais il fut lui

donner la restriction nécessaire , pour consacrer quelque-temps de son travail à l'étude du Droit. Il y porta l'activité , qui formait une partie essentielle de son caractère , & qu'il avait pour tout ce qu'il entreprenait. Il étudia le Droit Romain , non pour la forme & superficiellement , comme il est presque passé en usage de le faire , mais à fond , & avec autant d'application que s'il se fût destiné à le professer.

On imagine aisément quels progrès doit faire dans cette étude un homme de bien , dont elle est devenue le devoir essentiel , & qui , de plus , est homme d'esprit. En lui supposant une éloquence naturelle , & toutes les richesses qu'on puise dans les sources d'Athènes & de Rome , il ne peut être qu'un excellent Avocat. Tel était M. Macquer. Aussi ne balançait-il pas à en prendre la qualité , qui le mettait en état d'exercer cette profession noble & littéraire en même-temps , & par-là même assortie à son goût & à ses talents. Il désirait de pou-

voir s'y consacrer ; mais un excès de travail avait commencé à altérer son tempérament , & à faire éclore le germe de la cruelle maladie , qui , minant sourdement son corps , a depuis abrégé le cours d'une vie remplie de souffrances. Il reconnut qu'il lui manquait une qualité nécessaire à l'Orateur , *'latera firma*. Il ne pouvait parler à haute voix pendant quelque-temps , sans ressentir de grandes douleurs dans la poitrine , qui duraient plusieurs jours , & lui occasionnaient des crachements de sang. Ses amis & ses proches lui conseillèrent de ne point s'engager dans une profession trop pénible ; & il porta ses vues sur quelque charge de Judicature : mais elles furent traversées par la mort d'une Demoiselle qu'il devait épouser.

Les études sérieuses n'avaient rien diminué de son goût pour la Littérature , ni de cette fleur d'esprit que lui avait donné son commerce avec les Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine. Admis dans leur familiarité à force de veil-

les, & confident de leurs plus secrètes pensées, il en avait pénétré toutes les beautés, sans négliger la lecture des modernes. Il n'était pas exempt de cette forte d'ambition très-permise, qui fait desirer de s'avancer dans le monde, & d'augmenter sa fortune par des moyens honnêtes; mais les circonstances lui en ayant fait manquer les occasions, il se consacra uniquement aux travaux littéraires.

Il avait tous les talens propres à le faire réussir dans toutes les parties de la Littérature; mais l'Histoire eut pour lui des attraites assez puissants, pour le déterminer à entrer dans cette carrière. Frappé de l'utilité de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France, de feu M. le Président Hénault, autant que de la manière dont cet Ouvrage est exécuté; convaincu d'ailleurs de la nécessité de faire de pareils tableaux des autres grands corps d'histoire, que la culture des lettres & l'impression ont multipliés & étendus, au point qu'il n'est plus pos-

ble de les embrasser , il résolut de travailler dans ce genre , dont il avait devant les yeux un si beau modele.

L'Histoire de l'Eglise fut celle qui lui parut la plus importante. Il ne pouvait mieux choisir à cet égard ; mais , sans compter la grandeur du travail , il ne pouvait assurément en entreprendre un plus épineux. Cette Histoire singuliere , & même unique dans son genre , a des difficultés qui lui sont propres. Celui qui la traite , marche continuellement entre deux écueils , qu'il faut également éviter , le *cagotisme* & le scandale. M. Macquer tint un juste milieu. Si , d'un côté , il fut s'élever au-dessus d'une crédulité populaire , qui a trouvé le secret de donner du poids à une foule de superstitions déshonorantes pour la Religion qui les réproûve , il fut , de l'autre , respecter & faire valoir tous les monuments que la vérité a déposés en sa faveur dans les Annales Ecclésiastiques. Philosophe & Théologien tout à la fois , il a marqué , avec beaucoup d'exactitu-

de , les limites qui séparent le domaine des Philosophes de celui des Théologiens. L'éloignement , où il a soin de tenir la raison & la foi , ne leur permettant pas de se réunir dans des systèmes qui accommodent les idées dominantes de quelque Philosophe à la révélation , ou quelquefois même la révélation à ces idées , cela même lui a donné lieu d'exécuter son Ouvrage , de manière à obtenir les suffrages des uns & des autres. En respectant les vérités de la Foi , comme il le devoit , il n'a donné aucune atteinte à la liberté des Philosophes. La sagesse avec laquelle il a tiré une ligne de démarcation entre les droits des deux puissances , a mérité à son Livre l'honneur d'être mis à l'Index à Rome ; mais on connaît la sensibilité des Italiens sur ces matieres. Heureusement l'Orthodoxie n'a rien à démêler avec les prétentions de la Cour de Rome. (*)

(*) Soit avidité des Libraires , soit , de la

Le succès de l'Histoire Ecclésiastique engagea M. Macquer à faire un pareil tableau de celle du Peuple Romain, autre grand corps d'Histoire, qui a droit de nous intéresser, par le spectacle pompeux qu'elle donne à l'esprit, du premier Peuple de l'Univers. Il publia ce nouvel Abrégé Chronologique, sous le titre d'*Annales Romaines*. On y reconnoît la même touche que dans les *Annales Ecclésiastiques*, le même goût que dans le choix des faits, la même précision dans la maniere de les présenter.

Maintenant que les Lettres sont plus cultivées qu'elles ne l'ont jamais été, il arrive presque toujours qu'un Ouvrage qui se recommande par son utilité &

part de l'Editeur, une certaine démangeaison d'écrire, on a augmenté d'un troisième volume l'Abrégé Chronologique, dont on se ferait d'autant mieux passé, qu'on voit dans cette dernière édition, une bigarrure de style & une teinte d'esprit de parti qui défigurent l'Ouvrage de notre Auteur, qu'une main étrangère aurait dû respecter.

par la maniere dont il est écrit, en fait éclore un grand nombre d'autres dans le même genre. C'est ainsi que le Journal des Savants, dont l'idée était si neuve & si heureuse, n'eut pas plutôt paru, qu'il en enfanta plusieurs, dont il est aujourd'hui accompagné comme d'une nombreuse postérité issue de lui, & répandue par toute l'Europe, sous des noms différents. Les Abrégés Chronologiques de l'Histoire de France & de l'Histoire Ecclésiastique ont enfanté, à leur tour, ceux des Histoires de l'Empire du Nord, de l'Italie, &c. tous présentés sous cette forme.

M. Macquer, trop modeste pour ambitionner la qualité d'Auteur de profession, n'avait point mis son nom à la tête de ses Ouvrages, si propres cependant à lui faire honneur. Voyant que, malgré cette précaution, son secret avait transpiré, il avait renoncé aux Abrégés Chronologiques. Une circonstance imprévue l'obligea néanmoins à s'occuper encore de celui des Histoires d'Ef-

pagne & de Portugal , auquel il a beaucoup travaillé, mais qu'il n'a pas fini. M. le Président Hénault avait entrepris, depuis long-temps, cette dernière Histoire, & desirait ardemment de la voir paraître. Mais le poids des années ne lui permettant pas de parcourir encore cette pénible carrière, il jetta les yeux sur M. Macquer, pour le remplacer.

Devenu possesseur des matériaux du Président, M. Macquer y travailla long-temps, avec un courage au-dessus de ses forces; mais le dérangement de sa santé, déjà altérée par les travaux précédents, les fit passer dans les mains de M. la Combe, qu'un rapport des mêmes goûts, des mêmes sentimens & des mêmes occupations avoit rendu depuis long-temps son ami. L'Ouvrage ne pouvoit tomber en des plus propres à y mettre l'empreinte du génie de M. Macquer.

Depuis ce temps-là, il n'a entrepris aucun Ouvrage d'une étendue considérable. Son tempérament, qui se détrui-

fait par degrés, ne lui en laissait pas le pouvoir. Il était attaqué de la maladie la plus redoutable & la plus ordinaire aux Gens de Lettres ; d'une affection de nerfs, d'une forte de mélancolie. Ce mal cruel, sans jamais diminuer en rien les facultés de son esprit, altérait d'autant plus celles du corps, qu'il faisait des efforts incroyables pour le surmonter, & pour cacher les douleurs qu'il ressentait. Il n'y réussissait malheureusement que trop bien ; il fallait le deviner, pour le forcer à donner des secousses à la machine, dont les forces motrices se trouvoient à tout moment sans action. Ces secours lui procuraient des intervalles de plusieurs années, qui avaient toutes les apparences d'une parfaite guérison. Il aurait fallu, sans doute, qu'il renonçât absolument à toute espèce de travail de cabinet, pour prévenir le retour de cette maladie. Mais l'habitude qu'il en avait contractée, le lui avait rendu tellement nécessaire, qu'il lui était impossible d'en soutenir

long-temps la privation totale. C'était une espece de besoin de son esprit, qui coûtait cher à son corps.

Durant les dix dernieres années de sa vie, il se dissimula qu'il travaillait beaucoup, sous prétexte que, depuis ses Annales Romaines, il n'avait fait aucun Ouvrage complet; mais le fait est que ses dernieres années n'occupèrent pas moins les forces de son esprit, que les précédentes. La multitude de connaissances qu'il avait acquises, non-seulement dans l'Histoire & la Littérature, mais encore dans la Physique & dans les Sciences exactes, par le commerce de son frere, avec lequel il passait sa vie, & aux expériences duquel il s'associait quelquefois; la réputation qu'il s'était faite par ses talents; l'intérêt particulier qui l'attachait à l'entreprise littéraire de M. la Combe, son ami; cette facilité à communiquer ses idées à tous ceux qui l'approchaient, l'avaient rendu l'oracle d'une foule de jeunes Auteurs, dont il conduisait les Ouvrages, & per-

fectionnait le style. Il les prévenait, & aimait mieux les aller trouver dans leur cabinet, que de les attendre chez lui, autant pour ménager leur temps, que pour se procurer à lui-même un exercice du corps, qui ne pouvait que lui être salutaire. Nous ne nommerons ici, pour nous conformer à sa maniere de penser, aucun des Ouvrages, dont le public jouit, & dont il jouira bientôt, auxquels il a eu une très-grande part, ou même dont il a conçu l'idée, tracé le plan, & qu'il a fait exécuter sous ses yeux. Le Public ne doit les connaître que par un mouvement libre du cœur & de la reconnaissance de ceux auxquels ils pourront être utiles ou honorables.

Ce genre d'occupation plaisait d'autant plus à M. Macquer, que tenant un juste milieu entre le travail assidu du cabinet & l'inaction absolue de l'esprit, il lui procurait le moyen de satisfaire en même-temps à ce qu'une nature impérieuse exige pour la conser-

vation du corps, & aux besoins non moins indispensables de l'esprit, qui, exercé une fois à penser, cherche toujours à se nourrir de nouvelles idées.

Qui n'eût cru qu'en réglant ses actions par les loix même de la Nature, M. Macquer aurait achevé tranquillement sa carrière? Mais au moment qu'on s'y attendait le moins, il fut attaqué, vers le milieu du mois de Novembre de l'année 1769, d'une nouvelle affection de nerfs si cruelle, qu'après deux mois & demi de douleurs aiguës, qui tinrent bon contre tous les secours de l'art, il succomba le 27 Janvier 1770, âgé de près de cinquante ans, après huit ou neuf ans d'une santé assez bonne.

M. Macquer était d'une taille assez avantageuse & très-bien fait : sa physionomie respirait la probité : la candeur, & je ne fais quoi d'honnête répandu sur sa personne, inspirait pour lui cette sorte de respect qui n'a point été établi par les hommes, & dont la Nature s'est réservé le droit de disposer en faveur

de la vertu. Quoique son ame souffrît de se voir attachée à un corps , en qui le défaut de filtration du suc nerveux rendait l'existence difficile , il n'avait rien de sombre , ni de chagrin.

A une douceur singuliere de mœurs , il joignait une modestie naturelle & vraie , qui en est la compagne inséparable. Cette modestie , qui consistait moins à méconnaître son propre mérite , qu'à reconnaître celui des autres , l'éloignait de la censurer ; mais la même vertu qui lui faisait trouver une vraie satisfaction à louer les talents d'autrui , lui rendait insupportable la vanité , sur-tout dans ceux qui dégradaient leurs belles qualités par un défaut si peu fait pour elles. Il avait le coup d'œil pénétrant , une vivacité de sentiment singuliere , beaucoup d'énergie dans l'ame , un goût sûr & délicat , auquel rien n'échappait. Il faissait avec une promptitude & une justesse merveilleuses les questions les plus abstruses ; il devinait , par une espece d'instinct , la solution des problèmes les

plus compliqués des sciences mêmes qu'il n'avait pas cultivées ; il avait la tête froide , & cette patience de travail qui dévore toutes les fatigues de l'étude , & qui est capable de pénétrer dans la profondeur des connaissances les plus abstraites. Quelques idées de la Chymie & de la Physique, qu'il avait recueillies çà & là, soit par ses lectures, soit par la conversation de M. son frere, avaient germé dans sa tête, y avaient jetté des racines , & produit des fruits surprenants. Il travaillait beaucoup ses Ouvrages : aussi son style est-il recommandable par la pureté, la noblesse, la justesse & la clarté. Toute expression trop familiere, impropre ou affectée, en était soigneusement bannie. Il ne laissait rien sortir de sa plume , qu'il ne l'eût châtié & poli avec toute l'attention qu'on doit au public.

Avide de connaissances en tout genre, aucune de celles qui peuvent orner ou étendre l'esprit , ne lui était indifférente ; & l'ardeur avec laquelle il les recher-

chait toutes, laissait de l'incertitude sur celles auxquelles son inclination le portait par préférence. Cependant, à en juger par le ton qui regne dans les réflexions dont il a orné ses Abrégés chronologiques, & par le grand nombre de Livres sur l'administration intérieure, politique & économique des Etats qu'il avait lus, il semble que ces objets l'intéressaient plus que les autres. Il est à présumer qu'il aurait fait lui-même quelque Ouvrage dans ce genre, si la mort ne l'eût enlevé presque au milieu de sa carrière.





T A B L E

DES HOMMES CÉLEBRES

*Dont les Éloges se trouvent dans le Né-
crologe de 1771.*

BONAMY, Bibliothécaire instruit, &
Journaliste, *page 65*, rédigé d'après
le Journal de Verdun.

BOUCHER, Peintre célèbre dans le genre
gracieux, dont les compositions sont
très-ingénieuses, mais le coloris peu
naturel, *page 35*, rédigé par M. Bret
de Dijon.

BOYER, savant Médecin, *page 1*, ré-
digé par son neveu.

CAMARGO, (Mademoiselle de) la plus
célèbre Danseuse de l'Europe, & la
première dans son genre au théâtre de
l'Opéra, *page 81*, rédigé par M. Bret.

CHAPPE, (l'Abbé) célèbre Astronome,
Auteur d'un Voyage en Sibérie, rem-
pli d'excellentes observations, *page*
103, rédigé par le même.

T A B L E, &c.

MACQUER, Historien compilateur, *page* 147, rédigé par M. Bret.

MONCRIE, Poète & Profateur maniéré, qui a mis de la délicatesse & du gracieux dans quelques-uns de ses petits Ouvrages, *page* 125, rédigé par M. B. D. D.

MOTTE, (Mademoiselle de la) Actrice de la Comédie Française, *page* 95, rédigé par le même.

PAULIN, Acteur de la Comédie Française, *page* 57, rédigé par le même.

TRUBLET, (l'Abbé) Compilateur en Morale & en Littérature, *page* 17, rédigé par M. P...

Fin de la Table.

LE NÉCROLOGE

D E S

HOMMES CÉLEBRES

D E F R A N C E.

TOME QUATRIÈME.

ANNÉE 1772.

LE NÉCROLOGE
DES
HOMMES CÉLÈBRES
DE FRANCE,
PAR UNE SOCIÉTÉ
DE GENS DE LETTRES.

ANNÉE 1772.

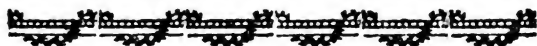


A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR, Imprimeur &
Libraire.

M. DCC. LXXV.



LE NÉCROLOGE
DES
HOMMES CÉLEBRES
DE FRANCE.



ÉLOGE
DE
M. GANDOGER. (*)



PIERRE-LOUIS GANDOGER, Médecin-consultant du feu Roi de Pologne, Pro-

(*) Cet Eloge, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, a été lu dans une séance publi-

Nécrologe, 1772.

A

esseur d'Anatomie , de Chirurgie & de Botanique en l'Université de Lorraine , Membre des Académies de Nancy , Florence , Sienne , Dijon , Toulouse , &c. Docteur agrégé au College Royal des Médecins de Nancy , Médecin des Hôpitaux du Roi , & digne de tous ces titres , naquit à Lyon , le 6 Août 1732.

Une date si rapprochée de celle de sa mort , annonce la brièveté de sa carrière. Il n'est que plus étonnant que dans un si court espace se rencontre une ample matière d'éloges , & qu'une vie terminée avant le temps , puisse mériter de longs regrets. La durée de l'existence ne doit donc pas se mesurer par le nombre des jours , mais par celui des travaux utiles. Ceux qui ne voyent la vieillesse que dans les rides , ignorent que la maturité de la raison est une espèce de vieillesse anticipée , & qu'il suffit d'avoir vécu utilement , pour se flatter d'avoir long-temps vécu. A juger , d'après

que de la Société Royale & Littéraire de Lorraine , & imprimé à Nancy.

cette maxime, l'homme estimable dont nous déplorons la perte, nous pouvons dire de lui, qu'il a multiplié ses années par l'usage qu'il en a fait.

Cette louange est d'autant plus glorieuse pour M. Gandoger, qu'il ne la doit qu'à lui-même, & que la négligence avec laquelle il fut élevé, ayant presque étouffé dans sa naissance le germe d'esprit & de talent qu'il avait reçu de la nature, il fut réduit à le développer lui-même, sans l'aide des conseils & des réflexions étrangères, & à parcourir sans guide la route qu'un instituteur habile lui aurait abrégée ou aplaniée. Il fut enfin l'auteur de son propre mérite.

Mais avant d'entrer dans les détails relatifs à son éducation, il faut prendre les choses de plus haut, & remonter à l'origine de sa famille.

Ses ancêtres étaient Italiens ; & ses parents encore existants à Rome & à Naples, sous le nom de *Gandogeri*, occupent dans ces deux villes des places hon-

nêtes. Les liaisons que son aïeul avait contractées avec quelques Négociants Français, l'engagerent à prendre leur état, & à se fixer dans leur patrie. Pierre-Charles Gandoger, pere de celui dont il est question ici, s'établit à Lyon, & s'y maria.

S'il se fût borné à continuer le commerce qu'il avait appris dès son enfance, & qu'il exerçait avec distinction, il aurait pu conserver à sa famille cette aisance modeste, cette heureuse médiocrité qu'Horace a peinte de couleurs si séduisantes, & qui n'éblouissant pas les yeux par les dehors fastueux qui cachent les peines des riches, ne les révolte point non plus par l'effrayant spectacle que présentent les miseres des pauvres. Mais la manie de presque tous les hommes est de croire qu'ils ne sont point à leur place, & de regarder comme un oracle infaillible, l'inquiétude secrete & vague qui les rend mécontents de leur état. Egaré par les perspectives trompeuses que lui offrait son imagination,

le pere de M. Gandoger se dégoûta de son commerce. Il oublia que le vrai trésor d'un pere est l'ame de ses enfans, pour se livrer à une foule de projets qu'il avait conçus, & sacrifia son temps & sa fortune à l'exécution de ces idées chimériques. Ce nouveau genre de folie (car il n'est guere possible de caractériser autrement la maladie des projets) était incompatible avec la vie sédentaire qu'aurait exigé le bien de sa famille. Il se détermina donc à mettre son fils en pension chez un de ses parents, sans autre motif que celui de se livrer plus librement à des courses ruineuses, pour satisfaire sa passion favorite.

Une funeste expérience l'éclaira, mais trop tard, sur les dangers de cette passion; & il mourut enfin sans avoir recueilli d'autre fruit de ses travaux, que l'entiere dissipation de sa fortune, & de folles espérances.

Que devint pendant ce temps le jeune Gandoger? Eloigné, à sept ans, & privé à quinze, d'un pere qui avait formé tous

les projets , excepté celui de donner à son fils une éducation convenable ; livré aux soins dédaigneux , & , pour ainsi dire , à l'indifférence d'un parent qui le voyait avec les yeux d'un étranger ; dépouillé de toutes ressources , par le délabrement de la fortune dont il aurait dû jouir , il se vit , dès sa jeunesse , la victime du malheur & de l'expérience.

On ne songea pas même à lui procurer ces éléments des Sciences , ces notions communes qui sont devenues la base de l'éducation la plus vulgaire. Ses premières années s'évanouirent dans une inaction pernicieuse , & son enfance prolongée se perdit dans une espèce de léthargie ; mais il en sortit par un réveil éclatant. Cette ame inculte & abandonnée se débarrasse tout-à-coup des entraves qu'on lui imposait , & se crée , pour ainsi dire , elle-même.

Ses premières réflexions furent tristes & amères. Il apprit à gémir en apprenant à penser ; & le jour nouveau , dont

la raison frappait ses yeux , ne servit qu'à l'éclairer sur la nature de ses pertes , & sur l'horreur de sa situation. Elle était affreuse ; il le sentit ; mais il ne se laissa point abattre.

Il vit clairement qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre , que celui d'acquérir des connaissances. La perte de ses premières années lui sembla d'abord irréparable ; mais il se promit bien de s'en dédommager avec usure , par l'emploi de celles qui devaient les suivre. Il ne fut pas long-temps sans tenir parole. Déjà une suite d'occupations enchaînées l'une à l'autre , succède aux minucies puériles où son imagination avait été rétrécie. Déjà , par un choix heureux & qu'il s'est dicté lui seul , il s'adonne à l'étude des Mathématiques , étude si propre à rectifier les erreurs de l'esprit , & à lui donner cette précision dans les idées , cette méthode , cette justesse rigoureuse , sans lesquelles il n'est point de véritable Philosophe.

Le goût que M. Gandoger avait pris

tout-à-coup pour cette science, n'était point un de ces desirs frivoles, enfants d'une vaine curiosité, qui, non moins stérile dans ses effets, qu'ardente dans son principe, se borne à effleurer la superficie des sciences, & n'en veut habiter que les dehors. C'était une espèce de passion véhémence, dont la vivacité même garantissait la durée. Il se livrait au plaisir de s'instruire avec d'autant plus d'ardeur, qu'il en avait été privé plus long-temps; & l'on fait combien l'habitude de la privation augmente l'enthousiasme de la jouissance.

Ce qui contribua plus encore à l'avancement de notre jeune Mathématicien, ce fut l'heureux hasard qui lui procura la connaissance de M. Clairaut. Cet illustre Géometre fut ravi de trouver dans un élève des dispositions si dignes de suffrage & d'encouragement. Non-seulement il daigna l'aider de ses conseils; mais il le prit en amitié.

Ses progrès, sous un tel maître, ne pouvaient manquer d'être rapides. En

moins de deux ans , il parvint à ce dernier terme des Mathématiques , qu'on appelle la Géométrie transcendante. Les questions épineuses , les théorèmes obscurs , les problèmes compliqués , rien n'était plus capable de l'arrêter. Animé d'un coup d'œil de M. Clairaut , il étudiait , il éclaircissait , il dévorait tout ; & bientôt les discussions profondes des l'Hôpital , des Reyneau , des Sutton , des Leibnitz , des Newton , lui devinrent familières.

Frappé d'étonnement à la vue du trésor de connaissances que M. Gandoger avait acquises dans un âge si peu avancé , M. Clairaut ne l'appellait plus que son petit Bernouilli. Cette dénomination familière était bien flatteuse de la part d'un homme si célèbre. M. Clairaut se retrouvait , pour ainsi dire , lui-même dans le jeune Gandoger. Il se rappelait qu'à l'âge de ce dernier , il avait à la fois instruit & étonné l'Europe savante , par son sublime *Traité de Géométrie*. Cette conformité de goût , cette précocité

cité de talent pour les sciences exactes, occasionna l'amitié dont j'ai dit que le Maître honorait l'Eleve.

Cependant l'aptitude prématurée de M. Gandoger, pour les Mathématiques, unie à l'estime de M. Clairaut & des Savants auxquels ce dernier l'avait présenté, lui promettait un rang honorable parmi les Géometres, mais ne lui en donnait point dans la Société. Il lui fallait un état. Déterminé dans son choix par le genre d'études qu'il avait embrassé avec tant de succès, il tourna ses vues du côté du Génie. On peut croire que ses connaissances étendues en matière de Géométrie, furent distinguées dans les examens qu'il eut à soutenir. Il fut admis sans difficulté en qualité de surnuméraire.

On venait de conclure alors la paix glorieuse qui suivit les victoires de Laufeldt & de Fontenoy. Cette circonstance heureuse pour la tranquillité des Nations, n'était pas favorable à l'avancement de M. Gandoger. L'Europe, fatiguée par

les secouffes d'une guerre longue & cruelle, paraissait disposée à jouir long-temps d'un repos qu'elle avait payé si cher. Tout semblait donc éloigner la guerre ; & l'on fait que le retour de ce fléau destructeur, peut seul donner aux jeunes Ingénieurs du travail & des espérances. Telle est la malheureuse condition de l'humanité, que presque toujours le bien particulier naît du mal général, & que la bisarrerie mystérieuse des destinées attache souvent au désespoir & à l'infortune de tout un peuple, le bonheur de quelques individus.

M. Gandoger passa deux ans dans l'incertitude. Il s'enfonça de plus en plus dans l'étude des Mathématiques ; mais il s'attacha spécialement à la partie qui avait le plus d'affinité avec son état, telle que la théorie de l'attaque & de la défense des places, si fort perfectionnée dans le siècle passé par les Cohorn & les Vauban, & dans le nôtre, par de dignes imitateurs de ces grands Maîtres.

En se dévouant ainsi à l'art formidable que les hommes ont inventé pour abrégér leurs jours, M. Gandoger ne soupçonnait guere qu'il fût appelé à la profession bienfaisante, dont le but est de les conserver. Occupé des calculs meurtriers de la Tactique, il ne songeait pas aux leçons salutaires de la Médecine. Une circonstance singuliere l'emporta comme malgré lui vers l'étude de cette derniere science, & le déroband, pour ainsi dire, à l'école d'Archimede, le transporta dans celle d'Hippocrate. Cette anecdote mérite d'être rapportée.

Un de ses amis, étudiant en Médecine, imagina de lui faire voir l'amphithéâtre où M. Petit donnait ses leçons d'Anatomie, sans le prévenir de l'espece d'endroit où il le conduisait. Le dessein de son ami, comme ce dernier l'a depuis avoué lui-même, était uniquement de s'amuser de la frayeur que lui causerait le spectacle de cet amphithéâtre. Il faut avouer que la vue d'un lieu pareil, où les images de notre destruction

sont multipliées sous des formes hideuses, est bien capable de surprendre & d'allarmer l'imagination. On n'entre point dans ces especes d'antres consacrés à la mort, sans un frémissement sombre & funebre; mais il n'en est pas de même quand on y porte les yeux d'un Anatomiste. Une habitude journaliere le rend insensible au spectacle dont la nouveauté nous révolte. Nous appercevons avec effroi dans un squelette les restes informes d'un être qui a perdu la vie; l'Anatomiste n'y voit que des os, des arteres & des veines. Nous songeons à notre néant; il ne s'occupe que de son art. Nous repoussons l'idée de la mort, & il se familiarise avec elle.

M. Gandoger, ignorant le tour que son ami voulait lui jouer, entra sans défiance dans cette espece de boucherie humaine, où quelques jeunes gens s'occupaient à décomposer, pour ainsi dire, le corps humain. Plusieurs cadavres étaient étendus sur des tables. Ce spectacle inattendu causa quelque surprise à

M. Gandoger ; mais cette surprise momentanée eut bientôt fait place à l'admiration. Son attention fut fixée par la structure merveilleuse des machines qu'il avait pour la première fois sous les yeux. Il fut frappé sur-tout de la préparation d'un cadavre , dont tous les vaisseaux injectés & disséqués rassemblaient sous un seul point de vue tous les détails de la plus exacte angéiologie. La distribution de ces canaux, leur marche, leur terminaison, leur origine, tout devint pour notre jeune Géometre l'objet d'une foule de questions rapides qu'il faisait à son ami. Honteux de son ignorance, sur une matière qui lui promettait des découvertes si intéressantes, il demanda à M. Petit la permission d'assister à ses leçons, & sortit avec une espèce d'extase, d'un lieu qui n'inspire à d'autres qu'un sinistre effroi.

Cet enthousiasme lui parut le signe d'une vocation infaillible. Né avec une de ces imaginations de feu, qui saisissent vivement tout ce qui les frappe,

il revint dès le lendemain au cours de M. Petit. La clarté, l'éloquence, la méthode, le ton philosophique que ce Médecin-Anatomiste mettait dans ses leçons, acheverent d'électrifier la tête de son nouveau disciple, qui les suivit avec ardeur. Il semble qu'en entrant dans cette amphithéâtre, une inspiration subite lui eût découvert le genre de travail que lui destinait la nature. Il se détermina soudain à quitter un état qui ne lui offrait qu'une perspective incertaine & éloignée, & crut qu'il n'était pas moins glorieux d'assurer la vie de ses concitoyens, que de procurer la mort aux ennemis de l'Etat. Ainsi notre vocation est pour nous-mêmes une énigme, dont le mot ne se laisse souvent deviner que fort tard. Ainsi l'homme qui ose regarder l'avenir comme sa conquête, se voit à chaque pas l'esclave des événements & le jouet des circonstances.

M. Gandoger se fit inscrire aux écoles de Médecine, & remplit les quatre années de son cours avec tout le soin

qu'inspire le desir d'apprendre , quand ce desir n'est point étouffé par des distractions étrangères. Il prit ensuite le bonnet de Docteur , & obtint l'agrément du Ministère pour aller à Québec , en qualité de Médecin du Roi. Ce long voyage , dans un continent où la nature est si digne d'être encore interrogée , cette espece de mission philosophique s'accordait merveilleusement avec l'envie qu'il avait d'acquérir de nouvelles connaissances , d'étudier le physique & le moral des hommes & des climats , & de jeter , enfin , sur les différentes parties de l'Univers le coup d'œil d'un Médecin & d'un Naturaliste. Il avait tout disposé pour son départ ; mais le sort qui avait déjà contrarié ses premiers projets , arrêta encore l'exécution de celui-ci. On apprit la réduction du Canada ; & il fut contraint de rester à Paris.

Il est aisé d'imaginer qu'il n'y resta pas oisif. Il saisit avec empressement l'occasion de s'appliquer à la Chymie , c'est-

à-dire , à cette science importante , qui , par les analyses & les combinaisons de tous les corps , cherche à découvrir leur nature & à déterminer leurs propriétés ; à cette science qui a si bien mérité de la Physique & des Arts , depuis que les Stahls & les Boerhaves ont fait succéder les recherches lumineuses de la Philosophie expérimentale , aux vaines spéculations & aux rêves extravagants de l'Alchymie.

Dans les différents laboratoires que fréquentait M. Gandoger , il rencontrait régulièrement M. l'Abbé de la Galaiziere , qui honore les Arts , & s'honore lui-même en les cultivant.

M. l'Abbé de la Galaiziere passa d'une estime réfléchie pour M. Gandoger à une amitié sincère. Il le présenta à M. son frere , Intendant de Lorraine. Ce fut une des époques les plus heureuses de la vie de M. Gandoger.

M. l'Intendant ne se borna pas avec lui à ces politesses équivoques , à ces démonstrations stériles , dont la plupart

des Grands ont fait un art & un jargon particulier , pour éblouir avec plus de facilité ceux à qui ils prodiguent de vaines offres de services. Sans avoir recours à ce manège indigne d'une ame franche & d'un cœur généreux, il proposa à M. Gandoger un établissement dans cette Province. Mais le séjour de la Capitale avait pour ce dernier l'attrait qu'il a pour tous les Amateurs des Sciences. C'est-là en effet que les ressources sont plus abondantes, les lumières plus multipliées , les études plus fécondes. Paris semble être la patrie naturelle des talents. Aussi M. Gandoger hésita-t-il quelque temps avant de se rendre aux sollicitations & aux bontés de son illustre Protecteur. Il se détermina enfin en 1763 , à venir fixer sa demeure en Lorraine. Dès l'année suivante , il fut nommé Médecin-consultant du Roi de Pologne , Agrégé ensuite au Collège Royal des Médecins de cette Ville , & décoré successivement des autres titres que j'ai rapportés au commencement de son Eloge.

Est-il besoin de rappeler le zèle ardent avec lequel il a rempli toutes ces places honorables ? Jaloux de répondre à l'idée favorable qu'on avait conçue de ses talents, il regagnait par l'opiniâtreté de son travail ce qui pouvait lui manquer en de certaines parties du côté de l'expérience. La vivacité de son tempérament passait dans ses études, & précipitait la marche de son génie. Il portait dans les méditations de son cabinet, le même feu dont il étincelait dans la société. Ce feu, qui ne pouvait se cacher long-temps, se montrait, pour ainsi dire, par des explosions continuelles. Son ame semblait être toujours sur ses levres ; elle perçait à travers ses gestes ; elle était écrite dans ses regards.

Je crois le voir & l'entendre encore donner ses leçons sur les mystères les plus embrouillés de l'Anatomie ; démontrer avec une facilité incroyable la multitude de petits ressorts qui composent le jeu de la machine humaine ; parcourir

rapidement ce labyrinthe tortueux , sans s'y égarer jamais ; rendre avec une éloquence facile , naturelle , véhémence , les détails d'une science sèche , pénible , hérissée de termes barbares , & fixer pendant plus d'une heure l'attention d'un auditoire nombreux sur un sujet triste & rebutant par lui-même.

Tel était M. Gandoger , même dans les conversations ordinaires. Il saisissait tous les objets avec promptitude : il exprimait toutes ses idées avec chaleur. On eût dit que ses pensées accumulées dans sa tête se précipitaient pour en sortir toutes à la fois. Aussi ne pouvait-il comprendre la paresse de ces esprits lents , de ces hommes froids , dont l'ame ne passe jamais sur leur physionomie , & reste ensevelie , pour ainsi dire , sous le masque de leur visage.

Quant à ses Ouvrages , le plus considérable de ceux qu'il a livrés à la Presse , est son *Traité-pratique de l'Inoculation* , qui parut il y a deux ans , & qu'il avait lu par morceaux dans les séances

séances de l'Académie de Nancy. Les avis des gens de l'art sur cette espèce de recueil savant & utile, n'ont pas été partagés comme leurs opinions sur le fait qui y est discuté. Les Anti-inoculateurs ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il y regne une érudition choisie, & que le récit des expériences est heureusement enchaîné avec le développement des principes.

Mais il ne m'appartient pas de prononcer sur cette matière ; & m'y arrêter trop long-temps , ce serait , selon l'expression d'Horace , marcher sur les cendres trompeuses qui couvrent un feu mal éteint. En vain , les la Condamine , échauffés d'un zèle respectable , ont-ils prodigué en faveur de l'inoculation les apologies les plus éloquantes ; en vain les Boerhave ont-ils rendu des hommages affirmatifs à l'utilité de cette pratique salutaire ; (*) en vain les premières

(*) *Inoculatio prophylaxis est variolarum tuta ac certissima.* Boerhave.

têtes de l'Europe ont-elles donné à cet égard des exemples plus persuasifs & plus augustes : cette grande question n'est point encore décidée. M. Gandoger remarque judicieusement qu'on a eu tort de faire dégénérer une discussion si importante, en une querelle polémique. Ce n'est, ni par des injures amères, ni par des brochures facécieuses, ni par des libelles, ni par des calembours, qu'on peut arriver à la solution d'un problème qui intéresse le Genre-humain. Les sentimens sur l'inoculation sont devenus une affaire de parti, un fanatisme conventionnel de part & d'autre ; & comme il arrive dans toutes les disputes, celle-ci, bien-loin d'éclaircir la vérité, n'a servi qu'à prêter des armes au pyrrhonisme.

M. Gandoger, brûlant de cet amour du bien public, de ce zèle pour la patrie & pour l'humanité, qui caractérisent les vrais Philosophes, ne souffrait pas patiemment que l'on combattît ses idées sur l'avantage de l'inoculation.

Frappé de leur évidence, il s'indignait des petits subterfuges, des chicanes tortueuses, des préventions triviales que certaines personnes de mauvaise foi opposent à l'établissement d'une pratique si précieuse.

Le tribut que M. Gandoger présenta à l'Académie de Nancy, le jour de sa réception, était un Ouvrage non moins important par la nature de son sujet. Il s'agissait d'examiner la meilleure manière de conserver le bled, & les préparations nécessaires pour le garantir des insectes dont il est la proie. M. Gandoger détaillait dans ce discours les procédés ingénieux imaginés par M. Duhamel, & les greniers de conservation dont la France a été redevable à cet illustre Académicien. La place d'Inspecteur des Magasins publics, que remplissait M. Gandoger, lui rendait ces recherches nécessaires. Il les avait continuées depuis la lecture de son discours; & je fais qu'il projetait à cet égard un nouveau travail, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

Il serait à desirer que des Citoyens éclairés s'occupassent fortement de cet objet, & que des essais réitérés nous enseignassent enfin un moyen sûr de procurer la plus grande durée possible au grain qui est la base de nos aliments. On a reproché aux étuves de M. Duhamel, un peu de complication & d'embarras. Peut-être n'est-il pas impossible de simplifier sa méthode, ou même d'en inventer d'autres plus faciles. J'ai vu des expédients très-naturels produire en ce genre un effet qu'on n'en aurait pas attendu, & des tas immenses de bleds préservés des insectes destructeurs, par le seul voisinage de quelques oignons de tubéreuses, ou de quelques tiges de la plante connue parmi les Botanistes, sous le nom d'Aristolochie ronde. On ne faudrait trop inviter les Physiciens à multiplier des expériences si salutaires. Les circonstances actuelles nous en font mieux sentir la pressante nécessité. Si l'homme qui apprend aux autres hommes l'art de cultiver la terre, obtint de leur recon-

naissance , les honneurs réservés à la Divinité , que ne doit pas en attendre celui qui nous assurera la jouissance d'un présent si utile , en nous apprenant à conserver les trésors que l'autre nous a fait connaître ? Que n'en doit-il pas attendre , dis-je , dans un temps où l'avidité de quelques particuliers se fait une proie du premier besoin des hommes , & trafique insolemment de l'existence des Nations ?

Cette digression m'a peut-être un peu écarté de l'objet que je dois me proposer ici. Revenons donc aux travaux de M. Gandoger. Les connaissances , dont il avait fait une abondante provision , étaient non-seulement étonnantes par leur variété , mais elle devenaient précieuses par leur usage. Toujours rempli de vues saines & intéressantes , il voulait ne penser , ne travailler , n'écrire que pour ses concitoyens. Il croyait avec raison , que tout Philosophe est comptable à la Société de l'emploi de son temps , & que l'avantage d'avoir plus

d'esprit que les autres, n'est que l'obligation d'être plus utile.

Je touche à une époque triste & funeste, dont je voudrais éloigner l'image, & dont M. Gandoger ne prit pas assez de précaution pour éloigner l'approche. Une indifférence trop longue sur ses propres jours, ne lui permit pas de se procurer les secours qu'il avait si souvent & si efficacement procurés à d'autres. Il ne se repentit de cette indifférence que lorsqu'il n'était plus temps. Ses amis lui représentaient en vain, qu'il se perdait lui-même par son obstination au travail & par son excessive vivacité; la fougue naturelle de ses idées ne pouvait guère se prêter à de si sages conseils. Il ne savait point mesurer ses occupations à ses forces, & ne s'apercevait pas qu'en travaillant à sa gloire, il précipitait sa destruction. Sorti de son cabinet, où les méditations profondes, les lectures savantes, les veilles continues l'épuisaient successivement, il portait dans le monde une effervescence d'i-

magination qui ne l'épuisait pas moins. Cette chaleur à laquelle il se livrait indiscrètement, & la faiblesse de sa poitrine, dont il abusait sans scrupule, lui causerent d'abord de légères incommodités dont il ne tint aucun compte. Il laissa couvrir des douleurs compliquées qui le minaient insensiblement, & qui le réduisirent par degrés à une telle langueur, que l'on commença à désespérer de ses jours.

Eclairé, mais trop tard, sur la nature des maux pressants, dont sa négligence primitive avait été cause, il ne put se servir des lumières de son art, que pour prévoir l'inutilité de ses secours. Il eut le triste avantage de pouvoir deviner & prophétiser, en quelque sorte, l'instant de sa mort.

Il s'était habitué de longue main à la voir sans pâlir. Les petits mouvements de faiblesse humaine, & les craintes puillanimes qui accompagnent les morts ordinaires, ne déshonorèrent point la tranquillité de ses derniers moments. Les

amis qui l'entouraient alors, virent, avec une admiration mêlée de douleur, que le zèle de son art ne l'abandonnait pas, même dans l'instant où la vie allait l'abandonner. Aussi courageux que Socrate, qui, portant la ciguë dans ses veines, attendit la mort en discourant sur l'immortalité de l'ame, M. Gandoger, fût qu'il alloit bientôt finir, eut la force de se rappeler encore ses connaissances anatomiques; & parlant froidement de sa dissection prochaine à ses confrères plus alarmés & plus troublés que lui, il traçait la route au scalpel qui devait chercher dans son cadavre les causes de sa maladie.

Le tableau d'un pareil héroïsme arrache un frémissement involontaire. Ce n'est pas tout encore. La raison & la sensibilité semblaient vouloir survivre chez lui à la décadence des organes. Dans ces moments de délire, tristes avant-coureurs de la mort, dans ces moments, où les fibres détendues par la douleur, laissent échapper toutes les

idées dont elles gardaient les empreintes, M. Gandoger oublie ses maux, pour songer à ceux d'une personne à qui il était attaché par les liens du respect & de la reconnaissance. On vient à prononcer devant lui le nom de Madame de Cœur de Roi. (*) Il se ranime à ce nom qu'il lui fut toujours aussi sacré, qu'il l'est à tous ceux qui ont le bonheur de la connaître; il se réveille comme d'un long assoupissement, demande vivement des nouvelles de cette Dame, apprend avec inquiétude le mauvais état de sa santé, & s'occupe des moyens de lui conserver la vie, sans songer qu'il va perdre la sienne. On aurait dit alors que ce soin d'une ame sensible & reconnaissante allait prolonger & soutenir son existence.

C'est avec cette force d'ame si rare & si étonnante, c'est par cette mort sublime qu'il termina une vie trop courte

(*) Première Présidente de la Cour Souveraine de Lorraine.

le 5 Août à Malzéville, où on l'avait transporté, dans l'espérance que le changement d'air contribuerait à le rétablir.

La seule chose qui troubla, dans ces derniers moments, la tranquillité stoïque du malade, & qui était bien faite pour la troubler, ce furent les larmes & la juste douleur d'une famille qui perdait en lui toutes ses espérances. Il s'efforçait d'écarter les nuages de la mort, pour que son visage plus serein laissât luire quelque rayon d'espoir & de consolation aux yeux de son épouse alarmée. Eh ! comment un père aurait-il pu, sans douleur, se voir séparé de ses enfants par une fin si prématurée ? Forcé d'abandonner ses filles dans l'âge le plus tendre, avec les ressources les plus modiques, il a emporté dans le tombeau ces réflexions amères ; mais son ombre serait bien consolée, si elle savait quelles mains généreuses ont pris soin de sa famille infortunée, & quelles obligations il a encore, après sa mort, aux mêmes bontés dont il avait eu à se

louer pendant sa vie. J'en dirais davantage ; mais je n'ose déchirer le voile mystérieux, dont ces mêmes mains enveloppent leurs bienfaits.

Un autre regret que M. Gandoger eut en mourant, & qui était relatif à son amour pour la gloire, fut d'être surpris par la mort avant d'avoir vu paraître le dernier Ouvrage qu'il avait composé. Obligé, par son état, de donner des leçons de Botanique, il avait cru devoir faire imprimer à cet effet les célèbres cahiers de M. de Jussieu, en y joignant des notes savantes. Peut-être avait-il reconnu, par sa propre expérience, les nombreux inconvénients de cette méthode qu'on a dans les Universités, de dicter aux étudiants des cahiers qu'ils écrivent presque toujours mal, & que souvent ils n'écrivent point du tout. Des leçons imprimées suppléeraient à la perte de temps, & aux autres inconvénients qu'entraînent ces dictées infructueuses. L'innovation que M. Gandoger voulait introduire à cet égard,

ne scandalisera point ceux qui sont persuadés que la décrépitude d'un abus n'en confirme pas l'authenticité, & que les droits de la raison sont imprescriptibles. D'ailleurs, le choix qu'il avait fait des leçons de M. de Jussieu, pour l'institution des jeunes Botanistes, suffisait, ce me semble, pour autoriser ses vues. Le mérite reconnu de l'Auteur garantit à toute l'Europe savante, l'utilité de son Ouvrage. Le Commentaire, que M. Gandoger a cru devoir joindre aux leçons de ce grand Botaniste, n'est pas indigne du texte; & c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire.

La perte prématurée d'un homme d'esprit est toujours un deuil affligeant pour les Lettres; mais celle de M. Gandoger doit affecter particulièrement l'Académie de Nancy, parce qu'il avait pour la gloire de cette Société littéraire un zèle actif & honorable. Persuadé que la place d'Académicien ne donne pas seulement un vain titre, qui ne serait qu'une distinction assez frivole, il croyait au

qu'elle impose des devoirs réels & un travail assidu. Rarement venait-il aux Séances Académiques, sans y présenter le fruit de ses veilles, & le tribut de ses observations. Les honneurs littéraires sont en effet la récompense des talents ; mais cette récompense n'est qu'une obligation plus expresse de les cultiver. Ce n'est pas assez de les avoir obtenus, il faut prouver encore qu'on méritait de les obtenir.

M. Gandoger ne remplissait pas avec moins d'exactitude & de scrupule les devoirs des autres places dont il était revêtu. Cette vivacité dont j'ai déjà parlé, comme faisant le fond de son caractère, & qui le rendait quelquefois si amusant dans la dispute, & si gai dans la conversation, ne nuisait point chez lui à des occupations sérieuses. Cette prestesse de jugement, si j'ose m'exprimer ainsi, le servait quelquefois mieux que n'aurait fait un flegme réfléchi. Il pensait d'ailleurs que l'art de guérir n'exclut pas l'art de plaire, & qu'il est fort

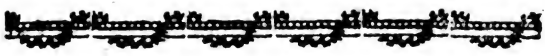
inutile , pour ne pas dire ridicule , d'affecter avec des malades cette emphase mystérieuse , cette gravité lugubre que plusieurs de ses Confreres prennent pour de la dignité , & qui fait d'un art consolateur une charlatanerie funebre.

Une des autres qualités que je ne ferais passer sous silence , parce qu'elle est la marque infailible d'un bon esprit , c'est son admirable modestie. Il ne rougissait pas d'avouer quelquefois son ignorance sur de certains objets ; & quand il avait eu recours aux lumieres de gens plus éclairés , il ne dissimulait , ni leurs bontés , ni sa reconnaissance , bien différent en cela de ces génies présomptueux , qui auraient honte d'ignorer quelque chose , & qui s'imaginent remplacer ce qui leur manque en connaissances réelles , à force de jargon & d'effronterie. *Cette intrépidité de bonne opinion* , (*) comme l'a si bien dit Moliere , ne fut point le partage de M. Gan-

(*) Moliere. Femmes savantes,

doger ; & je l'ai loué avec d'autant plus de plaisir , qu'il s'est toujours cru moins digne de l'être. Je restitue en quelque sorte à ses talents , les hommages qu'il leur a dérobés ; & ces hommages sont d'autant plus purs , qu'ils ne peuvent offenser , ni la modestie du mort , ni la jalousie des vivants.





É L O G E

D E

M. L'ABBÉ NOLLET.



JEAN-ANTOINE NOLLET naquit le 19 Novembre 1700, à Pimpré, Village du Diocèse de Noyon. Ses parents étaient obscurs; & le premier trait de son Eloge est de n'avoir jamais rougi de leur obscurité. Les jeux de son enfance auraient décelé le Physicien à des yeux attentifs.

Le Curé de Pimpré, sans soupçonner son véritable talent, entrevit vaguement en lui des dispositions heureuses; & il fut décidé que le jeune Nollet serait envoyé au Collège de la ville de Beauvais. Il y réussit comme s'il n'eût été destiné qu'à être un Littérateur: le vœu de

ses parents, l'amour de la vertu qui, à certain âge, peut être pris pour une vocation particulière, le portaient à l'état Ecclésiastique. Il vint faire sa Philosophie à Paris.

La Physique expérimentale n'était pas encore née. Descartes régnait dans les Ecoles; ses rêves sublimes étonnerent l'imagination du jeune Philosophe. Après s'être perdu pendant quelques moments au milieu des tourbillons & de la matière subtile, sa raison le ramena vers des objets plus réels. Au-lieu de s'enfoncer dans l'abyme de la nature, il préféra de jouer sur ses bords, & de lui dérober ces secrets qu'elle nous cache à demi, & comme pour nous inviter à les lui arracher. A peine sorti des Ecoles, il fut appelé pour diriger l'éducation des enfants de M. Taitbout, Greffier de la Ville. Il remplit cette pénible tâche avec une exactitude rare, & une intelligence plus rare encore. La Physique l'avait suivi au milieu de ses occupations. Elle lui fournit des délas-

fements & des plaisirs, qui ne pouvaient être des amusements que pour lui. Bientôt il acquit une célébrité qu'il n'ambitionnait pas. Les Dufay, les Réaumur, les Clairaut le jugerent digne d'être admis parmi eux, & de partager les travaux d'une société qui s'était consacrée à la Physique expérimentale. Sous M. de Réaumur, il apprit l'art d'interroger la nature, d'épier sa marche, & comme disait Fontenelle, de la prendre sur le fait. M. Dufay, l'Apôtre de l'électricité, l'adopta pour son Disciple, & lui laissa en mourant le soin de répandre ce phénomène, & de l'expliquer. Il avait suivi cet illustre Académicien en Angleterre; & il avait mérité l'estime d'une Nation savante & éclairée, mais injuste quelquefois dans ses dégoûts pour les talents qui ne sont pas nés dans son sein. Deux ans après, il visita la Hollande, & cette ville de Leyde, plus célèbre par la Physique, que par les événements dont elle fut autrefois le théâtre. Il connut les Muschembrock, les

Allaman , & nombre d'autres Savants dont l'amitié constante ne fit pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

La voix publique l'avait déjà désigné à l'Académie des Sciences. M. de Buffon, digne de s'y asseoir à toutes les places, avait quitté celle d'Adjoint Mécanicien pour celle d'Adjoint Botaniste. L'Abbé Nollet fut choisi pour lui succéder. Trois ans après il devint Associé par la mort de l'Abbé de Molieres. Il en devait jour y remplacer en qualité de Pensionnaire, M. de Réaumur, son maître & son ami. Sa réputation n'était plus renfermée dans les bornes de la France ; & le Roi de Sardaigne dont le suffrage honore vraiment les talents, parce qu'il les juge d'après leur utilité, l'appella pour donner au Duc de Savoie des leçons de Physique expérimentale. Il eut la gloire d'étendre l'empire de cette Science ; l'Université de Turin lui dut ses premiers instruments, & mêla son nom au nom de ses Fondateurs.

Rendu à sa patrie, il se fit connaître par des recherches également importantes & délicates. L'imagination rapide de Descartes avait appuyé sa théorie sur des faits qu'il ne s'était pas donné la peine de vérifier. La pesanteur, rebelle à tous les systêmes, avait paru soumise au sien. Mais l'expérience qu'il avait indiquée pour l'expliquer, trompa l'espérance de ses Sectateurs; eux-mêmes en supposèrent une nouvelle. L'Abbé Nollet osa la tenter; quelque difficile qu'elle fût; il fut assez heureux pour y réussir, & la pesanteur redevint sous ses mains un phénomène inexplicable dans l'hypothèse de Descartes.

La formation de la glace dans les rivières, la propriété qu'a l'eau de transmettre les sons, firent successivement l'objet de ses recherches; bientôt parurent ses Leçons de Physique expérimentale. On admire dans cet Ouvrage une méthode inconnue jusqu'alors, une netteté singulière dans les idées, & dans la manière de les exprimer. Il eut l'art

d'affujettir tout à l'expérience, de soumettre les vérités intellectuelles au jugement des sens. Les démonstrations mathématiques prirent un corps sous sa main, & furent étonnées de la forme nouvelle sous laquelle il avait su les produire.

Feu M. le Dauphin, ce Prince dont les vertus & la destinée rappelleront toujours à la France le Duc de Bourgogne, objet comme lui de ses espérances & de ses regrets, daigna l'appeler à la Cour, & trouva dans ses leçons un délassement à des études plus sérieuses, qui préparaient le bonheur de notre postérité.

L'électricité avait été la passion de sa jeunesse ; il fut constant dans son attachement ; il la voyait dans toute la nature ; il la retrouvait sur-tout dans ce météore terrible, qui n'aurait pas moins droit d'effrayer les hommes quand ils en connaîtraient la cause.

La Cour l'envoya en Italie pour y pénétrer les secrets des Arts. Il parcou-

rut en Physicien cette Contrée célèbre, toute couverte des débris & des merveilles de la nature. Il tenta d'expliquer ce Vésuve toujours redoutable aux peuples qui l'avoisinent, & quelquefois au curieux qui l'étudie. Il visita les Savants des différentes Académies, & les laissa presque tous plus savants.

L'Université de Paris commençait à se lasser de l'ancienne Philosophie, & à sentir le vuide des systêmes. Le Roi daigna y introduire la Physique expérimentale; & M. l'Abbé Nollet fut choisi pour former cet établissement. Les étrangers y accoururent; & il fut cité dans l'Europe à côté des s'Gravesande & des Muschembroeck.

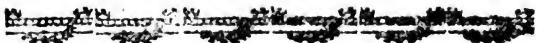
En 1757, il fut rappelé à Versailles, pour faire devant les jeunes Princes un cours de Physique. Quelques années après, il fut chargé d'en donner des leçons aux Eleves du Génie à la Fere & à Mézieres. Ni l'âge, ni l'aisance qu'il devait à ses talents, ne ralentirent son goût pour le travail. La dernière année

de sa vie fut encore marquée par un Ouvrage utile , annoncé depuis longtemps sur la construction des machines nécessaires pour former un Cabinet de Physique expérimentale. La mort le surprit au moment qu'il venait d'acquitter ce dernier engagement pris avec le Public ; il finit comme il avait vécu , avec la fermeté d'une ame forte & chrétienne.

L'Abbé Nollet avait cette simplicité de mœurs , qui semble tenir aux Sciences auxquelles il s'était livré. Toujours calme , toujours tranquille , la Physique seule avait le droit de l'animer ; il en parlait en homme passionné. Avec les vertus de son état , il avait une bienfaisance modeste , dont sa mort seule a trahi le secret. On connaissait sa tendresse pour sa famille : des Lettres trouvées dans ses papiers , ont révélé le bien qu'il faisait à des étrangers.



ÉLOGE



É L O G E

D E M O N S I E U R .

LE MARQUIS D'ARGENS.



LE Marquis D'ARGENS , né en 1704 , dans la Capitale de la Provence , fut d'abord appelé aux fonctions de la Magistrature. En qualité d'aîné de quatre freres , c'était lui que regardait l'honneur de conserver dans sa famille la place de Procureur-Général au Parlement d'Aix : mais ses dégoûts pour la robe s'annoncerent de bonne heure ; & ce fut en 1720 ou 21 , que le jeune homme , âgé de quinze ans , entra dans le Régiment de Toulouse sous la conduite d'un de ses parents.

Revenu à Aix après que la contagion qui avait désolé la Provence fut dissipée , il y commença le cours intermi-
Nécrologe , 1772. C

nable de ses amours. L'histoire qu'il en a écrite, n'en contient que les quinze premières années ; mais elle suffit pour donner une idée du cœur ardent & impétueux du Marquis. Cette histoire est entre les mains de tout le monde ; & nous ne ferons pas ici rougir ses mânes de la répétition de ses intrigues galantes.

Sa première passion pour une héroïne de Théâtre, lui fit abandonner le service & sa famille. Dans la fleur de l'âge encore, il se perdait entièrement, si le crédit de son père ne l'eût empêché de conclure le mariage qu'il était allé faire en Espagne.

Des ordres supérieurs l'arracherent à *Silvie*, (c'est le nom qu'il donne à cette Comédienne;) & il fut amené au Château de Perpignan, d'où il ne sortit, que pour suivre à Constantinople M. d'Andresel, qui venait d'y être nommé Ambassadeur.

Si nous en croyons ses Mémoires, *Silvie* fut bientôt oubliée. Le plus vif

de M. le Marquis d'Argens.

amour des plaisirs succéda au sentiment impérieux qui l'avait conduit en Espagne. Tunis, Alger, Tripoli, ainsi que la Capitale de l'Empire Ottoman, furent pour lui les théâtres des scènes les plus bisarres & les plus dangereuses. Heureux peut-être, si les connaissances qu'il fit dans ce voyage du Juif *Fonséca* & d'un Arménien Spinofiste, n'avaient pas encore été plus funestes à son esprit ! Il nous apprend que l'Arménien lui fit présent d'un manuscrit Français intitulé : *Doutes sur la Religion, dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi*. Ne devons-nous point à cet Ouvrage, que le Marquis perdit trop tard en Italie, le scepticisme dont tous les siens sont infectés ?

De retour à Aix avec M. de Bonnac, qui avait été remplacé à Constantinople par M. d'Andréfel, il se vit forcé par son pere de prendre le premier état qui lui avait été destiné.

La crainte du courroux paternel & de l'exhérédation qu'il aurait déjà en-

courue , si la générosité d'un de ses freres ne l'en avait garanti , en se refusant aux offres que lui avait faites son pere de le revêtir des droits d'aînesse ; les difficultés de rentrer au service , tout cela détermina M. d'Argens à essayer de satisfaire son pere.

Le voilà donc occupé quelque temps des études sérieuses du Barreau , & plaidant plusieurs causes singulieres avec un succès qui aurait pu l'attacher à cette profession , si son cœur , toujours combustible , n'avait pas trouvé dans toutes les troupes de Comédiens qui arrivaient à Aix , des écueils qu'il ne put jamais franchir ; & si , comme il le dit lui-même , il n'eût pas dû être le *jouet perpétuel des caprices de l'amour & de la fortune.*

Les efforts qu'il avait faits pendant quelque temps pour mener une conduite digne des fonctions importantes qu'il devait remplir , se ralentirent bientôt. Des voyages à Paris & en Italie interrompirent entièrement ses études ; & il

fut habilement profiter pour lui, de la circonstance heureuse qui dégoûta son pere de sa place de Procureur-Général.

Le ridicule & trop fameux procès de la Cadiere attira à tous les Magistrats de la Provence, qui s'efforcèrent de démêler la vérité à travers le fanatisme des sectes, un torrent d'injures des deux partis, dont la haine n'avait pas eu tout le succès qu'elle s'était promis. C'est dans ces moments de folie populaire, que ceux qui remplissent les grandes places, se découragent aisément, & perdent malgré eux quelque chose de l'amour qu'ils ont pour le bien public, par les obstacles qu'on leur oppose, & par l'ingratitude dont leurs soins sont payés.

Le Marquis d'Argens observa dans tout le cours de ce procès les mouvements d'indignation que ressentit son pere; & il le fit consentir sans peine à le tirer d'un état qu'il trouvait si pénible & si rebutant pour lui-même.

Ce fut à la sollicitation du Marquis, son pere, qu'il entra dans le Régiment

du Duc de Boufflers , où un de ses freres , Chevalier de Malte , avait déjà de l'emploi. Plus libre alors de se livrer à l'effervescence de ses goûts , il augmenta par-tout le Roman de ses amours , jusqu'à ce que la guerre lui fît sentir que son nouvel état avait des devoirs , auxquels un Français s'honore de tout sacrifier. Il se trouva en 1733 à la prise du Fort de Kell , où il ne fut blessé que légèrement. Du Régiment de Bourbonnais , où il avait fait cette premiere campagne , & où il se disposait à lever une compagnie pour le troisieme bataillon , il passa dans le Régiment du Duc de Richelieu , pour laisser à son frere , revenu de Malte , l'emploi qui lui avait été accordé.

Il avait obtenu le même grade dans le troisieme bataillon du Régiment du Duc de Richelieu , pour lequel il avait l'estime la plus haute , & auquel depuis long-temps il brûlait de se voir attaché. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire de ses Mémoires , le por-

trait qu'il fit de ce Colonel, arrivé depuis, par des actions du plus grand éclat, à la plus haute dignité de la guerre.

Il est peu d'hommes en Europe, dit-il, qui ne connaissent ce Seigneur. Les Savants le regardent comme un Savant, les Politiques comme un homme profond dans ce qui concerne les intérêts des Princes, les gens de Cour comme le parfait modèle de l'homme aimable & poli; mais on ne juge que médiocrement de toutes ces qualités qui sont en lui, si on ne le connaît particulièrement. C'est toujours un homme du premier ordre.

Avec cette façon de penser pour son nouveau Colonel, M. d'Argens ne put voir qu'avec peine les deux premiers bataillons de son Régiment partir pour aller aux lignes d'Etlingen, & laisser le troisième à Befançon. Il est vrai que M. le Duc de Richelieu, en passant par cette Ville, consola ce Bataillon, en lui donnant l'espoir de rejoindre bientôt les deux autres.

Il reçut en effet des ordres de se rendre à Strasbourg ; mais le Maréchal du Bourg , à qui ce corps de Troupes était nécessaire , suspendit l'ardeur qu'il avait de se réunir à son Chef sous les murs de Philisbourg. Arrêté par ce nouvel obstacle , le Marquis d'Argens ne put se contenir dans les bornes d'un devoir trop facile à remplir ; & il obtint l'agrément d'aller être témoin d'une partie de ce siège fameux , où le soldat Français , conduit par le Maréchal Duc de Barwich qu'il estimait , & animé par la présence & la valeur d'un de ses Princes , Monseigneur le Prince de Conti , donna les plus grandes preuves de son courage & de son intrépidité , & brava avec une constance inouïe les ardeurs du soleil , les incommodités des pluies , les inondations du Rhin , & le feu le plus soutenu des assiégés.

Il fut heureux pour le Marquis d'Argens , d'avoir donné dans cette occasion des preuves de courage & de cette ardeur de la vraie gloire , à laquelle il

était fait pour aspirer, & qu'il eût méritée sans doute, si, dans un fourrage qu'il devait commander, une chute de cheval ne l'avait réduit, quelque temps après, à l'impossibilité de continuer le service.

Le Marquis n'avait encore que trente ans, lorsque la Faculté de Paris, qu'il vint consulter, lui ôta toute espérance de pouvoir remonter à cheval, & de se livrer à aucun exercice violent.

Ses talents pour la Peinture, & son goût pour les connaissances humaines, furent pour lui une ressource heureuse. Borné désormais à la seule considération qui est due à l'amour des Lettres, c'est sous ce rapport qu'il a droit de paraître aujourd'hui dans ce Recueil.

Ce fut inutilement qu'il proposa à sa famille de songer à un établissement pour lui. Loin d'y pourvoir, on retrancha la moitié de la pension qu'on lui avait faite jusqu'alors; & le Marquis d'Argens se vit, pour ainsi dire, réduit à quitter sa patrie, dans la crainte de n'y

pas vivre avec toutes les commodités qu'il croyait être dues à un homme de sa naissance.

Une Cour célèbre de l'Europe offrait à toutes les espèces de mérite, un asyle & des ressources honorables; elles tenterent le Marquis d'Argens, qui devint un des fameux habitants de Berlin. Un homme de qualité très-instruit, d'un esprit aimable, d'une conversation enjouée, était très-propre aux délassements ingénieux que se procurait un Prince, ami de tous les Arts, occupé des soins de sa gloire, des plus vastes projets, de l'administration entière de ses Etats, & qui, dans le même temps, conquérait des Provinces, & fondait des Académies.

Honoré des bontés du R. de P., M. d'Argens s'attacha véritablement à ce Prince, & le suivit même dans ce tumulte des camps qu'il avait aimé. On se rappelle à cette occasion une anecdote qui lui fait honneur, & plus encore à l'Empereur, avec lequel le R. de P. était alors en guerre.

Le Marquis , dans un instant de déroute , ne put échapper à un corps de Troupes Autrichiennes qui le poursuivait ; & il fut présenté comme prisonnier à l'Empereur , qui eut la bonté de lui demander s'il avait quelque chose à réclamer. *Je ne regrette rien* , dit M. d'Argens , *qu'une montre Anglaise de Greham.* La voici , répondit aussi-tôt l'Empereur , qui lui en présenta une de cet habile Ouvrier enrichie de diamants : *Je vous la rends avec plaisir ; c'était une plaisanterie de mes Dragons.* Il n'y a qu'une ame grande & sublime qui , dans les désordres de la guerre , puisse conserver des sentimens d'une bienfaisance aussi noble & aussi délicate. Le Marquis d'Argens jouit alors de toute la considération qu'avait pu lui attirer son mérite personnel , & sur-tout l'amitié dont l'honorait Frédéric.

Le préjugé des mariages disproportionnés , si dangereux à détruire , & pourtant aujourd'hui si ouvertement violé dans la Capitale , eût été pour le Mar-

quis d'Argens, retiré dans sa Province, un obstacle difficile à vaincre ; il l'avait éprouvé avec Silvie : mais il était devenu habitant du monde ; & les liens d'un Cosmopolite s'étendent à son gré. La vie errante a quelquefois des commodités philosophiques, très-utiles aux esprits indépendants.

Ce fut en Prusse qu'il devint encore amoureux d'une femme de théâtre. Si nous étions curieux de rassembler ces faits ou ces anecdotes qui ne flattent que trop la malignité du Lecteur, nous en trouverions beaucoup de cette espèce dans le *Petit-Maître Philosophe* de M. de Mainvillers. La troisième partie de cet Ouvrage est presque entièrement consacrée à nous montrer le Marquis d'Argens maître de Philosophie de la jeune Babet, C*** se faisant payer ses leçons par des baisers sur la plus jolie main du monde, & contraint d'élever dans la maison de la mère une Académie de Peinture, pour cacher ces petites faveurs à l'aide d'une grande toile placée sur un énorme chevalet.

Mais comme il est difficile de savoir quel degré de confiance on doit accorder aux récits du Sieur de Mainvillers, nous ne transcrivons point ici ce qu'il nous apprend d'un amour qui se termina par des nœuds respectables. Toutes les personnes qui ont vécu en Prusse, ont publié par-tout l'éloge de la Demoiselle C***, devenue la femme du Marquis, & vivant encore en Provence dans une des terres de la famille de son mari, après avoir fait long-temps son bonheur.

A l'égard des Ouvrages de M. le Marquis d'Argens, ceux qui se répandirent avec le plus de succès, ce furent ses Lettres Juives, & sur-tout sa Philosophie du bon sens, dont il a donné trois éditions; car la satiété de ses correspondances philosophiques se fit remarquer au débit des Lettres Cabalistiques & Chinoises, malgré leur ton irréligieux, qui en fit l'amusement d'une jeunesse oisive & libertine.

Ce fut à propos des ses Lettres Jui-

ves, que M. B. Dar. lui adressa une Epître d'un style gayement familier.

O mon Révérend Pere Isaac,
Que j'aime ta chienne de vie,
Ton bon cœur, ton bon estomac,
Ta charmante philosophie,
Et cette Infante si jolie, &c.

Dans les Lettres Juives, ainsi que dans tout ce qu'a écrit M. le Marquis d'Argens, on trouve les impressions qu'avait faites sur lui le dangereux manuscrit de l'Arménien Spinosiste, dont il fit dans sa jeunesse la connaissance en Asie. En vain perdit-il en Italie cet Ouvrage, (comme il nous le dit,) il l'avait conservé tout entier dans sa tête. Sa Philosophie du bon sens, qu'on peut regarder comme sa meilleure production, n'est que cette science du doute universel qui élevait si justement le courroux de Sénèque. (*)

(*) *Non facile dixerim, utrum magis irascar illis qui nos nihil scire voluerunt, an illis qui nequidem nobis reliquerunt, nihil scire. Senec. Ep. 88.*

Une partie de cet Ouvrage, qu'il a fort augmenté dans la troisieme édition qu'il nous a donnée, est consacrée à la connaissance de la vie heureuse. Il la fait consister à *n'avoir rien à se reprocher de criminel, à savoir se rendre heureux dans l'état où le Ciel nous a placés, & à jouir d'une parfaite santé.*

Nous ne concevons pas comment M. d'Argens a pu proposer comme un second moyen d'être heureux, de savoir se rendre tel. Il a voulu dire sans doute, qu'il fallait avoir un de ces caracteres flexibles & doux, qui s'accommodent aisément de tout; & alors, comme on ne se donne pas plus un caractere qu'une parfaite santé, des trois moyens de M. d'Argens, il n'y en aurait qu'un à notre disposition, celui de *n'avoir rien à se reprocher de criminel.*

Quoi qu'il en soit, ce petit Traité de la vie heureuse contient des réflexions & des vues assez généralement sages & raisonnables; mais nous ne dissimulerons pas que cette Philosophie du bon

sens est fort au-dessous de l'Ouvrage que l'Abbé Terrasson nous a laissé sous le titre de la *Philosophie de l'esprit & de la raison*. Si l'on en excepte ses erreurs sur les Anciens, c'est un des Ouvrages les plus utiles de ce siècle. L'Abbé Terrasson pensait par lui-même ; il ajoute aux idées générales : au-lieu que M. le Marquis d'Argens n'employait très-souvent que celles des autres. Montaigne, La-motte le Vayer, Bayle, Mandeville, se retrouvaient à chaque instant sous sa plume.

La maladie de tout détruire, qui, dans notre siècle sur-tout, a infesté les Lettres, avait frappé de bonne heure le cerveau du Marquis d'Argens ; & quoiqu'il ait quelquefois affecté, en entraînant tout dans l'abyme du pyrrhonisme, de distinguer les objets de la foi de ceux des connaissances humaines, il est trop évident qu'il conduit son Lecteur à les confondre. C'est une petite adresse de nos Philosophes, dont nous ne pouvions plus être les dupes ;

mais aurait-on osé croire qu'ils seraient arrivés jusqu'à la témérité de s'en passer, & d'attaquer de front les vérités les plus respectables ?

Bien des gens se sont persuadés que le séjour de Berlin inspiroit nécessairement ce goût de philosophie destructive, & ce scepticisme dangereux, que la Religion condamne, & que les véritables intérêts de la société défavouent, si, comme le dit Cicéron, (*) on ne peut trouver, ni bonne foi, ni piété, ni justice, où la piété envers les Dieux ne se trouve pas. Mais écoutons M. Formey, Secrétaire de l'Académie de Berlin même, dans un discours : quelle leçon plus forte pourrions-nous faire à nos modernes Philosophistes ?

J'ose le dire à la honte du siècle où nous vivons, (dit l'Académicien Protestant de Berlin) on n'en a vu aucun pousser aussi loin le mépris de la Religion &

(*) Cicero. *De naturâ Deorum.*

des choses saintes : on n'en a vu aucun donner un pareil cours aux sophismes de l'erreur & de l'incrédulité, applaudir aussi ouvertement aux excès de l'impiété & du libertinage. Ces funestes dispositions gagnent avec toute la rapidité d'un mal contagieux.

D'après cet exemple sans réplique, soyons plus modérés dans nos inculpations, & ne mesurons pas la morale d'un Prince ou d'une Cour sur celle de quelques Ecrivains, dont les licences peuvent y avoir été tolérées au plus, par des raisons qu'il nous importe peu d'approfondir.

C'était à la vieilleffe seule, sans doute, à mûrir l'esprit & la raison de M. le Marquis d'Argens. Il fallait que la fougue des passions & son vif amour pour tous les plaisirs, eussent perdu de leur activité, pour qu'il vît les choses dans leur point fixe. Un retour de tendresse pour sa patrie, fut un des premiers sentimens vrais qu'il conçut ; il redevint Français, & bientôt Chrétien, par les

conseils & les exemples d'un frere qu'il avait toujours aimé.

M. le Marquis d'Argens avait à pleurer les années qu'il avait passées loin d'un Pays toujours cher à ceux qui y sont nés, & plus encore ses longues erreurs philosophiques. La vérité se fit entendre ; & des larmes sinceres arrosèrent ses derniers moments. Une mort vraiment chrétienne, expia, aux yeux de sa famille & de toute la Provence, les indiscretions de sa plume.

Heureux de laisser après lui la mémoire d'un vrai Français, & d'un Sage qui fait se repentir, plutôt que celle d'un bel esprit incrédule & transfuge, il quitta saintement cette vie, qui n'avait été pour lui qu'un orage continuel. Il était alors dans la soixante-huitieme année de son âge, étant né le 24 Juin 1704, jour de la fête du Saint dont on lui donna le nom.

*Liste des Ouvrages de M. le Marquis
d'Argens.*

Mémoires de M. le Marquis d'Argens,

avec quelques Lettres sur divers sujets.

Le Philosophe Solitaire.

Mémoires du Marquis de Vaudreville.

Mémoires de la Comtesse de Mirol.

Le Mentor Cavalier.

Mémoires de Mademoiselle de Mainville.

Mémoires du Comte de Vaxere.

Le Fortuné Florentin.

Aventures de Rosaline.

Lettres Juives.

Lettres Cabalistiques.

Lettres Chinoises.

Mémoires secrets de la République des Lettres.

La Philosophie du bon Sens.

Lectures amusantes.

Mémoires de Mélicourt.

Aventures de la Comtesse de Breffol.

Réflexions historiques & critiques sur le Goût.

Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Esprit.

Mémoires du Chevalier de...

Lettres Philosophiques.

Songes Philosophiques.

Lettres Morales & Critiques.

Les Enchaînements de l'Amour.

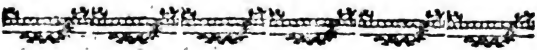
Réflexions critiques sur les Ecoles de
Peinture.

Critique du Siecle.

Ocellus Lucanus, en Grec & en Fran-
çais.

Timée de Locres, en Grec & en
Français.





É L O G E

DE M. LE PRÉSIDENT

H É N A U L T.



CHARLES-JEAN-FRANÇOIS HÉNAULT, de l'Académie Française, Président honoraire au Parlement, Sur-Intendant de la Maison de Madame la Dauphine, naquit à Paris en 1685. L'Ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est son Abrégé chronologique de l'Histoire de France, qui parut en 1744, dont on fit rapidement plusieurs éditions, & qui a été traduit en Italien, en Allemand & en Anglais.

Cet Ouvrage suppose des connaissances très-profondes dans notre Histoire. Plus on en a fait soi-même une étude réfléchie, plus on est étonné qu'un Livre,

où toutes les matières ne paraissent, pour ainsi dire, qu'effleurées, nous donne cependant une notion si exacte, si précise, de tout ce que nos Annales renferment de plus intéressant. Ce qui surprend encore davantage, c'est que, dans un volume si court, les principaux faits soient présentés de manière à faire distinguer aisément à tout Lecteur, ce qu'il doit admettre comme vrai, rejeter comme faux, & discuter comme douteux.

Les Annales chronologiques du Jé suite d'Avrigny, sont peut-être le seul Ouvrage qui ait pu servir de modele à M. le Président Hénault : mais ces Annales, très-estimées, n'embrassent guere plus d'un siecle de notre Histoire; & l'Abrégé chronologique du Président renferme, en un moindre volume, toute l'Histoire de France.

Aucun Livre n'était susceptible d'une plus grande quantité d'erreurs excusables. Cependant la critique la plus sévère n'en a trouvé qu'un petit nombre.

On

On croit en découvrir une, par exemple, dans ce qui concerne l'institution de la Pairie. M. le Président Hénault pense qu'au temps de Hugues Capet, (époque à laquelle toutes les vraisemblances historiques font remonter l'origine de cette institution) les six Pairs Ecclésiastiques n'existaient pas encore. Il se fonde sur ce que l'Evêque de Langres, sous le regne de Louis VII, relevait encore du Duc de Bourgogne; mais il est prouvé que plus d'un siècle avant que Hugues Capet montât sur le trône, l'Evêque était déjà Souverain dans cette ville. C'est ce que M. Bullet vient de démontrer dans une Dissertation savante sur l'institution des Pairs de France. Aucun Auteur n'a répandu plus de clarté sur cette matière, & ne paraît avoir mieux déterminé l'origine incertaine de l'établissement de la Pairie.

On peut, à cette occasion, observer encore que c'est avec bien de la témérité, que quelques-uns de nos Historiens ont prétendu que l'Ordre du Clergé

Nécrologe, 1772.

D

n'était devenu considérable dans l'Etat , que par la faveur de Pepin & de Charlemagne , & que les grands privileges de nos Evêques n'avaient commencé que dans la décadence de la race Carlovingienne.

L'influence puissante qu'avait alors le Clergé dans toutes les affaires publiques , nous paraît , au contraire , établir invinciblement , que ses privileges avaient une origine bien plus ancienne , que les prétendues concessions de ces Princes.

Un pouvoir qui n'eût été que précaire , ou nouvellement usurpé , n'eût pas acquis tout-à-coup cette force prépondérante que l'on vit se déployer avec tant de vigueur sous le regne de Louis-le-Débonnaire. Ce n'est qu'avec le temps , qu'une prérogative surprise à l'autorité peut devenir si redoutable. Plus elle est voisine de sa source , moins elle est respectée ; & , pour oser en abuser , il faut du moins qu'elle ait , aux yeux des peuples , la sanction d'un droit légitime ; ce qui n'arrive que par des

progrès insensibles. Il est d'ailleurs prouvé par des monuments à l'abri de toute critique, que dès le temps de Clovis, nos Evêques jouissaient, dans leurs domaines, des plus grands privilèges, & même du droit régalien; que, par conséquent, ils formaient, dès la première race, un Ordre puissant dans l'Etat. La seule lettre par laquelle Saint Remi exhorte Clovis à déférer aux conseils des Evêques, & à se garder de vouloir prendre sur eux aucune préséance, est un monument incontestable du pouvoir réel dont jouissait alors l'Ordre du Clergé. Si ce pouvoir a été renfermé depuis dans de justes bornes, l'histoire ne doit pas dissimuler des prérogatives qui n'existent plus, mais qui nous donnent cependant une idée fidelle des premiers âges de la Monarchie. On doit ce respect, sur-tout aux anciens privilèges de ces grands Corps, dont la constitution est, pour ainsi dire, liée à celle de l'Etat; & il n'en est point qui mérite plus que le Clergé de France,

cette judicieuse impartialité, avec laquelle il convient de discuter tous les droits.

C'est par son attention à ne pas s'écarter de ces principes, que l'Ouvrage de M. le Président Hénault est devenu le modèle de tous ceux qui ont donné après lui de nouveaux Abrégés Chronologiques; mais aucun Livre de ce genre n'a paru digne encore d'être comparé au sien. Aucun n'a rempli, avec la même étendue, le but que s'est proposé l'Auteur, & qu'il a si heureusement exprimé par cette épigraphe :

Indocti discant & ament meminisse periti.

Cet Ouvrage, en effet, n'est pas moins précieux à quiconque est versé dans l'étude de notre Histoire, qu'à ceux qui veulent s'en instruire. C'est pour les Savants une table bien faite, qui leur épargne des recherches, & qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait leur être échappé. C'est pour les autres une très-utile instruction élémentaire; & si cet Abrégé

ne présente pas toujours de grandes vues, il n'en est aucun, du moins, où les faits ayent été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, & où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, toujours exprimées avec précision.

Si quelque chose pouvait affaiblir le mérite d'un bon Ouvrage, ce seraient peut-être les louanges indiscrettes, que lui donnent des Ecrivains passionnés. Dans notre siècle, dédaigneux des sources, par un commencement d'ignorance, & devenu, par la même raison, trop favorable aux Abrégés, on a dit que la manière de M. le Président Hénault serait peut-être la meilleure pour écrire dorénavant l'Histoire. On ne peut se dissimuler la témérité de cette assertion; ce serait ôter à l'Histoire toute sa majesté. Une anatomie bien faite a, sans doute, des droits à notre admiration; mais elle ne présente toujours qu'un corps dépouillé de vie, & dénué de tous les agréments extérieurs,

dont la nature avait eu soin de l'embellir. On ne pardonne pas à l'Abbréviateur Justin de nous avoir fait perdre l'Histoire Universelle de Trogue Pompée; & si nous avons une excellente Histoire de France, il faudrait bien se garder de croire que l'Abrégé de M. le Président Hénault pût y suppléer, ou consoler nos neveux de l'avoir perdue.

Le mérite du célèbre Académicien dont nous parlons, ne se bornait pas à ses connaissances historiques. On a de lui différents petits Ouvrages en vers & en prose. Tout le monde fait encore la jolie chanson :

Quoi ! vous partez , sans que rien vous arrête , &c.

A ne consulter que ces petits Ouvrages, M. le Président Hénault n'était pas précisément un homme de Lettres : c'était plutôt un homme d'infiniment bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les Gens de Lettres ; qui aimait à leur être utile, qui les secon-

dait quelquefois , & que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux & des gens du monde , une très-grande considération. Il la méritait par son esprit , par ses mœurs douces , par l'aménité de son caractère. M. de Voltaire paraît en avoir donné une idée très-juste dans ces vers qui le peindront à la postérité. (*)

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* , pour un savant ,
Et le Dieu joufflu de la table ,
Pour un connaisseur si gourmand, &c.

Il est heureux pour les Gens de Lettres , que la fortune leur ménage d'utiles appuis , tels que M. le Président Hénault. Cependant, comme il n'est pas

(*) C'est au même Président que M. de Voltaire avait adressé d'autres vers, qui commençaient ainsi :

Hénault , fameux par vos soupés ,
Et par votre chronologie , &c.

D iv

de bien qui ne soit mêlé de quelques inconvénients, la bienveillance des amateurs est quelquefois un appas dangereux pour ces mêmes Gens de Lettres. On ne s'avise guere de leur disputer tout ce qu'ils font de médiocre, & qui ne peut leur rapporter aucune gloire; mais le public attribue souvent ce qu'ils font bien, à l'amateur qui passe pour les diriger. C'est ainsi que nous nous souvenons d'avoir entendu attribuer à M. le Président Hénault, une Tragédie de Fuzelier, intitulée : *Cornélie*, qui fut jouée en 1713, & une autre Tragédie, qui n'est pas sans mérite, intitulée : *Marius*, représentée en 1715, & dont le véritable Auteur était un M. de Caux, de qui nous avons aussi une Tragédie de *Lisimachus*. Toute la bonne volonté du protecteur n'empêche pas que de pareils bruits ne s'accréditent : ce qui laisse encore dans l'indécision, s'il est plus avantageux que nuisible aux Gens de Lettres, de se mettre, en quelque sorte, sous la tutelle d'un homme qui

leur dérobe , sans le vouloir , une partie de leur réputation. Il est bien vrai que Fuzelier , dont nous parlions à l'instant , avait quelquefois travaillé en société avec M. le Président Hénault. Il passe du moins pour constant , qu'ils avaient fait ensemble & avec M. de Moncrif , une petite Comédie , intitulée : *l'Oracle de Delphes* , qui fut jouée en 1722 , avec peu de succès. Mais ces travaux en société , ont , à-peu-près , les mêmes inconvénients. Ce qu'il y a de meilleur dans de pareils Ouvrages , ne manque jamais d'être attribué à l'homme du monde ; & l'Homme de Lettres est toujours coupable de ce qui a paru le plus mauvais. C'est ce qui doit rappeler à tous ceux qui se mêlent d'écrire , le conseil judicieux de M. de Voltaire :

Raisonneurs , beaux esprits , & vous qui croyez
l'être ,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours
sans maître.

M. le Président Hénault n'avait pas

D v.

besoin de cette gloire empruntée qu'il ne recherchait pas, & qui n'était faite que pour lui déplaire. On verra, par la liste des Ouvrages qu'il avouait, sans y comprendre même son Abrégé Chronologique, qu'il avait eu le bon esprit de faire, des Lettres, l'amusement de son loisir; espece de jouissance ignorée de la plupart des gens riches, qui ne savent point se faire pardonner leur fortune, & qui paraissent ne pas connaître le prix de la considération personnelle.

Nous avons de M. le Président Hénault une Tragédie de François II, dont la dernière édition est de 1768. C'est moins une véritable Tragédie, que des faits historiques mis en dialogue. Ce genre d'Ouvrage serait peut-être très-convenable à imiter dans les Collèges, où l'on est dans l'usage de donner des représentations dramatiques. On ferait tourner ces jeux au profit de l'instruction. La plupart des jeunes gens rebutés de l'étude de l'histoire, par la sé-

chereffe avec laquelle nos Annales font écrites , pourraient en apprendre ainfi les principaux événemens. Il eft affez bizarre que les fujets de nos Tragédies de College foient prefque toujours empruntés , ou de l'hiftoire ancienne , ou de nos romans. Les grands traits de notre hiftoire nationale n'intérefferaient pas moins ces jeunes élèves ; & , au-lieu de leur faire admirer inutilement les vertus républicaines des Grecs & des Romains , il paraîtrait plus raifonnable de leur infpirer l'amour de leur patrie & de leur Roi , par un heureux choix de fujets tirés de notre propre hiftoire. On pourrait , à l'exemple de M. le Préfident Hénault , leur donner une forme dramatique , pour joindre à une inftruction folide & convenable l'attrait de l'amufement. L'effai dont nous parlons , n'a pas fait la même fortune que l'Abrégé Chronologique , & il a coûté , fans doute , moins de peine à fon Auteur. Il préfente cependant une nouvelle vue , dont nous fommes furpris qu'on

n'ait pas encore senti toute l'utilité.

N'oublions pas que M. le Président Hénault prononça à l'Académie Française, un discours, dont le but était de prouver qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme, que dans la pratique des vertus chrétiennes. Ce discours fut alors très-applaudi, & devait l'être.

Que l'on compare maintenant cette époque glorieuse pour l'Académie, à ce que nous avons vu de nos jours. Un Académicien, animé du même zèle que M. le Président Hénault, du même amour de l'ordre, du même respect pour la Religion, ayant fait un discours, dans lequel il s'élevait avec force contre les détracteurs de l'Evangile, sans désigner, toutefois, aucun d'eux en particulier, n'excita que des murmures, & se vit assailli d'une foule d'écrits, non moins injurieux pour sa personne, que pour ses talents. Cette licence était le fruit de la révolution singulière, mais, heureusement, momentanée, qu'une fausse

philosophie avait produite dans les idées d'un certain public. Nos neveux auront peine à croire que , dans une Académie dont le Roi est le protecteur , un Orateur n'ait osé élever impunément sa voix en faveur de la Religion de l'Etat. Ce n'est pas que l'Académie elle-même se soit écartée de l'esprit de son institution , au point d'approuver ces excès : non , il existe encore dans cette Compagnie savante des hommes qui s'applaudissent d'être les successeurs des Bossuet & des Fénelon , & qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole de la fausse philosophie. Persuadés que le siècle passé était , non-seulement le siècle du génie & du goût , mais encore celui de la saine raison , ils ne se sont point abandonnés à ce délire du raisonnement qui a enfanté parmi nous tant de paradoxes monstrueux. ~~Mais~~ s'il arrivait , par malheur , que cette contagion vînt à s'introduire dans aucune société de Gens de Lettres ; si d'autant plus dangereuse qu'elle y ferait plus répandue , elle y dégéné-

rait en faction, cette Société ne pourrait être, ou trop tôt réformée, ou trop tôt abolie. En effet, de prétendus honneurs littéraires qui n'auraient plus pour objet d'exciter une émulation générale parmi les Gens de Lettres, qui deviendraient, au contraire, pour eux un sujet de discorde & de haine, auxquels on ne parviendrait plus que par le manège ou par l'intrigue, & qui seraient moins la récompense des talents, que celle de l'attachement féditieux qu'on aurait juré à telle ou telle secte; de pareils honneurs, loin d'être utiles aux arts, en amèneraient bientôt la décadence. Le siècle aurait beau se vanter de ses lumières; la barbarie serait d'autant plus prochaine, qu'elle est nécessairement le résultat du progrès que fait la licence aux dépens de la liberté.

Puisse une révolution aussi triste ne jamais servir de supplément à nos annales historiques ! Elle ne serait point à craindre, si tous les Gens de Lettres étaient pénétrés du même respect que

M. le Président Hénault, pour tout ce qui doit être l'objet de la vénération publique. Cet Académicien, justement célèbre, & non moins estimable par ses mœurs que par ses talents, mourut à Paris, le 24 Novembre 1770.

Liste des différents Ouvrages de M. le Président Hénault.

Le Discours qui a remporté le Prix à l'Académie Française en 1707.

Le Discours qui a remporté le Prix à l'Académie des Jeux Floraux en 1708.

Le Discours prononcé au lit de Justice, pour la déclaration de la majorité du Roi.

Son Discours de réception à l'Académie Française.

Un Discours prononcé à la même Académie, à la réception de M. le Président Bouhier.

Le Temple des Chimères, divertissement en un acte, exécuté en société, & dont on attribue la musique à M. le Duc de N.

La Vie du Connétable de Luynes.

Une Comédie du Jaloux de lui-même , représentée en société.

Une autre Comédie , intitulée , la Petite Maison , représentée aussi en société.

La Toilette de Vénus , cantate. Elle a été gravée.

Une Eglogue , insérée dans le Choix des Mercurès.

Un Mémoire au sujet d'un procès de M. le Maréchal Duc de Richelieu , contre les Propriétaires des maisons sur le Palais-Royal.

Le nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France.

La Tragédie de François second.

Le Réveil d'Epiménide , Comédie.

Apologie des Abrégés Chronologiques , dans les Recueils de l'Académie des Belles-Lettres.

Une Réponse à M. de Sainte-Albine , au sujet de la Régence de Catherine de Médicis , imprimée dans le Mercure.

Une Réponse à M. l'Abbé de Velly , dans le même Journal.

de M. le Président Hénault. 85

Une Lettre sur les Croisades, dans le Journal de Verdun.

Une Dissertation imprimée dans les Recueils de l'Académie de Nancy. Pourquoi la Langue Française est-elle chaste, & que la Langue Latine ne l'est pas? &c.



É L O G E
D E

M. DESBOULMIERS.

Nous avons peu de mémoires sur la vie de M. Desboulmiers, avant qu'il se fût adonné aux Lettres ; & ce que nous aurions pu en apprendre, par les actes juridiques qui ont suivi sa mort, ne pouvant que nous jeter dans l'incertitude du nom même sous lequel il s'est fait connaître, nous avons cru devoir abandonner toute recherche à cet égard, pour ne pas nous écarter du respect religieux qu'il sied bien de porter aux morts.

Nous nous contenterons de dire que M. Desboulmiers, peu riche, ne fit point fortune dans les troupes légères,

où il servit quelque temps ; qu'il tenta , vainement , de se placer utilement dans quelques Cours d'Allemagne , & que , forcé de revenir à Paris , il ne vit que la profession des Lettres , qui pût l'aider à se soutenir dans cette grande ville.

La littérature , si respectable dans ceux qui sont nés pour augmenter la masse des idées , & pour ajouter aux connaissances utiles , est devenue , de notre temps , une espece de métier , pour lequel il ne faut souvent d'autres dispositions , que l'amour d'un travail presque mécanique , & l'envie d'occuper , utilement pour soi , l'oisiveté d'un grand nombre de Lecteurs peu difficiles.

La multitude effrayante de nos Abrégés , de nos Journaux , de nos Dictionnaires sur toutes sortes de matieres , de nos compilations , sous le titre d'esprit de M... ou de Mad... cette manufacture , toujours soutenue , de petits romans sans intérêt , sans caractère , sans vraisemblance , qui forment une nouvelle branche du commerce de la Métropole

avec ses colonies ; tout cela offre des facilités au peuple d'Ecrivains , qui croit par-là s'ouvrir la barrière des Lettres.

Le coup d'essai du Sieur Desboulmiers fut une brochure intitulée : *les Chaises du Palais-Royal*, fatyre peu décente des mœurs de nos courtisannes qui se réunissent dans cette promenade. *L'Histoire des Filles célèbres* suivit de près cette bagatelle , & n'eut pas un succès plus brillant. Mais nous devons à cet Ecrivain la justice de dire qu'il était le premier à plaisanter de sa nouvelle fantaisie d'écrire.

Les Aventures de *Rose* vinrent ensuite ; & ce Roman a reparu depuis avec quelques corrections, sous le nouveau titre de *l'Education de l'Amour*.

Les Mémoires du *Marquis de Solange* furent lus avec plus de plaisir ; c'est l'idée que doit en donner le soin qu'eut , dans la suite, cet Ecrivain, d'avertir à la tête de ses nouveaux Ouvrages, qu'ils étaient de l'Auteur du *Marquis de Solange*, espece de manège qu'avait introduit

le plus célèbre de nos Romanciers , M. l'Abbé Prévôt , en se désignant toujours sous le titre de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*.

Les talents du sieur Desboulmiers parurent s'augmenter : il donna au public, sous le titre de *Tout un peu* , un Recueil de différents petits contes , & de plusieurs morceaux de poésie , dans lesquels on remarque de la facilité , du naturel , & même de la gaieté.

Devenu Poète comme il s'était fait Profateur , il jeta les yeux sur un nouveau genre de production , qui enrichissait un de nos théâtres. A l'espèce de petit drame plaisant , connu sous le nom d'Opéra comique , avaient succédé les Intermedes ; & la nation , en les admirant , paraissait se consoler d'avoir changé sa gaieté contre l'avantage de paraître presque aussi Musicienne que le reste de l'Europe , puisque la musique devait seule faire le succès de ces Ouvrages.

Le Sieur Desboulmiers essaya de se montrer dans cette nouvelle lice ; mais

les premiers pas ne furent pas heureux. *Le Bon Seigneur* ne réussit point. *Toinon & Toinette*, qu'il donna dans la suite, eut un accueil moins désagréable ; & nous savons qu'il a laissé un troisieme Ouvrage de cette espece reçu à la Comédie Italienne, & dont un Homme de Lettres de sa connaissance s'est chargé de prendre soin. La jolie fable de *l'Enfant corrigé*, par M. l'Abbé Lemonnier, a servi de fond à cet Intermede, qui a pour titre, *la Tourterelle, ou la Famille Villageoise*.

Au milieu de ces différents travaux, le Sieur Desboulmiers s'occupait d'un Ouvrage considérable par son étendue, d'un Livre de bibliotheque, de l'Histoire du Théâtre Italien, & de celle de la Foire, qu'il nous a donnée en neuf volumes.

Cette compilation qui nous manquait, pourrait peut-être comporter plus de goût & plus de choix dans les observations ; mais elle était de nature à ne pas rester chez le Libraire : c'est l'Ou-

vrage de notre Auteur, qui est destiné à rappeler son nom plus long-temps, & qui lui assure une place plus décidée parmi les Gens de Lettres de ce siècle.

Le dernier Roman, par lequel il a fini sa carrière, avait le défaut d'être trop long. Nous l'avons vu louer dans quelques Journaux, & nous ne chercherons point à ôter au débitant de cet Ouvrage le bénéfice qu'il peut attendre de ces éloges que nous nous défendons d'apprécier.

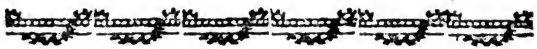
M. Desboulmiers, sur la fin de 1770, dans la crainte de se servir d'un Chirurgien de campagne, différa jusqu'à son retour à Paris, une saignée qu'il avait lui-même jugée nécessaire; & ce délai imprudent lui a coûté la vie, parce que le dépôt était formé sur la poitrine lorsqu'il arriva.

Quoiqu'encore dans la force de l'âge, avec un goût pour tous les arts, & sur-tout pour la peinture, qui s'était perfectionné en bien peu de temps,
il

il vit de bonne heure sa mort certaine, & l'attendit près d'un an avec constance, & avec une résignation entière.

Un cabinet, où il avait réuni un assez grand nombre de jolis deffins & de jolis tableaux, était ce qu'il avait de plus douloureux à quitter; & il ne tint pas à lui de s'en priver quelque temps avant sa mort, par la vente qu'il voulut en faire. M. Desboulmiers avait une figure aimable & décente, un esprit facile, un goût assez sûr, toujours curieux de la bonne compagnie. Rien ne lui aurait manqué de ce qu'il faut pour lui plaire, si la vivacité de son caractère lui eût laissé plus d'indifférence qu'il n'en avait, pour toute opinion contraire à la sienne.





É L O G E

D E

M. D U B O U L A Y.



IL nous est tombé entre les mains un Eloge de M. du Boulay , prononcé à l'Académie de Rouen , par le Secretaire perpetuel , successeur de celui dont il était le panégyriste. Nous avons cru que l'Auteur de cet Eloge ne désapprouverait pas le parti que nous avons pris d'en rédiger ici un extrait , & que le Public , de son côté , nous saurait gré de lui faire connaître un homme aussi estimable que M. du Boulay. Nous le plaçons dans le Nécrologe de 1772 , quoiqu'il soit mort en 1769. Ce retard & ceux de la même espece , que nous cherchons à réparer autant qu'il est en

E ij

nous, viennent souvent de la difficulté de se procurer des renseignements. Nous supplions de nouveau les parents des morts dignes d'être connus, les particuliers instruits, & les compagnies savantes, de vouloir bien concourir avec nous à honorer les vertus & les talents qui ne sont plus.

CHARLES - NICOLAS MAILLET DU BOULAY, Ecuyer, Seigneur & Patron du Boulay-Morin, Conseiller du Roi, Maître ordinaire en sa Cour des Comptes, Aides & Finances de Normandie, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, Belles - Lettres & Arts de Rouen, naquit dans cette Ville le 6 Février 1729. Son pere était Doyen de MM. les Trésoriers de France au Bureau des Finances de la Généralité de Rouen; & Madame de Maillet, sa mere, qui vit encore, est fille de M. Godeheu, l'un des Directeurs de la Compagnie des Indes.

Le jeune du Boulay commença ses études à Juilly, avec beaucoup de suc-

cès. Il vint les continuer dans la Capitale ; & dès l'âge de dix-huit ans , il expliqua l'ascension des liqueurs dans les tuyaux capillaires , par un Mémoire qui obtint l'*accessit* au jugement de l'Académie de Rouen. La Dissertation qui eut le premier prix , était de M. Sigorgne, Physicien célèbre, que la Lorraine, sa Patrie, envia à Paris qui le posséde. Le nom du vainqueur , dans ce combat littéraire , devait honorer son rival. Il est des Athletes dont la supériorité laisse aux vaincus la gloire d'avoir balancé leur succès.

Le 19 Novembre 1748, l'Académie de Rouen s'affocia le jeune du Boulay, qui bientôt après lui fit présent d'un autre Mémoire sur les qualités secondaires des corps , où la Physique était embellie des fleurs d'une imagination élégante & féconde.

Cette imagination même conduisit l'Auteur, de la Philosophie à la Littérature. Il donna en 1749, un Mémoire sur cette espece de comique , désigné

alors par l'épithète de *larmoyant* , & qu'il nomma le *dramatique moyen*. La multitude & la bigarrure des dénominations prodiguées à ce genre , prouveraient peut-être mieux que les déclamations dont il a été l'objet , son peu de consistance & sa ridicule bisarrerie. Il en serait alors , à-peu-près , comme de ces mauvais sujets , qui ne pouvant jouer long-temps un rôle honnête dans la société , changent tous les mois de nom & de quartier. La comparaison ferait d'autant plus juste , que les nuances de ce comique larmoyant n'ont pas moins varié que ses noms , & que ces déguisements continuels semblent n'avoir été inventés que pour dérober à l'œil vengeur du bon goût , la faiblesse d'un genre hétéroclite & bâtard.

Quoi qu'il en soit , M. du Boulay qui le voyait du beau côté , appuya son opinion de l'exemple de Térence. Il fut contredit , & cette contradiction donna lieu de sa part à un nouveau Mémoire sur le drame moyen , dont l'objet , di-

fait-il, porte par essence sur l'attendrissement produit par la vertu. Sous ce point de vue moral, on ne peut refuser aux Comédies pathétiques, ou, si l'on veut, aux Tragédies bourgeoises, l'hommage que toute ame honnête & sensible doit à ce qui lui rappelle l'idée de la vertu.

D'ailleurs, M. du Boulay, en applaudissant au genre de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine*, du *Philosophe marié*, du *Préjugé à la mode*, était bien-loin de soupçonner qu'on substituerait un jour à ces drames intéressants écrits d'un style pur, des atrocités dramatiques dont le spectacle fait mal au cœur, comme le style aux oreilles. M. du Boulay se bornait à développer cet attendrissement doux & utile qui résulte de l'*Andrienne*, de l'*Hécire*, des *Adelphes* de Térence.

En 1750, il lut un Discours sur les rapports qui doivent servir à unir les grands hommes entr'eux. Cette matiere intéressante méritait bien d'être discutée, dans un temps où les discordes civiles de la Littérature affligent & avi-

lissent les Littérateurs , & où ceux qui s'appellent les précepteurs du monde , consentent à en devenir les bouffons , en se déchirant par des blessures mutuelles.

Un extrait raisonné de l'Esprit des Loix , Ouvrage aussi difficile à extraire , que délicat à apprécier , & un Mémoire plein de vues neuves sur la nécessité & les moyens de travailler à l'Histoire de Normandie , furent les autres tributs que M. du Boulay présenta à l'Académie de Rouen , jusqu'en l'année 1755 , que cette Académie lui confia sa plume , en qualité de Secrétaire perpétuel , à la place de M. de Prémagny , que d'autres occupations détournaient alors du commerce des Muses.

M. du Boulay , chargé de jeter des fleurs sur la tombe des Académiciens morts , s'acquitta de ce devoir honorable & triste , avec beaucoup de soin & de succès. On compte dix-sept Eloges académiques sortis de sa plume , parmi lesquels on distingue ceux de M. An-

toine-Sébastien Slodts , Sculpteur du Roi ; de M. le Maréchal de Saxe ; de M. l'Abbé du Resnel , de l'Académie Française ; de M. de Crébillon ; de M. Evrard Titon du Tillet, Auteur du Parnasse Français ; de M. Charles-Etienne Pesselier ; de M. Michel-Ange Slodts , Sculpteur du Roi ; de M. Jean Restout , Peintre du Roi ; de M. l'Abbé Goujet , Chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital. La variété des talents & des vertus qui caractérisent ces illustres morts , exigeait de leur Panégyriste un style aussi varié ; ce sont autant de portraits différents , dont les couleurs doivent être assorties avec art , si l'on veut conserver la ressemblance.

A ces morceaux précieux pour l'Histoire littéraire , M. du Boulay avait joint trois morceaux d'Histoire politique : en 1755 , un Abrégé du regne de Richard , Cœur de Lion , Duc de Normandie & Roi d'Angleterre ; en 1756 , une Histoire de Jean Sans-terre , Roi d'Angleterre & dernier Duc de Normandie ; en 1757 ,

celle de Guillaume II , Duc de Normandie & Conquérant de l'Angleterre. Ces trois pieces étoient très-intéressantes , par le sujet & par la maniere dont M. du Boulay l'avait rempli.

En 1760 , il présenta une Dissertation sur la nécessité où les hommes sont pour leur propre intérêt , de satisfaire à tous les devoirs de la société. En 1763 , il donna à l'Académie un autre Discours sur une matiere non moins digne de l'attention d'un Philosophe , savoir , l'influence réciproque des mœurs sur le goût , & du goût sur les mœurs. Le choix de ces sujets piquants ferait seul le plus grand honneur à M. du Boulay , quand bien même l'exécution n'y répondrait pas. Ce n'est pas un faible éloge pour un Ecrivain , que l'utilité des objets dont il paraît s'occuper de préférence.

Si l'esprit de M. du Boulay se consacrait à des discussions philosophiques , son cœur était sans cesse ramené vers l'étude de la Grammaire , par tendresse pour un fils , à l'éducation duquel il au-

rait voulu se dévouer entièrement. Une analyse du supplément à la Grammaire raisonnée, le projet & quelques matériaux d'un Dictionnaire d'orthographe & de prononciation, & un Traité sur la nature & la définition de l'article, furent les fruits de ses méditations grammaticales. Le Traité sur l'article, qui réunissait à une finesse de métaphysique très-peu commune, une clarté encore plus rare, occasionna quelques observations critiques, auxquelles il fit, en 1768, une réponse savante.

Je pourrais citer encore, d'après l'Auteur de l'Eloge de M. du Boulay, les observations de ce dernier sur le Comte de Comminges, de M. d'Arnaud, sa comparaison des deux Eloges de Pierre Corneille, & sa Lettre à M. de la Harpe, *sur la délivrance de Salerne*. C'est le titre d'un Poème de M. de la Harpe, qui lui procura sa première couronne académique. On fait que depuis il n'a cessé d'y ajouter de nouveaux fleurons.

M. du Boulay quitta quelquefois l'E-

E vj

cole de la Philosophie, pour le Temple des Muses; mais toujours fidele à ses premieres amours, il n'aspira qu'à la gloire de revêtir la Morale des charmes de la Poésie. Le titre de ses Effais lyriques en indique le but, & en honore l'Auteur. Ce sont des vœux pour la conservation du Roi; les avantages du Gouvernement monarchique héréditaire; les caractères & les effets de l'honneur dans ce Gouvernement; la nécessité & les caractères de la Religion; les avantages & les abus de la société civile. L'Ode qui roule sur ce dernier sujet, valut à l'Auteur le titre d'Académicien de Caen. On fait que cette Ville est la patrie de Malherbe; & M. du Boulay, en envoyant son Ode à l'Académie, la présentait comme une offrande aux mânes de ce grand Poète.

Le Citoyen n'était pas moins respectable en lui, que l'Académicien. Homme de Lettres, il eut des droits à l'estime : Homme de bien, il en acquit sur la vénération publique. Placé dans une

Compagnie supérieure, il en chérissait les fonctions; & quand il fallait porter aux pieds du Trône l'hommage de la vérité, dans de courageuses remontrances, il consacrait aux affaires publiques, une plume qui n'était pas seulement destinée à la Littérature. Comment n'aurait-il pas été bon Patriote? il était bon Chrétien. Nos petits beaux esprits, *qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*, laisseront échapper à ces mots un sourire impie. Mais heureusement que leurs fureurs prétendues philosophiques, leurs assertions monstrueuses, leurs systèmes extravagants tombent dans le mépris, & commencent à rentrer dans la fange dont ils n'auraient jamais dû sortir. Dieu n'a dans ces petits avortons de raisonneurs, que de bien méprisables adversaires.

M. du Boulay avait épousé en 1748 Demoiselle Constance Pellard, qui perdit la vie dix mois après, en la donnant à un enfant. Il avait donné autrefois à cette Demoiselle les avis de l'a-

mitié & de la raison , dans une Epître très-agréable. Il immortalisa les regrets que lui inspirait sa perte, dans une touchante Elégie , & dans une Epitaphe attendrissante.

Il épousa en secondes noces la veuve de M. de la Place , ancien Administrateur de l'Hôpital de Rouen , & se livra entièrement avec elle à l'éducation du fils que lui avait laissé sa première femme. Nous citerons ici les derniers vers d'une Epître qu'il adressa à la seconde.

Ce gage unique & cher de ma flamme première,

Elevé dans ton sein , te devra son bonheur.
Il te serre en ses bras, il voit en toi sa mere ;
La nature trompée applaudit à l'erreur.

Chere ombre , si du sein de la paix éternelle,
Tu jette encor les yeux sur ce triste univers,
Vois les soins pour ton fils, l'amour qu'il a pour elle ,

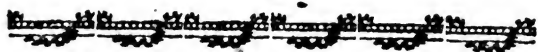
Et pardonne à mon cœur de porter d'autres fers.

C'est dommage que ces vers soient

déparés par une inexactitude. L'Auteur a oublié qu'il fallait : *Tu jettes encor les yeux.*

M. du Boulay est mort de la petite-vérole, à l'âge de quarante ans.





É L O G E

D E

M. MICHAULT,

*Censeur-Royal & Secrétaire perpétuel de
l'Académie de Dijon.*



M. MICHAULT, né dans la Capitale de la Bourgogne, fut destiné, par sa famille, à suivre le Palais; & il fut reçu Avocat au Parlement de cette Ville: mais l'amour des Belles-Lettres qui souffre si peu de partage, l'écarta insensiblement de la pénible étude des Loix; & il ne conserva de l'état que lui avaient fait prendre ses parents, que le titre.

La recherche des Livres curieux & rares fut de bonne heure une de ses occupations favorites, & ce goût ne put

que s'étendre & se perfectionner beaucoup, dès que sa réputation d'homme d'esprit & de Littérateur l'eût fait connaître du célèbre Président Bouhier, de l'Académie Française, qui avait rassemblé dans son Hôtel à Dijon, une vaste collection de Livres & de Manuscrits précieux.

Ce Magistrat fameux ayant quitté sa Charge en 1738, fit de sa Bibliothèque un Lycée, où se réunissaient les personnes qui avaient quelque réputation. Nous ne pouvons donner de M. Michault une idée plus avantageuse, que de dire qu'il fut admis dans cette société littéraire, qui fut le berceau de l'Académie fondée depuis dans cette Ville par un autre de ses Sénateurs. (*)

Un Compatriote & un camarade d'études de M. Michault venait de faire imprimer à Paris un Recueil d'Elégies, précédées d'un Discours où, selon l'usage

(*) M. Pouffier, Doyen des Conseillers du Parlement.

de M. de la Motte, l'Auteur n'y donnait de principes de ce genre d'Ouvrages, que ceux qui pouvaient faire trouver le sien plus parfait.

Ce fut contre ce Discours que M. Michault fit imprimer dans son Pays une critique assez étendue, mais honnête, sous le titre de *Réflexions critiques sur l'Elégie*. Le goût de la saine Littérature s'y fit remarquer, ainsi que celui de l'Auteur pour l'érudition; & cet Essai de M. Michault serait plus connu, si l'Ouvrage qu'il critiquait, ne l'avait entraîné avec lui dans les abymes de l'oubli.

Quelques années après, il fit paraître une Dissertation sur le vent de *Galerne*, vent septentrional, plus redoutable que les autres à la Bourgogne, parce qu'il est funeste à ses récoltes en vin, comme nous l'apprenons de ce vers ancien :

Væ tibi Galerna per quem fit clausa Taberna.

Il était difficile de réunir plus de re-

cherches savantes dans cette petite Diatribe ; mais peut-être M. Michault sacrifia-t-il dans cette occasion le goût au savoir ; & il faut convenir qu'un penchant invincible l'entraîna toujours dans son cabinet , vers la gloire un peu surannée des Scaliger & des Casaubon , qui , dans leurs doctes *Disquisitiones* , aimaient à ne laisser rien à dire sur l'objet qui les occupait.

L'Historien des Savants de la Bourgogne , M. Papillon , avait été un des premiers Ecrivains qu'il eût connu ; & c'était de lui qu'il avait appris à faire un grand cas des minucieuses découvertes de la *Biographie*. M. Michault, en effet , donna , sur le plan de son infatigable Instituteur , plusieurs vies de Littérateurs , souvent aussi inconnus qu'ils méritaient de l'être.

Ces Ouvrages sont une espèce de protestation contre l'esprit de justice , qui laisserait oublier un grand nombre de petits efforts littéraires , peu faits pour occuper la mémoire des hommes. C'est

la consolation de la médiocrité ; & , pour le dire en passant , c'est aussi l'écueil de notre Nécrologe.

Quoi qu'il en soit , les productions de M. Michault dans ce genre , toujours exactes pour les faits & pour les dates , dûrent lui mériter la confiance de cette portion d'Hommes de Lettres qui , s'occupant peu des Ouvrages de goût & de génie , pâlisent sur l'immense collection de tout ce qui peut contribuer à la connaissance détaillée de l'Histoire littéraire.

En 1754 , M. Michault nous donna des *Mélanges historiques & philologiques* , en deux vol. in-12 , chez Tilliard , qui pouvaient servir de supplément aux *nouveaux Mémoires d'Histoire , de Critique & de Littérature* de l'Abbé d'Artigny , imprimés chez de Bure deux ans auparavant , & fort estimés.

Les *Mélanges* de M. Michault sont faits absolument dans le goût de ceux dont on vient de parler ; c'est la même variété , le même goût de critique , la

même érudition. Il s'y trouve entr'autres morceaux précieux , des Réflexions sur la Poétique d'Horace par M. le Président Bouhier , ainsi que quelques vers non imprimés de ce célèbre Académicien. La vie de ce Magistrat se trouve aussi dans le second volume ; elle est l'ouvrage du Pere *Oudin*, Jésuite , un des derniers Savants de son Ordre. Quelques Lecteurs aimeraient à rencontrer dans cet espece d'*Ana*, la Dissertation où l'on justifie le grand Corneille d'avoir composé le Poëme de *l'occasion perdue & recouvrée*.

L'Académie de Dijon , qui , dès sa naissance , avait compté notre Savant parmi ses Membres , ayant pris sous la protection du jeune Héros de *Friedberg* une plus grande consistance , honora M. Michault du titre de son premier Secrétaire perpétuel : mais sa santé ne lui permit d'en remplir les fonctions que pendant deux années ; & ce Corps recevant avec regret sa démission en 1764 , se vit obligé de lui nommer un succes-

seur dans la personne de M. Maret, Médecin, qui occupe aujourd'hui cette place.

Devenu plus libre par cette démission, M. Michault fit quelques voyages à Paris; il y fit la connaissance de M. le Duc de la Valiere, auquel il rendit plus d'un service, par les soins & les peines qu'il prit pour lui compléter la partie dramatique de la littérature Française, dont la bibliothèque de ce Seigneur est aujourd'hui le dépôt le plus considérable qui soit en Europe.

Ce fut pendant un de ses voyages, que M. Michault, toujours occupé à augmenter ses connaissances dans la Bibliographie, & sa propre bibliothèque qui était très-nombreuse, obtint du Magistrat qui préside aux Lettres, une place de Censure, dont il fit peu les fonctions, parce que ses Livres le rappelaient sans cesse en Bourgogne, où il resta enfin pour achever sa carrière dans le sein de ces vrais & de ces anciens amis, que tous les agréments si vantés de la Capitale, sont bien-loin de rem-

placer dans un cœur honnête & droit ,
comme celui de M. Michault.

Nous aurions mal fait son portrait ,
si nous ne laissions de lui que l'idée
d'un Erudit. Il avait toutes les qualités
de la société les plus aimables , une gran-
de facilité à s'énoncer , un goût de plai-
santerie agréable , & cette petite pointe
de malice ingénieuse , dont la conver-
sation a si souvent besoin , pour ne
pas tomber dans la fadeur & dans l'ennui.

Ami des plaisirs honnêtes , il s'arra-
chait souvent , pour en jouir , de ce
cabinet , où , comme nous l'avons dit ,
il était si différent , & dans lequel ses
premiers modèles l'avaient tourné à ce
que les gens du monde appellent la pé-
danterie littéraire.

Il y a peu de doute que M. Mi-
chault n'eût facilement appliqué l'esprit
dont il était doué , à des objets plus
utiles & plus précieux à la société , s'il
fût venu plus jeune à Paris ; mais il étouf-
fa , pour ainsi dire , son imagination ,
sous le poids des Livres qu'il amassa.

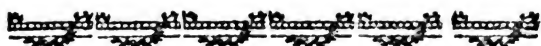
C'est

C'est un avis que nous donnons ici aux jeunes Littérateurs qui se sentiraient ce penchant à la Bibliomanie : qu'ils s'en tiennent aux livres qui font penser : il ne leur faudra pas des tablettes immenses ; & bientôt excités à penser eux-mêmes , ils augmenteront le petit nombre de ces livres.

Nous avons appris que M. Michault , avant de mourir , préparait une vie d'un de ses illustre compatriotes , de M. de Crébillon. Sans doute , il aurait vengé ce successeur de Corneille & de Racine , de l'insulte qu'une main inconnue a faite à ses mânes , sous le titre d'Eloge. Que sera devenu son Ouvrage après sa mort ? L'honneur de Crébillon ne sera-t-il point rétabli ?

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.





É L O G E

D E

M. T R I A L.



JEAN-CLAUDE TRIAL, Directeur de l'Académie-Royale de Musique, & digne, par ses talents, de présider à une entreprise qui est la réunion de tous les talents, avait reçu le jour sous le beau ciel du Comtat Venaissin. Le lieu de la naissance des hommes qui ont obtenu quelque célébrité, n'est jamais une anecdote indifférente. C'est une considération qui peut se joindre à celle de toutes les autres causes physiques & morales, dont le concours influe si puissamment sur le génie. Tous ceux qui connaissent les sites pittoresques, les paysages agréables, & l'heureuse température

F ij

dont on jouit dans la Province du Comtat, ne seront pas surpris que notre Musicien y ait senti de bonne heure l'instinct de son talent. Les Beaux-Arts, comme on l'a dit, sont presque toujours voisins de la belle nature.

Né à Avignon, de parents honnêtes, mais peu fortunés, le jeune Trial, qui ne trouvait sous le toit paternel, ni les ressources que donne l'opulence, ni l'émulation courageuse qui en tient lieu, se détermina, dès l'âge de douze ans, à quitter sa patrie, pour aller chercher ailleurs une existence plus aisée, & des travaux moins stériles.

Son goût inné pour la musique, fut à peu près la seule pacotille avec laquelle il se mit en voyage. L'heureux développement d'un goût si précoce, prouva bientôt qu'il n'avait pas eu tort de s'y livrer. Quelque temps après son arrivée à Montpellier, il s'y fit connaître d'une manière avantageuse, par différents morceaux de musique. Ces essais de sa jeunesse n'avaient pas, sans

doute, toute la perfection qu'il leur aurait donnée dans un âge plus mûr ; mais ils étaient pleins de feu , de variété , d'harmonie. Ils intéressaient les amateurs éclairés , & par leur mérite réel , & par les espérances que ce mérite même faisait concevoir en sa faveur.

Il ne tarda pas à les justifier , & parvint même , en peu de temps , à être Directeur du Concert & de l'Opéra qui subsistaient alors à Montpellier. C'était , pour ainsi dire , l'apprentissage de ce qu'il devait faire par la suite , dans une Ville plus considérable , & sur un théâtre plus vaste.

Tout concourait à l'y appeller. Le desir naturel à quiconque aime son talent , de le perfectionner par le commerce & les conseils des gens éclairés , avertissait notre jeune Musicien de se rendre à Paris , comme dans la ville où ce commerce lui serait plus facile , & ces conseils plus fructueux. Quelques personnes de distinction , dont sa bonne conduite avait captivé la bienveillance,

joignirent à cet instinct , qui le pouffait vers la Capitale , des sollicitations non moins faites pour l'y entraîner. Il s'y rendit en conséquence , & son attente ne fut point trahie.

La réputation qu'il s'était déjà faite dans un genre agréable ; à un âge qui rendait encore ses ouvrages plus singuliers & plus piquants ; cette réputation l'avait précédé , & lui préparait d'avance une foule de suffrages & de protecteurs. Il fut très-accueilli des gens de mérite. On le mit d'abord à la tête de l'orchestre de l'Opéra-comique , où il donna des preuves nouvelles de la fécondité de ses talents. On fait combien cette orchestre exigeait de soins de la part de son conducteur , par la précision & la variété des morceaux qu'il était chargé d'y faire exécuter. L'agrément de ces petits spectacles est , au moins , que la musique y procure à nos oreilles un dédommagement des paroles ; & il me semble en général qu'on devrait avoir assez d'attention , d'égard ,

de respect , pour ne pas condamner le public assemblé à entendre des raclements sans harmonie & sans art. Ce n'est pas avec une pareille persécution pour les oreilles sensibles , qu'on parvient à remplir convenablement le vuide de la scene & l'ennui des entr'actes.

De cette orchestre , M. Trial passa à la Musique de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti , dont il fut nommé Directeur. Cet encouragement si flatteur pour lui , en le mettant à portée d'être connu personnellement de ce Prince , ne tarda pas à lui procurer des distinctions plus flatteuses encore. Ce ne fut plus à l'Artiste célèbre , mais à l'homme estimable , que Mgr. le Prince de Conti accorda bientôt les témoignages les plus honorables de sa confiance & de ses bontés. Osons publier à la gloire du Protégé , mais plus encore à celle du Protecteur , qu'en apprenant la mort de M. Trial , ce Prince ne dédaigna pas de dire , qu'il venait de perdre un ami ; parole que Plutarque n'eût pas négligé de rap-

porter dans la vie d'un de ses Héros.

Ce fut la protection du même Prince qui valut à M. Trial une des places de Directeur de l'Académie Royale de Musique. On fait que dans cette place délicate, il se comporta de manière à se concilier également l'estime de ses confreres, & l'attachement des inférieurs.

Le gouvernement de l'Opéra est une administration pénible & embarrassante. Il faut que le Directeur d'une machine si compliquée sache en régler tous les ressorts, dissiper les obstacles qui nuiraient à leur jeu, satisfaire le goût, & quelquefois les caprices d'un public inconstant, ramener à un point d'union & de concorde très-rare une foule de talents divers, & souvent rivaux, entretenir l'émulation sans exciter la jalousie, distribuer les récompenses avec égalité, ménager les punitions avec adresse, borner les prétentions démesurées des uns en les flattant, réduire l'indépendance des autres en paraissant y souscrire, établir enfin, dans le régime in-

térieur de cette vaste entreprise, autant d'harmonie qu'il en regne dans l'orchestre. On sent assez, par cette légère esquisse, toutes les difficultés d'une semblable direction. Le Public qui arrive au spectacle, trouve les mines riantes, toutes les décorations prêtes, tous les talents de concert; mais il ne fait pas souvent ce qui s'est passé derrière la toile. C'est peut-être après bien des convulsions & des querelles, qu'on est parvenu à ce calme momentané, à cette paisible apparence, dont le coup d'œil étonne & charme les spectateurs. M. Trial anéantissait ces guerres intestines, & les prévenait par ses bons procédés; & jamais des mains plus sûres ne tinrent le gouvernail de la barque lyrique.

A des occupations déjà si impérieuses, il était obligé d'unir encore les études relatives à son talent; & les instants qu'il trouvait moyen de leur consacrer, nous ont valu des compositions bien précieuses. Nous ne caractériserons point ici sa musique que le Public connaît,

que le goût le plus pur a dictée , & dont l'exécution fait mieux son éloge , que tout ce que nous pourrions en dire. Cette musique vive , saillante , ingénieuse même , ajoutait au mérite des paroles bien faites , & en donnait aux mauvaises ; car le Musicien n'a souvent dans le Poëte qu'un associé mal-adroit & ridicule , qui lui donne à noter des mots vuides de sens , & des vers sans ame. Il est même à remarquer que dans un siècle où l'on se permet d'insulter aux grands hommes du siècle précédent , on n'ait pas seulement pu donner à Quinault un successeur ou un rival. C'est bien-là le comble de la stérilité & de la disette.

Aussi M. Trial se vit-il obligé quelquefois de communiquer la vie & la chaleur de son harmonieuse modulation , à des *rimaïlles* indignes de l'occuper. Il n'était que plus étonnant & plus glorieux de savoir en tirer parti , & de faire éclore un laurier musical parmi des chardons poétiques. On se rappel-

lera , sans doute , ici cet acte de feu M. Poinfinet , dont les paroles étaient si ridicules , & dont la musique a fait tant de plaisir.

M. Trial réunissait à ses talents , des qualités très-estimables : aussi a-t-il joui , jusqu'à son dernier moment , des égards de plusieurs personnes très-distinguées ; & sa mort a été honorée de leurs regrets , comme sa vie l'avait été de leurs bontés. Ces regrets ont été communs à tous ceux qui l'avaient connu.

C'est ici que commence l'éloge de son cœur ; & je m'arrêterai avec complaisance sur une partie si intéressante. Les talents ne sont rien sans la bonté du cœur. Sans elle , l'esprit n'est pas même un mérite. Ce n'est qu'une arme meurtrière , avec laquelle on ne remporte que des victoires odieuses & des triomphes avilissants.

Pour louer cette vertu si rare , je n'imiterai point ceux qui croient nous donner une grande idée de leur cœur , en reffassant jusqu'au dégoût les termes d'hu-

manité, de sensibilité. Ces Messieurs font des phrases qui éblouissent les fots. Citons des faits qui intéressent les honnêtes gens. Précepteurs de vertu, voici des exemples qui valent mieux que vos livres.

Dès que M. Trial, très-jeune encore, eut acquis à Montpellier des amis & des succès, le premier usage qu'il fit de son bien-être, fut de le partager avec ses pere & mere. L'homme qui sanctifiait ainsi les prémices de sa fortune, était bien digne d'une plus grande. Je ne releverais pas une action qui ne doit étonner que les vicieux, si la dégradation des mœurs, dans ce siècle de morale, n'avait rendu ces exemples très-rares. Cet âge distingué des autres par l'alliance bizarre du luxe & de la philosophie, a vu s'élever des systèmes destructeurs des plus doux sentiments de la nature. Le premier devoir de l'homme, cette obligation sacrée de chérir, d'aider, de consoler, d'adorer les auteurs de ses jours, ce nœud de recon-

naissance & de tendresse qui doit l'attacher à eux, qui le croirait ! ce besoin des cœurs sensibles, ce lien auguste a été traité de préjugé puérile & de faiblesse inconsiderée. Oh ! si ce sont-là les lumieres de la sagesse, que nous perdrons à cesser d'être aveugles !

Je retrouve, dans toute la vie de M. Trial, cette bonté de cœur qui l'honore autant, qu'elle charme son panégyriste. Il ne remplit pas seulement les devoirs d'un fils tendre & soumis ; il sert de pere à ses freres & sœur. Heureux d'être à portée de les servir, il a voulu qu'ils ne dussent qu'à lui leur éducation & leur établissement. Mon Lecteur me devance ici, sans doute ; il se rappelle les succès de son frere dans des rôles qui demandent peut-être d'autant plus d'esprit, qu'ils en annoncent moins, & les charmes de l'Actrice estimable & intéressante, à qui ce frere a l'avantage d'être uni.

Aussi bon ami qu'excellent frere, M. Trial obligeait avec zele, &, ce qui

vaut mieux encore , avec cette grace qui fait pardonner l'orgueil du bienfait , & qui rend l'ingratitude impossible. Il était d'ailleurs animé d'une généreuse compassion pour les malheureux.

M. Trial trouva la récompense de ces vertus dans la tendresse d'une femme digne de lui , qu'il épousa le 29 Avril 1769. Ce n'est point ici la place de vanter , ni les graces de la figure , ni les talents , ni la célébrité de Madame Trial. Ces éloges , auxquels nous nous refusons avec peine , seraient peu capables de suspendre les regrets qu'elle a voués à la mémoire d'un mari qui la rendait heureuse. Mais ce qui peut flatter sa douleur , c'est le sacrifice que nous faisons de ces vaines louanges , pour ne lui en donner que sur les qualités essentielles qui lui étaient communes avec M. Trial. Son tendre attachement pour lui ne s'est pas borné à ces démonstrations extérieures d'affliction , que leur éclat même rend suspectes. Il s'est manifesté par l'attention généreuse qu'elle a eue de renoncer à tous

ses avantages , pour assurer le bien-être du pere & de la mere de son mari. C'est par le même abandon de ses droits , que toutes les dettes de M. Trial ont été acquittées. C'est à ces signes , non équivoques , que la vraie douleur se fait reconnaître. Ils sont la preuve de la convenance & de l'estime mutuelles qui avaient servi de base à l'union des deux époux , & qui semblait devoir leur promettre une félicité plus durable.

M. Trial est mort le 23 Juin 1771 , dans sa trente-septieme année. Son convoi a présenté le spectacle le plus attendrissant. Tout le monde y pleurait , & les larmes partaient du cœur. Il n'y a pas d'Oraison funebre qui vaille ces larmes-là ; car on ne les fait couler que lorsqu'on en est digne. Les vivants consentent à charger d'épithètes mensongeres , & de trompeurs éloges , les sépulcres des morts , dont la vanité semble leur survivre ; mais la tombe sur laquelle coulent des pleurs si touchants , renferme à coup sûr des cendres vrai-

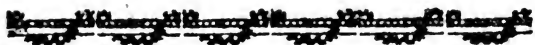
ment cheres. La flatterie ment , mais elle ne pleure point.

On voit que la carrière de M. Trial a été terminée de bonne heure. Ce qui nous reste de lui annonce à quel degré il aurait pu porter sa réputation , s'il ne fût pas mort avant le temps. Il mérite d'être regretté , non-seulement par ce qu'il a fait , mais parce qu'il aurait pu faire.

Indépendamment de plusieurs Ouvrages qu'il a travaillés pour Mgr. le Prince de Conti seul , & qui lui sont restés , il est Auteur de la musique d'*Esope à Cythere*, de la *Chercheuse d'esprit*, Opéra-comiques ; des quatuor de Mgr. le Prince de Conti ; des divertissements de *la Provençale*, & de plusieurs autres dans différents Opéra ; de quelques Cantates ; d'une foule d'Ariettes charmantes ; du Prologue & des deux premiers Actes de l'Opéra de *Sylvie* ; de l'Acte de *Théonis*, avec M. le Breton ; de l'Acte de *Flore*, seul. Les noms de ces Ouvrages suffisent pour indiquer leur mérite , & justifier nos regrets.

Il a fait aussi deux Actes & demi dans l'Opéra projeté de *Linus* : & ces morceaux faisaient desirer ardemment aux vrais connaisseurs, la suite de cet Ouvrage.





É L O G E

D E M O N S I E U R

DE LA MONNOYE,

Avocat au Parlement de Paris.



QUand nous nous serions interdit les soins de louer les illustres morts qui n'auraient laissé après eux aucun Ouvrage connu de littérature, nous demanderions grace aujourd'hui pour l'exception que nous allons faire en faveur du célèbre Jurisconsulte, que la science des Loix vient de perdre.

Avoir à célébrer dans ce siècle & dans la même personne, de grands talents & de hautes vertus, est un bonheur dont tout Ecrivain doit être jaloux. Le véritable honneur des Lettres est de remplir de pareilles fonctions. M. de la Mon-

noye, d'ailleurs, est moins étranger à l'objet de notre Recueil, qu'on ne pourrait le penser, puisque nous venons d'apprendre, par des mémoires qui nous ont été fournis, que l'amour des Lettres fut son délassement favori, & qu'il a laissé des matériaux d'une Histoire universelle, qu'il nous eût donnée, s'il eût pu arriver au repos qu'il desirait, ou plutôt si un Avocat de sa réputation n'était pas comptable de ses derniers moments, à l'intérêt de la société.

Nous tenons ces mémoires de la main de M. Rigoley de Juvigny, Conseiller au Parlement de Metz, qui, en 1769, éleva un si beau monument à la gloire du grand-pere de M. de la Monnoye, par le Recueil qu'il nous a donné de ses Ouvrages, & par ses excellents Mémoires historiques sur la vie & les écrits de ce célèbre Académicien. Nous avons cru devoir donner ici à M. de Juvigny des marques de notre reconnaissance, pour le présent qu'il nous a fait.

CLAUDE-PIERRE DE LA MONNOYE, petit-fils de Bernard de la Monnoye, de l'Académie Française, naquit à Paris, au mois d'Avril 1708. Il fit ses Humanités au College des quatre Nations, & fut destiné de bonne heure à la profession d'Avocat. Il se livra tout entier à l'immensité des études que demande cette profession ; & toujours dirigé dans cette longue & pénible carrière, par un esprit juste & solide, qui, seul, peut en parcourir le dédale sans s'égarer, il acquit, en peu de temps, la réputation d'un des plus sages & des plus profonds Jurisconsultes de son Ordre; il se garda bien, sur-tout, de séparer des obligations de son état, ces vertus simples, antiques & nobles, auxquelles cet état doit sa considération & ses prérogatives. C'était, principalement, par l'exercice nécessaire de ces vertus, que M. de la Monnoye chérit toute sa vie la profession qu'il avait embrassée.

Il épousa, au mois de Janvier 1740, à l'âge de 32 ans, Marie-Anne-Edmée

Maignan, fille de François Maignan, Avocat célèbre lui-même. Cet hymen heureux assambla deux cœurs honnêtes & vertueux; & cinq enfants, dont trois vivent encore, furent la récompense de leur mutuelle tendresse.

A cette époque du mariage de M. de la Monnoye, ses talents étaient déjà assez distingués, pour qu'il fût appelé au Conseil de la Maison de Saint-Cyr; & sa réputation s'augmentant chaque année, il se vit honoré, en 1753, de la charge de Conseiller au Conseil des Finances du premier Prince du Sang, & bientôt d'une place dans presque tous les conseils des plus grandes Maisons du Royaume : celle de Villeroy, sur-tout, à qui le grand-père de M. de la Monnoye dut une pension qui l'aida à soutenir les pertes qu'il avait faites par le système, retrouva dans les travaux & les lumières du petit-fils, le prix de sa bienfaisance.

La douce & tendre paix qui avait été le fruit constant du mariage de M. de

la Monnoye , ne dura , malheureusement pour lui , qu'onze ans : il se vit privé de sa vertueuse épouse , le 29 Janvier 1751. S'il n'immortalisa point ses regrets , comme fit son illustre aïeul , lorsqu'il perdit sa femme , en 1726 , par des stances qu'on ne peut lire sans attendrissement , (*) ils n'en furent pas moins , dans tout le cours de sa vie , le douloureux aliment de son cœur. Père de deux Demoiselles , dont il lui fallut continuer l'éducation , il n'eut qu'à leur rappeler ce qu'avait été leur mere , pour leur tracer la route de tous les devoirs qu'elles auraient un jour à remplir.

Que nos sombres moralistes qui calomnient tous les jours notre âge , jettent quelquefois les yeux sur cet ordre de citoyens , qui tient le milieu entre le riche & le mercénaire ; & ils y trouveront des vertus à célébrer. Elles ont pleuré , sans doute , sur le tombeau de

(*) Voyez le Recueil de la Monnoye , par M. de Juvigny , tom. I , pag. 273.

M. de la Monnoye , mais elles ne s'y font point renfermées ; & nous pourrions les voir briller encore parmi quelques-uns de ses égaux.

Avocat célèbre au Palais , habile Jurisconsulte au cabinet , citoyen distingué par des mœurs irréprochables , ce fut avec lui qu'en 1754 , Mgr. le Prince de Conti chercha les voies du rappel du Parlement , alors exilé. Quel éloge pour M. de la Monnoye , dans un accommodement si délicat , d'avoir laissé au Souverain des preuves de son zèle & de sa soumission , sans altérer l'estime qu'eut toujours pour lui le Corps de la Magistrature ! Un des plus grands citoyens qu'ait eu Rome , Cicéron , n'eût pu que négocier dans une Monarchie ; & il ne l'eût pas fait plus heureusement à la satisfaction égale , & de la Cour , & du Sénat.

Des frondeurs ne cessent de nous dire que le mérite est peu distingué , peu connu même à la Cour : qu'ils suivent ici M. de la Monnoye à sa maison de
Soizy-

Soizy-sous Etiole , pendant les vacances du Palais , ils le verront apperçu , distingué du Maître , toutes les fois qu'il se rencontre sur sa route dans la forêt de Sénart. Les Mémoires qui nous ont été communiqués , & que M. de Juvigny tient de la famille même , nous en donnent plus d'une preuve , dont nous allons décorer cet éloge. Heureux d'avoir à louer à la fois , & le mérite du sujet , & la bienveillance dont le Monarque l'honore !

Une question relative à l'ordre judiciaire , avait été , dans le carrosse du Roi , l'objet de la conversation ; & le Comte d'Eu avait osé n'être pas de l'avis de son Maître. M. de la Monnoye se promenait alors dans la forêt : le Roi l'apperçoit , descend de sa voiture , l'appelle , & lui expose le fait sans faire présenter l'opinion dont il avait été : l'arbitre du Monarque & du Prince , fut entièrement de l'avis de Sa Majesté , qui se retournant vers le Comte d'Eu , lui dit : *Vous serez sûrement de mon*
Nécrologe , 1772. G

avis , puisque j'ai pour moi la Monnoye.

Une autre fois Sa Majesté ayant remarqué, dans cette même forêt, que M. de F*** s'entretenait avec notre Jurisconsulte, se douta qu'une succession qui venait d'écheoir au premier, était l'objet de leur conversation. Elle s'approcha d'eux avec cet air de bonté, & presque de familiarité, qui la fait aimer, & voulut savoir ce qu'avait prononcé M. de la Monnoye. Elle se rappella cette décision un mois après, au point de dire à un Seigneur qui était dans la même circonstance que M. de F*** : *prenez telle précaution ; elle est indispensable ; c'est l'avis de la Monnoye ; rien n'est plus sûr.* Nous avons, de la part d'un Prince, dont la mémoire est chère à la Nation, quelques mots favorables à des arts peut-être frivoles ; nous aimons à leur opposer ici ceux dont son auguste Successeur a quelquefois récompensé les talents de première utilité. Nous savons que le sublime Auteur de la Métromanie fait dire ingénieusement à son Poète :

L'Avocat se peut-il comparer au Poète?

.
Scarron même aujourd'hui l'emporte sur Patru.

Mais cette décision enthousiaste n'a pas pour base la plus grande utilité publique ; & tant pis pour l'opinion qui nous feroit des regles de pareilles maximes. C'est mettre en question s'il importait plus à la République Romaine, d'avoir Horace que Cicéron ? Rappelons-nous ce mot de Malherbe , qui disoit qu'un Poète étoit aussi nécessaire à l'Etat qu'un joueur de quilles.

La modeste simplicité de M. de la Monnoye le préserva toujours de l'orgueil , dont un traitement si honorable aurait pu enivrer tout autre que lui. Il ne songea même jamais à le faire tourner, ni à son utilité , ni à celle de sa famille. Prévenu par les Grands , il ne vit jamais en eux leur crédit. On fait qu'un grand Seigneur , Ministre , chez qui la générosité étoit un trait de caractère , se plaignit un jour de ce qu'il

ne l'avait encore employé en rien pour lui : *Monseigneur*, lui répondit-il, *je vois les hommes en place pour eux-mêmes, & jamais par intérêt. Je n'ai rien à leur demander.* Heureux les Ministres qui ne se laisseraient entourer que de pareilles gens ! ils céderaient à moins d'importunités ; ils placeraient moins de sujets si peu faits pour être en place, & dont l'ingratitude suit toujours de près la disgrâce du bienfaiteur.

Il y a (disent nos Mémoires) des exemples sans nombre de sommes considérables renvoyées par M. de la Monnoye ; parce qu'après avoir fixé lui-même ses honoraires, il ne croyait pas devoir accepter ce qu'on lui offrait au-delà. Si quelque chose, enfin, était égal à son désintéressement, c'était son esprit de justice, & son inviolable équité.

Dans une affaire dont il était chargé, on lui avait fourni une pièce fautive, qui était victorieuse ; mais après l'audience, s'étant aperçu qu'on l'avait exposé à tromper la Justice, il com-

mença son plaidoyer suivant , par le défaveu formel , & de la piece , & de toutes les conséquences qu'il en avait tirées en faveur de sa Partie.

M. le Baron des Adrets avait acheté dans le Dauphiné , une terre qui venait de la Maison de Lesdiguières , représentée par celle de Villeröi. Il y eut des difficultés pour la mouvance d'un fief qui prétendait ne point relever de cette terre. S'il perdait ce procès intéressant , il avait une action de garantie à exercer contre M. le Duc de Villeröi , ce qu'il redoutait fort ; mais dès qu'il fut quel était le conseil de ce Seigneur , ce fut à lui-même qu'il vint se présenter. Sa confiance ne fut point trompée ; ses droits vérifiés , il reçut de M. de la Monnoye une promesse de garantie de la part du Duc , qui ratifia bientôt l'engagement qu'avait pris pour lui son conseil. M. le Baron des Adrets ne se laissa point de publier la vénération qu'il avait conçue dans cette affaire pour M. de la Monnoye.

Encore un trait de cette justice imperturbable va servir de leçon aux Avocats, à qui la confiance qu'on leur donne, & cet amour du fac, feraient illusion sur les intérêts de leurs Parties, dont ils seraient toujours prêts à soutenir les prétentions les moins solides. M. le Marquis de Mélac, dans une succession commune avec M. le Comte de C***, voyait, avec inquiétude, que sur les démêlés qu'ils allaient avoir, M. de la Monnoye eût été choisi pour défendre les intérêts de sa Partie adverse. Effrayé d'avoir, contre lui, un Jurisconsulte si éclairé & si juste, il va le voir, pour lui demander les motifs qui le déterminaient en faveur du Comte de C***. Le hasard les réunit tous deux dans le cabinet de M. de la Monnoye, qui saisit cet instant pour porter sa Partie à des voies de conciliation; & qui, plaidant avec force la cause du Marquis de Mélac, qu'il n'avait jamais vu, persuade, enfin, M. le Comte de C***. de renoncer à des prétentions qu'il verrait à coup sûr condamner.

C'est par des faits multipliés de cette espece, que M. de la Monnoye avait acquis l'estime universelle, & même une forte de respect. La candeur répandue sur sa physionomie, annonçait la pureté intérieure de son ame; l'envie même, si redoutable au mérite, fut toujours obligée d'enchaîner ses fureurs auprès de lui.

Doux, humain, accessible, & fait pour l'amitié, il ne compromit cependant jamais cette passion du Sage, parce qu'un de ses talents particuliers était de connaître & d'approfondir les hommes; talent dangereux pour la société, si des vertus saintes ne l'avaient pas porté naturellement à ne communiquer ses lumieres à cet égard, que lorsqu'elles pouvaient être obligeantes.

Il avait eu, dans le cours de sa vie, plusieurs maladies vives; mais M. Bomard, son ami de tous les temps, l'avait toujours rendu aux cris de sa famille, qui l'adorait. L'automne de 1771 menaça ses jours d'un plus grand danger; & ce Médecin célèbre lui ayant

fait quitter sa maison de campagne , dans un état dont il voyait les suites avec frayeur , se hâta d'appeller au secours de son ami ceux de la Faculté , en qui il avait plus de confiance. Mrs. Vernage & Borrye , consulterent avec lui ; mais ils firent couler les larmes de leur confrere , en lui confirmant ses craintes. M. de la Monnoye n'avait plus à donner , pour l'utilité publique , que le spectacle de la mort d'un Chrétien ; & il rendit les derniers soupirs d'un Juste.

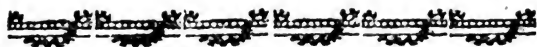
La sensibilité que témoigna Son Altesse Royale Mgr. le Duc d'Orléans , à la nouvelle de cette mort , fait également l'éloge de ce Prince si chéri , & celui de M. de la Monnoye. *On trouve (s'écria Son Altesse) des lumieres dans beaucoup de personnes ; mais où trouver un cœur aussi droit , & une ame dans laquelle on ait tant de plaisir à s'épancher ?*

Le fils & le gendre de M. de la Monnoye furent admis à s'acquitter , au Palais-Royal , du devoir que leur imposait le triste événement qui les péné-

trait de douleur : ils furent accueillis du Prince , avec cette bonté qui lui est si naturelle ; & il les assura qu'ils avaient à jamais dans son cœur & dans ses regrets la protection la plus assurée.

Le peu que nous venons de dire sur M. de la Monnoye , prouve bien que dans les temps même de la corruption la plus générale , il n'y a qu'à montrer la vertu , pour la voir adorée.





É L O G E

D E

MYLORD MORTON.



Q Uoique ce Recueil porte le titre de *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, & que ce titre semble donner à tous les Hommes célèbres qui ne sont pas nés dans ce Royaume, une exclusion positive, on ne doit pourtant pas être surpris de nous voir empressés à rendre, dans cet article, au rare mérite d'un étranger, la justice qui lui est due. Nous n'avons pas le malheur ou la faiblesse de penser, comme de certaines gens, que le génie & la gloire n'habitent qu'un coin de l'univers, & ne puissent respirer, pour ainsi dire, leur air natal, chez tous les peuples policés. Les

G vj

Lettres ont du moins cet avantage , qu'elles trompent , en quelque sorte , le fanatisme des conventions nationales ; & que ceux qui les cultivent , séparés par les climats qu'ils habitent , sont rapprochés par les goûts qu'ils partagent. Cette République de Savants , dispersés sur la face de la terre , semble former , au sein de tous les peuples , un peuple à part , une famille privilégiée , dont les individus , chers au reste des hommes , trouvent par-tout des compatriotes & des amis. La mémoire d'Homere n'est pas moins précieuse aux nations éclairées , qu'elle ne l'était jadis aux sept villes , qui se disputèrent l'honneur de son berceau ; & s'il existait maintenant des connaissances & de bons esprits dans ces ruines où furent jadis Athenes , Corinthe & Salamine , ces Grecs liraient vraisemblablement la Henriade avec des yeux aussi Français , que les concitoyens de M. de Voltaire. Ainsi la patrie de l'homme célèbre est par-tout où il y a des hommes instruits.

Nous avons cru devoir insérer ici ce peu de réflexions sur une matiere aussi importante , dans l'espérance qu'elles nous suffiront auprès du Lecteur, pour nous excuser d'avoir revendiqué en faveur de notre Ouvrage, l'éloge d'un homme, qui paraissait ne devoir pas lui appartenir. Nous nous sommes chargés de la rédaction de cet éloge, avec une confiance d'autant plus légitime, que nous n'avions presque qu'à copier ce qu'a dit, sur ce sujet, l'Ecrivain très-estimé, à qui l'Académie des Sciences a si justement remis sa plume. Chargé du soin honorable & triste de rappeler au souvenir de cette illustre Compagnie & du Public, les principaux traits de la vie & des écrits de ses confreres, M. de Fouchy jette sur leur tombe les fleurs les plus convenables & les mieux assorties. Essayons de rendre, dans un plus petit cadre, un tableau qui fait estimer le modele & le Peintre.

JACQUES DOUGLAS, Comte de Morton & d'Aberdom, Pair & Grand-Gref

fier d'Ecosse, Chevalier de l'Ordre du Chardon, & l'un des seize Représentants de la Pairie d'Ecosse au Parlement d'Angleterre, Président de la Société Royale de Londres, & chargé du soin du *Museum Britannique*, naquit à Edimbourg en Ecosse, en 1707.

Nous ne ferons aucune remarque sur cette liste honorable de titres qu'il a mérités, & qui sont la plus cruelle injure, quand on ne les mérite pas. Observons seulement que cette union des dignités littéraires, des emplois civils, & des distinctions politiques, est aussi flatteuse que rare. Les unes prouvent l'illustration de la Maison de Douglas. Les autres annoncent l'élévation de l'ame de celui que nous célébrons.

Le Comte de Morton, élevé au College Royal de Cambridge, voyagea dans l'Europe, au sortir de ce College, & revint en Angleterre, chargé des observations qu'il avait faites dans le cours de ses voyages, qui n'auraient pas été si utiles à un esprit moins juste que le

sien. Il se lia de bonne heure avec le célèbre Maclaurin, & devint, à l'âge de 26 ans, le fondateur d'une Société philosophique à Edimbourg; Société, qui, par la gloire qu'elle s'est acquise, peut autoriser, du moins entre l'Ecosse & l'Angleterre, une sorte de rivalité littéraire.

La Société Royale de Londres se l'associa en 1733; & pour reconnaître le zèle, les soins, l'attachement de cet illustre Membre, le mit à sa tête, trente ans après. La mort de Mylord Macelesfield, laissait vacantes les places d'Associé à l'Académie des Sciences de Paris, & de Président de la Société Royale de Londres. Ces deux places appartenaient, de droit, à Mylord Morton, comme à l'homme le plus capable de les bien remplir. Aussi ces Compagnies savantes, & sur-tout celle de Londres, à qui Mylord Morton pouvait prodiguer des attentions plus continuelles, n'ont-elles eu qu'à se louer de leur choix.

Il unissait à un zèle ardent pour les

progrès des Sciences, l'art & le desir honorable d'encourager ceux qui les enrichissent par leurs veilles ou leurs découvertes. Cette protection généreuse, active, éclairée, qui ne ressemble jamais, ni à l'orgueil, ni à la tyrannie; cette bienfaisance désintéressée, qui ne connaît, ni la manie des prétentions, ni la coquetterie de l'amour-propre; cet enthousiasme pour le bien général de l'humanité, qui brûle de contribuer au développement des connaissances, & à la communication des lumières; voilà les qualités précieuses qui doivent rendre le souvenir de Mylord Morton, recommandable à jamais, à tous ceux qui sont dignes d'en sentir le prix. Peut-être sont-ils en petit nombre; car il est plus rare qu'on ne pense, de savoir évaluer les hommes au taux précis de la vérité. Mais ce petit nombre d'appréciateurs sages, emporte, à la longue, la balance de l'opinion publique; & il en arrive de l'estime générale, comme de ces jugements, où la plus grande partie des

Sénateurs se borne à opiner du bonnet.

Le zele de Mylord Morton, pour le progrès des connoissances humaines, se déploya, sur-tout, dans deux occasions importantes, lors du passage de Vénus, qui a si fort occupé tous nos Astronomes, & lors des opérations & des conférences sur les longitudes. Toute l'Europe a été assez attentive à ces deux époques, pour nous dispenser ici d'un plus long détail.

Après avoir peint Mylord Morton sous les traits qui peuvent lui mériter l'estime & la vénération des Gens de Lettres, l'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences le suit dans les détails de sa vie civile, & nous apprend qu'il ne se rendit pas moins digne de la confiance de sa patrie, soit qu'il soutînt au Parlement, avec une éloquence courageuse, les intérêts de la Nation, soit qu'il travaillât à réunir dans un magnifique cabinet, la collection intéressante des archives d'Ecosse. Ce fut au milieu de cette dernière opération, que la

mort le surprit en 1768. Cette mort a privé l'Angleterre d'un citoyen , & les Lettres , d'un ami ; titres qui scellent son éloge , & justifient nos regrets.

Mylord Morton avait eu de chacun de ses deux mariages , un fils & une fille.





É L O G E

D E M O N S I E U R

*L'ABBÉ ALARY,**Prieur de Gournay-sur-Marne, de l'Académie Française, &c.*

Tous les mémoires que la famille de cet Académicien a pu nous fournir, se bornent aux dates de sa naissance & de sa mort. M. Gaillard, qui l'a remplacé à l'Académie Française, & qui avait eu avec lui des liaisons particulières, a recueilli quelques faits, dont il parle dans son discours de réception : nous les emprunterons de cet Ouvrage ; nous y joindrons ceux que nous avons pu découvrir, & nous tâcherons de faire connaître un homme qui mit autant d'adresse à éviter la célébrité, que les

autres prennent de soins à la chercher.

M. l'Abbé Alary naquit à Paris le 19 Mars 1690. M. Gaillard nous apprend qu'il montra, dès l'enfance, les dispositions les plus heureuses pour la connaissance de langues. Il parvint à en parler plusieurs avec la plus grande facilité. Ces études préliminaires hâtèrent ses progrès dans celle qu'il fit de la politique, pour laquelle il sentit un goût dominant. Il eut de bonne heure l'avantage glorieux & funeste d'exciter les fureurs de l'envie : elle vit, à regret, les succès brillants dont il avait lieu de se flatter, & lui suscita des ennemis dangereux. La calomnie est toujours prête à opprimer quiconque porte un oeil curieux sur tout ce qui a quelque rapport à la science du Gouvernement. On l'accusa, dit M. Gaillard, d'avoir eu part à une intrigue qui éclata en 1718. M. le Régent le mit à portée de se défendre ; & les envieux eurent la douleur de voir qu'ils n'avaient fait que contribuer à la gloire de l'accusé. La

maniere dont M. l'Abbé Alary se justifia, convainquit ce Prince juste & pénétrant, de son innocence, & lui donna la plus haute idée de ses talents. Son Juge devint son protecteur : *Vos accusateurs*, lui dit M. le Régent, *nous aurons servi l'un & l'autre, en me procurant l'occasion de vous connaître.* Le Prince le chargea d'enseigner au Roi l'usage qu'il devait faire de la connaissance de l'histoire pour le bonheur de ses peuples. Le jeune Monarque fut si content de la maniere d'enseigner de son instituteur, que lorsqu'il fallut donner un Maître d'histoire à Mgr. le Dauphin, le Roi se ressouvint de M. l'Abbé Alary, & le préféra aux concurrents les plus redoutables.

Quelque solides que fussent l'estime & la considération dont l'Abbé Alary jouissait, il n'oublia jamais qu'il les devait aux traits que l'envie avait lancés contre lui, & que s'il n'en avait point été accablé, c'est que son bonheur les fit tomber alors sur une égide impéné-

trable ; mais qui peut se flatter de trouver , deux fois dans sa vie , un Juge , dont les lumieres & l'intégrité soient inaccessibles à la prévention ? L'envie n'ignore point que des accusations multipliées , quelque injustes qu'elles soient , font , tôt ou tard , érigées en crimes , par le préjugé. Les premiers coups qu'elle frappe , quoique d'une main faible , ne sont jamais inutiles ; ils marquent , sur la victime , la place où doit tomber le coup funeste : mais l'Abbé Alary savait aussi qu'un des plus grands supplices de l'inférieure harpie , est d'être forcée d'affronter la lumière qui l'offusque , pour chercher sa proie au sein de la gloire. C'est , sans doute , à cette réflexion , dont peu de personnes ont su profiter , qu'on doit attribuer l'obscurité dans laquelle il s'enveloppa jusques à sa mort. Il fut reçu à l'Académie Française ; mais il s'y borna à encourager ses confreres par ses conseils & par ses critiques. Son goût exquis lui faisait appercevoir , dans leurs productions , les fautes les plus légères :

sa franchise ne lui permit jamais de rien diffimuler ; son aménité rendait ses observations aussi agréables à ceux qu'il critiquait, que le sont, à quelques Auteurs, les éloges donnés par un Public ignorant ou prévenu. M. Gaillard assure qu'il composait quelquefois des ouvrages, comme Socrate, qui, dans sa prison, s'amusait à mettre en vers les Fables d'Esopé ; mais aussi, comme Socrate, il ne les communiquait qu'à ses plus intimes amis.

Un Ministre, dont le nom est encore cher à son Maître, & dont la France respectera toujours la mémoire, M. d'Argenson, qui connaissait les talents de l'Abbé Alary pour la Politique, le consultait, lorsqu'il était question de quelque négociation importante ; & du fond du cabinet du Ministre, cet homme obscur faisait agir les ressorts qui mettaient l'Europe en mouvement.

De ces occupations sérieuses & pénibles, l'Abbé Alary revenait dans le monde, & faisait les délices de sa pe-

tite société, par les agréments de son esprit, par les ressources d'une mémoire qui lui fournissait à propos les anecdotes les plus intéressantes, par les charmes d'une imagination qui les ornait, & par un fonds inépuisable de Philosophie, qui lui suggérait les réflexions les plus justes. Jamais il ne trouvait l'occasion d'amuser, qu'il n'en profitât pour instruire, faisant également servir le plaisir au profit de la sagesse, & contribuer la sagesse à l'avantage du plaisir.

M. l'Abbé Alary passait une partie de son temps dans son Prieuré de Gournay. Un petit nombre d'amis, quelques livres, & son esprit observateur, lui tenaient lieu de tout. C'étoit-là, qu'au sein du calme & du repos, il contemplait de loin l'opinion & la folie bouleversant le monde, les passions combinant des systèmes absurdes, & la bassesse adoptant des plans dangereux. C'étoit dans cette retraite qu'il arrivait avec lui & pour lui, foulant aux pieds la renommée, cette chimere brillante, sans
cesse

●esse aux prises avec la calomnie, qui se fait un jeu des tourments de l'envieux, & dont le Philosophe le plus désintéressé n'a pas le courage de suspendre le vol imprudent.

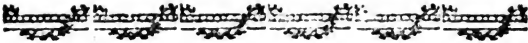
Les réputations les plus solides & les mieux méritées, ne sont pas toujours les plus éclatantes. Quoique les meilleurs Rois, les Rois pacifiques & bien-faisants, les plus dignes du respect & de l'amour des peuples, soient ceux qui occupent le moins de place dans les fastes des Maîtres du monde, ils n'en sont, ni moins chéris, ni moins connus de l'humanité. Dans l'histoire des hommes distingués par les talents & par le génie, plus les vrais sages ont fui la célébrité, plus elle semble voler au-devant d'eux. Ils sont tout pour la vertu ; & la gloire qu'ils semblent dédaigner, s'obstine à consacrer & à publier, malgré eux, les actions qu'ils ont pris le plus de soin de dérober aux yeux de leurs contemporains. L'Abbé Alary ne rechercha jamais, de son vivant, les éloges

Nécrologe, 1772

H

du monde ; ses amis admiraient ses talents dans le silence : à peine en ont-ils parlé après sa mort, arrivée en 1770. La postérité n'a rien à ménager ; elle seule est en droit de braver la modestie. L'Académie Française l'a placé parmi ses Costards.





É L O G E

D E

M. D E MAIRAN.



JEAN-JACQUES D'ORTOUS, Ecuyer, Sieur de Mairan, Secretaire ordinaire de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, l'un des Quarante de l'Académie Française, de la Société Royale de Londres, de celles d'Edimbourg & d'Upsal, de l'Académie de Pétersbourg, de celle de l'Institut de Boulogne, & ancien Secretaire de l'Académie des Sciences, naquit à Beziers en 1678.

Il eut le malheur de perdre son pere, (François d'Ortous, Ecuyer, Sieur de Mairan) dès l'âge de quatre ans, & sa mere, (Madelaine d'Ortous) à seize. Resté libre & maître de ses actions de.

H ij

si bonne heure, il ne profita de cette indépendance, si dangereuse pour le commun des hommes, qu'en dirigeant vers l'étude l'emploi de ses jeunes années. Nous pouvons juger de ses progrès & de son éducation, par l'anecdote suivante. Dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1698, on lui présenta, chez le Pere Mallebranche, un livre Grec, qu'il lisait en Français, sur le Grec même. C'est une espèce de tour de force, en matière d'érudition, dont peu de jeunes gens seraient capables, même après d'excellentes études dans les écoles de la Capitale. C'était par des occupations savantes, que le jeune Mairan suppléait aux inutiles amusements de son âge; & il en recueillit bientôt des fruits honorables. L'Académie de Bordeaux le couronna trois fois de suite, en 1715, 1716, 1717; & pour le récompenser de cette succession de triomphes, autant que pour épargner à ses concurrents l'inégale rivalité d'un athlète toujours victorieux, cette Aca-

démie le pria de ne plus disputer ses prix, mais de s'asseoir au nombre des Juges. Ce fut de cette manière, comme l'a remarqué M. de Fouchy, son successeur & son panégyriste, qu'il fit à sa patrie, des adieux bien propres à lui en conserver à jamais l'estime & l'admiration.

Ces trois dissertations couronnées à Bordeaux, roulaient sur des sujets intéressants. La première avait pour objet d'expliquer les variations du baromètre; la seconde regardait la glace; & la dernière, enfin, les phosphores & les noctiluques. Ces dissertations ont été réimprimées plusieurs fois.

Peu content des victoires qu'il remportait en Province, M. de Mairan songeait dès-lors à déployer ses talents sur un théâtre plus brillant & plus vaste. Il avait envoyé à l'Académie des Sciences de Paris, quelques mémoires. L'un avait pour but la solution du problème fameux de la roue d'Aristote; les autres contenaient des observations d'his-

toire naturelle. Ces Ouvrages motivèrent l'accueil fait à leur Auteur , par cette Académie, qui lui ouvrit son sein , sans l'assujettir à toutes les épreuves ordinaires , bien persuadée que les loix les plus générales peuvent toujours souffrir quelques exceptions honorables en faveur du mérite, & qu'il est des cas où la longueur du noviciat doit être moins considérée que les talents du novice.

Ce fut en 1719 qu'il commença à donner les principes de sa belle théorie , sur la cause du chaud & du froid , continués en 1721 , & entièrement développés en 1765. Qu'on ne soit pas étonné de le voir porter à la perfection , un Ouvrage fait à plusieurs reprises. Il avait le coup d'œil du génie pour entreprendre ; il en avait le courage & la sagesse pour exécuter. Il perfectionnait à loisir les détails qu'il avait d'abord imaginés en grand ; & ses idées , une fois présentées , venaient ensuite se développer , se distribuer , s'arranger

sous sa plume, sans confusion & sans désordre. Tout le monde connaît ces savantes conjectures, j'ai presque dit, cette manière de deviner les secrets de la nature, ce mot de l'énigme de la cause de la chaleur & du froid. C'est au feu central qu'elle doit se rapporter, à ce feu dont M. de Mairan a non-seulement soupçonné l'existence, mais qu'il a prouvé par le développement de ses effets.

En 1719, 1722, 1723, 1724, 1738 & 1740, M. de Mairan fit part à l'Académie & au Public, de son travail sur la réflexion des corps; matière aussi intacte que la précédente, & qui n'aurait offert, à un homme vulgaire, aucun sujet d'observations neuves. M. de Mairan prouva que le génie peut porter fructueusement sa faux dans les moissons stériles aux yeux de l'ignorance ou de la médiocrité. Les bornes qu'on affecte de mettre à l'esprit humain, ne sont jamais que les bornes de l'esprit, qui a l'imbécille timidité ou le

stupide orgueil de les poser. Celui qui n'a rien approfondi, croit qu'il n'y a plus rien à apprendre, & ne manque pas, comme l'a dit un Profateur ingénieux, de prendre l'horison pour les limites du monde.

Les voyages & les recherches occasionnées par l'établissement d'une nouvelle méthode de jauger les navires, que le Gouvernement avait demandées, & que M. de Mairan fit, de concert avec M. de Varignon, digne, sans doute, d'un tel collègue, déroberent, pour quelque temps, le premier à ses travaux astronomiques. Mais il y fut rendu par un événement célèbre. L'année 1726 offrit, le 9 Octobre, une très-belle aurore boréale. Ce phénomène excita l'effroi des ignorants, & l'attention des Physiciens. M. de Mairan, sur-tout, s'empara des observations & de la gloire que l'explication de ce phénomène entraînait avec elle. Il travailla pendant quatre ans à en composer une excellente théorie. Elle parut en 1731, sous le ti-

tre de *Traité historique & physique de l'Aurore boréale*. Le but de cet éloge n'étant que d'annoncer, & non pas d'analyser des Ouvrages peu susceptibles d'un extrait, nous nous contenterons de dire que cette théorie lumineuse, fondée sur des principes incontestables, eut le succès le plus flatteur pour M. de Mairan ; que l'hypothèse, adoptée par cet Académicien, l'a été depuis, comme une espèce d'axiôme, dans l'Astronomie Physique ; & qu'enfin, son Livre est regardé dans les fastes de cette science, comme un chef-d'œuvre, & même comme une époque.

Je n'entrerai non plus dans aucun détail sur les différents Ouvrages qui ont donné, à M. de Mairan, de la réputation en différents genres. Cette énumération m'entraînerait beaucoup au-delà des bornes dans lesquelles je dois me renfermer. Comme Astronome, M. de Mairan a encore donné plusieurs mémoires, tels qu'une Dissertation contre l'idée de ceux qui veulent ôter à la

terre , le titre de planete principale , pour le transférer à la lune ; une justification du plan de Paris , de M. Delisle , divisé par des méridiens & des paralleles en rectangles ; un Mémoire sur la rotation de la lune , &c. Comme Géometre , il a donné un Mémoire sur différentes courbes particulieres ; des remarques sur l'inscription du cube de l'octaëdre ; des réflexions sur le jeu de pair ou non ; d'autres sur une propriété du nombre de 9 ; des réponses à M. Euler : tous Ouvrages qui prouvent que la haute Géométrie lui était aussi familiere , que la Physique céleste. Comme amant de la Physique expérimentale & de l'Histoire naturelle , il a donné des observations sur des pierres figurées , qu'il avait observées en Normandie , sur l'aiguillon des limaçons & son usage , sur un coup de tonnerre , sur la sensitive , sur un barometre d'épreuve , pour les expériences du vuide. Enfin , il n'y a pas jusqu'aux arts de goût , dont la connoissance ne contribuât à rendre M. de

Mairan plus recommandable & plus illustre. Il avait écrit sur la Musique, la Peinture, la Sculpture, la Chronologie. Cette variété singulière de goûts & de succès, cette multiplicité de palmes littéraires, réunies sur une même tête, peuvent rappeler honorablement, pour M. de Mairan, ces vers de M. de Voltaire :

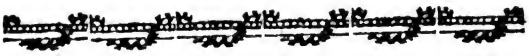
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul
goût :

Le véritable esprit fait se plier à tout.

Ajoutons à tous ces titres de gloire, que M. de Mairan occupa, pendant trois ans, après M. de Fontenelle, la place de Secrétaire de l'Académie des Sciences; place que le vénérable & galant Nestor de la littérature avait rendue si difficile à remplir. Digne organe d'une Compagnie savante, M. de Mairan jouit de la gloire d'en fonder une. C'est à son enthousiasme pour les sciences, à son zèle, à ses soins courageux & éclairés, que Beziers a été redevable d'une Aca-

démie, qui a mérité depuis l'estime du Public, & les faveurs du Gouvernement.

M. de Mairan est mort le 26 Février 1770, âgé de quatre-vingt-treize ans, regretté de l'Académie des Sciences, qui avait vu en lui un Membre assidu à ses assemblées, & jaloux de sa gloire, digne de la place qu'il occupait à l'Académie Française, quoiqu'il fût né plus savant que puriste, plus Astronome que Grammairien, plus Philosophe qu'Homme de Lettres, cher à tous ceux qui l'environnaient, par la douceur de ses mœurs, & son égalité d'ame, aimé de ses compatriotes, connu des étrangers, estimé de tous les gens instruits. Ces traits suffissent, sans doute, à son éloge. Nous laissons à son successeur, dans la place de Secrétaire de l'Académie, le soin d'ajouter, à ce faible tableau, les couleurs & l'ordonnance convenables. Nous n'avons pu promettre qu'une esquisse; & M. de Fouchy, seul, peut louer l'ami qui le distinguait, & le Savant qui l'a choisi pour le remplacer.



É L O G E

D E

M. L'ABBÉ MIGNOT.



Avant de commencer cet éloge , nous prevenons nos Lecteurs qu'il est extrait de l'éloge historique de M. l'Abbé Mignot , lu à la dernière rentrée publique de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres , par M. le Beau. Nous avouons , avec plaisir , & sur-tout avec reconnaissance , les obligations que nous avons à cet égard à l'illustre Secrétaire de cette Compagnie savante.

ETIENNE MIGNOT naquit à Paris , le 17 Mars 1698. Dévoué , dès ses premières années , à la Religion & aux Lettres , unissant l'érudition profane aux sciences sacrées , il jetta dans les études

de sa jeunesse les fondements de sa réputation théologique & littéraire. Il entra dans la Communauté des Trentetrois, & suivit avec zèle, tous les exercices auxquels sont consacrés, dans cette pieuse retraite, les jeunes gens qui se destinent à l'Etat Ecclésiastique. La langue Hébraïque & les autres qui peuvent être regardées comme des dialectes, la science de l'Ecriture-Sainte, les Peres, l'Histoire de l'Eglise, & le Droit Canonique, tous ces objets de travail furent dévorés par le jeune Candidat, qui fut reçu Docteur de Théologie le 24 Avril 1722.

M. l'Abbé Mignot, déterminé à servir la Religion & la patrie, dans le silence de la retraite, ne se borna pas à des études théologiques. Il devint profond Jurisconsulte, & s'instruisit du Droit Romain, des Coutumes variées & bizarres de nos provinces, dont la multiplicité effrayante rebute les esprits les plus courageux; des Ordonnances de nos Rois, des Arrêts de nos Cours

Souveraines. Muni de ces connaissances étendues & solides, M. l'Abbé Mignot aurait pu briller dans la carrière du Barreau. Plusieurs Magistrats illustres lui conserverent leur amitié jusqu'à sa mort. L'estime & la confiance dont l'honorait M. le Chancelier d'Agneffeau, sont une preuve non équivoque de son rare mérite.

Ce mérite, cependant, n'a pas eu, peut-être, autant d'éclat & de publicité, qu'il aurait dû naturellement en avoir, même sans supposer aucune sorte de manège ni d'intrigue. Mais M. l'Abbé Mignot, né avec une modestie aussi rare, & plus rare, peut-être, que ses talents, cachait sa vie, selon le précepte du Sage, faisait le bien sans bruit, refusait les places qui l'auraient exposé au grand jour, & ne mettait pas même son nom à ses Ouvrages. Contraste étonnant dans nos mœurs, & dans un siècle qui n'est pas celui de la modération & de l'humilité ! Tandis que de petits avortons, de petits embryons,

de petits frêlons littéraires se plaisent à remplir d'une foule de noms & d'un étalage de titres , les premières pages de leurs détestables brochures ; tandis que tant de fots , à qui la prudence devrait conseiller de se renfermer dans l'obscurité la plus mystérieuse , prennent des précautions ridicules , pour que le Public ne puisse pas absolument ignorer leur sottise ; M. l'Abbé Mignot , homme de bien , autant qu'homme d'esprit , s'enveloppait d'une ombre modeste , & semblait avoir peur d'occuper les regards de ce même Public qu'il était fait pour intéresser. Cet exemple est une belle leçon pour bien des gens , qui , par malheur , n'en profiteront pas.

Parmi les Livres sortis de la plume de M. l'Abbé Mignot , on compte plusieurs Ouvrages d'une piété douce & éclairée : le Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane ; l'Histoire des Démêlés de Henri II , Roi d'Angleterre , avec Thomas Becket , Archevêque de Cantorbéry ; l'Histoire de la réception du

Concile de Trente , dans les différents Etats Catholiques ; le Traité des droits de l'Etat & du Prince , sur les biens possédés par le Clergé ; le Traité du Prêt de commerce , ou de l'intérêt légitime ou illégitime de l'argent : on fait que tous ces Ouvrages sont relatifs à des questions agitées dans notre siècle , avec beaucoup de chaleur ; & quoiqu'ils reçussent un nouveau prix des circonstances où ils paraissaient , ils ont , en eux-mêmes , un mérite réel & indépendant de ces circonstances.

A ces discussions de politique & de Théologie , M. l'Abbé Mignot joignait , sur l'antiquité profane , des connaissances qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions. Agé de plus de soixante ans , il s'y présenta , dit M. le Beau , avec une défiance égale à la présomption d'un jeune novice. Cinq Dissertations sur les Indiens , & onze Mémoires sur le débat de la primauté d'origine entre les habitants des diverses contrées de la terre , primauté qu'il

enleve aux Egyptiens , en prouvant qu'elle appartient plutôt aux Assyriens , aux Phéniciens , &c. sont les tributs estimables , & , pour ainsi dire , le contingent que M. l'Abbé Mignot a fourni à la précieuse Collection des Mémoires de cette Académie. La mort ne lui a pas laissé le temps de faire part à l'Académie , de la suite de ces recherches.

M. l'Abbé Mignot se faisait estimer d'autant plus qu'on le connaissait davantage. Il aimait la retraite , & n'en prenait pas , comme tant d'autres , le droit de haïr la société. Ardent à acquérir des connaissances , facile à les communiquer , patient dans la contradiction , réservé à contredire , savant sans orgueil , modeste sans affectation , sérieux sans rudesse ; tel était cet Académicien , qui est mort le 23 Juillet 1771 , à l'âge de 73 ans.





T A B L E

DES HOMMES CÉLEBRES

*Dont les Éloges se trouvent dans le Né-
crologe de 1772.*

ALARY, (l'Abbé) de l'Académie Fran-
çaïse, *page* [159](#), rédigé par M. de
Castillon.

ARGENS, (le Marquis d') Observateur,
Philosophe & Romancier, *page* [45](#),
rédigé par M....

DESBOULMIERS, que le hasard a fait
Homme de Lettres, & qui a com-
posé des Opéra-comiques & des Ro-
mans, *page* [87](#), rédigé par le même.

DU BOULAY, Secrétaire de l'Académie
de Rouen, qui n'a écrit que pour
son Académie, *page* [95](#), rédigé par
M. François.

GANDOGER, Médecin, *page* [1](#), rédigé
par le même.

HÉNAULT, (le Président) Philosophe
aimable, Poète ingénieux, & créa-

teur d'une nouvelle maniere d'écrire l'histoire , *page* 67 , rédigé par M. P.....

MAIRAN, (D'ORTOUS DE) le premier qui a dû son entrée à l'Académie Française à des Ouvrages de Physique & de Géométrie , *page* 167, rédigé par M. François.

MICHAULT , grand partisan de la science des Casaubons & des Saumaises , *page* 109 , rédigé par M. . .

MIGNOT , (l'Abbé) Savant modeste , qui a éclairé le Public , & a vécu dans l'obscurité , *page* 177 , rédigé par M. François.

MONNOYE , (de la) Avocat célèbre , petit-fils du célèbre Académicien de ce nom , *page* 135 , rédigé par M.....

MORTON , (Mylord) Correspondant de notre Académie Royale des Sciences , *page* 151 , rédigé par M. François.

NOLLET , (l'Abbé) qui a beaucoup écrit sur la Physique , & l'a enseignée à

la Cour & dans les écoles , *page* 37 ,
rédigé par un Anonyme.

TRIAL , Directeur de l'Académie Royale
de Musique , & Auteur de la Mu-
sique de plusieurs Opéra , *page* 119 ,
rédigé par M. François.

Fin de la Table.



